Library of The Theological Seminary

PRINCETON · NEW JERSEY

HQ 781 .C52 1926
Clavier, Henri.
L'id´ee de Dieu chez
l'enfant

L'IDÉE DE DIEU

CHEZ L'ENFANT

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Expérience de la Vie Éternelle.

Étude de psychologie religieuse en vue d'une solution pratique du problème de la Destinée. Paris, Fischbacher, 1924.

Un vol. in-8° . . . . . 12 *francs.*

Le Christ de l'Expérience.

Étude psychologique et dogmatique. Paris, Fischbacher, 1925.

Un vol. in-8° . . . . . 20 *francs.*

LIBRARY OF PRINCETON THEOLOGICAL SEMINARY

L'IDÉE DE DIEU

CHEZ

L'ENFANT

ESSAI DE PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE A L'ÉDUCATION

PAR

HENRI CLAVIER

Laissez venir à moi les petits enfants.
(Matth. XIX, 14.)

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, RUE DE SEINE, 33

1926

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Quelles idées les enfants se font-ils de Dieu? D'où proviennent ces idées, et quelle influence peuvent-elles exercer sur la conduite et sur la vie de ces enfants ?

Autant de questions délicates auxquelles il serait intéressant de pouvoir donner une réponse. L'enfance est un commencement ; son étude est singulièrement suggestive à ce titre. Soulevez le voile du mystère à l'entrée de la carrière humaine, et vous éclairerez la marche de l'humanité. Faites connaître les facultés, les besoins de l'enfant, et vous donnerez à l'éducateur les instruments qui lui sont nécessaires pour former des personnalités meilleures.

Le sujet qui nous intéresse est donc de première importance. Il reste pourtant assez neuf, car l'étude en est singulièrement délicate. Nous ne nous dissimulons pas les difficultés de l'entreprise, et nous demandons l'indulgence du lecteur pour les conclusions auxquelles nous pourrons arriver. Pour nous, le résultat le plus clair de notre travail est de nous avoir fait connaître un peu mieux, de nous avoir fait aimer un peu plus ces petits, si chers à notre Sauveur. Heureux serions-nous si nous pouvions faire partager à quelques-uns cet intérêt, cette affection pour l'enfance.

Nous tenons à remercier ici tous ceux qui ont bien voulu répondre à nos lettres-questionnaires, et particulièrement M. le professeur J.-H. Leuba, qui a eu l'ex-

trême obligeance de nous faire part des résultats inédits d'une enquête menée par lui. Nous voulons de même exprimer notre gratitude à M. le professeur Henri Bois, dont les conseils éclairés nous ont été bien souvent précieux, à M. le professeur Perrier, qui nous a donné des renseignements utiles, à tous nos maîtres enfin, dont nous avons éprouvé, pendant quatre ans, l'influence bienfaisante.

Montauban, 1913.

PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION

L'accueil favorable reçu par cet ouvrage dans certains cercles d'éducateurs chrétiens, nous a donné l'idée de le revoir, et de le présenter sous cette forme nouvelle.

L'étude première est de 1913, et fut une thèse de baccalauréat, soutenue devant la Faculté libre de théologie protestante de Montauban. On trouvera ici le texte primitif, à peine retouché ; les notes indiquées par des chiffres sont celles de 1913. Il n'y avait point à modifier les idées principales, qui sont toujours les nôtres. Il s'agissait de préciser, d'approfondir et d'enrichir. C'est ce que nous avons essayé de faire *dans les notes indiquées par des lettres et dans les appendices*. Nous nous sommes aidés, pour cela, d'un certain nombre d'ouvrages récents, et, en particulier, de la belle *Collection d'actualités pédagogiques* fondée par M. Pierre Bovet, auquel nous exprimons notre reconnaissance pour ses précieux encouragements. Nous avons fait usage, en même temps, d'observations personnelles et de nouvelles enquêtes.

Une première enquête, dont nous étions en droit d'attendre beaucoup, fut entreprise à Salonique, en collaboration avec M. le pasteur Alfred Escande. Patronnée par le Ministère de l'Instruction publique du Gouvernement provisoire de Venizelos, en 1916, elle s'étendit à plusieurs milliers d'enfants des écoles grecques, juives, turques et bulgares. Malheureusement, les questionnaires furent appliqués par les maîtres eux-mêmes, et, en dépit des

recommandations, ce furent eux qui s'exprimèrent, généralement, par la plume des élèves. Nous pûmes le constater, en compulsant hâtivement cet énorme fatras. Les réponses différaient à peine dans les milieux les plus divers ; il n'y avait qu'à décerner la même note de catéchisme aux professeurs et aux instituteurs orthodoxes, juifs ou musulmans. Un examen plus attentif eût été, cependant, nécessaire ; peut-être y avait-il, dans cet amas, quelques perles reflétant des âmes d'enfants, ou même d'adultes. Les hasards de la campagne nous obligèrent à confier à d'autres l'encombrant colis, qui fut perdu.

Une autre enquête, dont nous avons pu bénéficier, a été menée par divers membres d'un Groupe d'études d'éducation religieuse, dont nous faisons partie. Tout en portant sur d'autres points intéressants, les questionnaires laissaient une place à l'idée de Dieu. Un certain nombre de réponses et d'observations nous ont été utiles. Nous exprimons à nos amis du groupe, et en particulier à son dévoué directeur, notre vive gratitude pour l'aide ainsi apportée.

Une dernière enquête a été entreprise et menée par nous-même, en 1924. Elle diffère sensiblement de celle de 1913 par l'étendue, la forme, le nombre des questions. Une place y a été faite à la méthode des *tests*, et à l'étude des rêves. Ses résultats sont indiqués en appendice.

L'auteur se reconnaît encore dans ses appréhensions, dans ses scrupules, et dans ses vœux de 1913. Il demande au lecteur la même indulgence qu'il réclamait alors, et, comme seule récompense, plus d'affection pour ces petites âmes auxquelles nous devons ressembler si nous voulons entrer dans le Royaume de Dieu.

Gilhoc, 1925.

INTRODUCTION

La psychologie de l'enfant est une étude fort délicate; celui qui l'entreprend s'expose à des difficultés nombreuses.

Le danger de la systématisation le guette à chaque instant, et bien souvent il doit se faire violence pour ne pas attribuer aux faits une valeur qu'ils n'ont pas.

La vie enfantine est un peu comme ces inscriptions effacées, où l'on peut lire à peu près tout ce qu'on veut. Les aspects en sont si nombreux et si divers, que, sans le savoir, on remarque surtout ceux que l'on préfère [1].

Quels procédés le psychologue a-t-il à sa disposition dans une étude si difficile? Ils sont relativement peu nombreux, et tous plus ou moins sujets à caution.

La première méthode qui se présente à l'esprit est d'interroger l'enfant, en réclamant de lui un effort d'introspection. Nous avons essayé de faire usage de ce procédé. Mais l'enfant est très difficile à interroger : les questions qu'on lui pose sont parfois incomprises, et souvent aussi la manière dont on les pose l'incline à répondre dans tel ou tel sens (*a*).

1. E. Cramaussel, *le Premier éveil intellectuel de l'enfant*, Introduction, p. v. Paris, Alcan, 1909.

(*a*) Quand les questions sont posées par des tiers, les risques d'erreur sont beaucoup plus grands. A la psychologie de l'enfant, il faudrait ajouter celle de l'intermédiaire. Il faudrait être sûr qu'il comprît bien lui même le sens et l'utilité de ce qu'on lui fait faire. Binet, au

Quelquefois, l'enfant se sent étudié ; il a conscience qu'on s'intéresse à lui, et répond tout ce qui lui passe par la tête afin de se rendre encore plus intéressant. — Il peut arriver aussi qu'on lui tienne un langage trop puéril : il croit que l'on veut se moquer de lui, et se renferme en lui-même. Sensitive délicate, l'âme de l'enfant réclame des précautions infinies de la part de celui qui voudrait lui ravir son secret.

Le meilleur moyen de la connaître est encore de l'observer attentivement et comme en cachette, afin de la saisir sur le fait. Il sera possible, ensuite, de tirer de ses manifestations spontanées des inductions légitimes. L'observation semble donc être une excellente méthode pour la psychologie de l'enfant. Mais dès que le raisonnement de l'observateur intervient, les causes d'erreur apparaissent aussi : le fait lui-même est en grand danger d'être mal interprété.

Nous ne savons jamais nous mettre à la place des enfants : nous n'entrons pas dans leurs idées, nous leur prêtons les nôtres,

disait fort justement Rousseau [1]. En effet, nous sommes tentés d'attribuer aux paroles et aux actes de l'enfant la même portée qu'à ceux de l'adulte ; nous considérons l'enfant comme un petit homme, et cette croyance est une illusion très fâcheuse.

La première chose dont il faut bien se persuader lorsqu'on entreprend des recherches de pédagogie, c'est que l'enfant n'est pas, comme on le croit souvent, un homme en miniature. Sa mentalité n'est pas seulement quantitativement différente de la

cours de ses enquêtes, a rencontré des instituteurs pour qui l'essentiel était de lui procurer de bonnes réponses. Ils voulaient faire briller leurs élèves comme à un examen, et se mettre en avant, par la même occasion. Nous avons fait la même observation au cours de notre enquête dans les écoles de Salonique (Cf. 2e Préface, p. 3). Lorsqu'on fait appel à des tiers, et c'est indispensable pour avoir un grand nombre de cas, il faut expliquer avec soin le but même de l'enquête, et donner des conseils pratiques. Il faut, autant que possible, faire l'éducation de l'intermédiaire. (Cf. Enquête, 1924.)

1. J.-J. Rousseau, *Émile*, liv. III.

nôtre, mais aussi qualitativement : elle n'est pas seulement moindre, elle est *autre*. Il faudra donc toujours prendre garde de conclure sans précaution de la psychologie de l'adulte à celle de l'enfant[1] (*a*).

Telle qu'elle est, la méthode d'observation paraît de beaucoup la meilleure. Nous en avons fait, autant que possible, un usage direct. Aux faits ainsi observés, nous en avons ajouté d'autres, recueillis au cours de nos lectures et de notre enquête.

La psychologie de l'enfant a d'autres procédés moins importants à sa disposition. Elle peut, dans certains cas, faire appel à l'expérimentation ; mais de quelles précautions ne doit-elle pas s'entourer en appliquant cette méthode ! Celui qui croit à la valeur infinie de l'âme humaine se considérerait comme un criminel si, dans ses recherches scientifiques, il venait à blesser, en quoi que ce fût, la nature, la conscience de l'un de ces petits[2].

Parmi les procédés qui tiennent à la fois de l'observa-

1. E. Claparède, *Psychologie de l'enfant et Pédagogie expérimentale*, p. 43. Genève, Kündig, 1909.

(*a*) La Bruyère, malgré son esprit de finesse, tombe dans ce travers, lorsqu'il dit des enfants qu'« ils sont déjà des hommes » (*les Caractères*, ch. xi, 50 et ss.). Les psychanalystes font de même quand ils confèrent au jeune enfant une sexualité qui lui est totalement étrangère, lorsqu'il est sain. Le complexe d'Œdipe est l'un des exemples les plus nets de transfert d'une mentalité d'adulte à l'âme enfantine. (Cf. plus loin, p. 87.)

Les remarques de M. Claparède trouvent un appui nouveau dans les remarquables travaux de M. J. Piaget, l'un de ses collaborateurs à l'Institut J.-J.-Rousseau. (Cf. J. Piaget, *le Langage et la Pensée chez l'enfant*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, Paris, 1923.) Nous ne pouvons songer à étudier ici les différences de quantité ou de qualité qui distinguent la pensée de l'enfant et celle de l'adulte. Il faudrait le faire en s'aidant de la psychologie du primitif. (Cf. Lévi-Brühl, *la Mentalité primitive*, Alcan, Paris, 1922.)

Nous nous bornons à signaler une différence claire et d'observation courante : l'activité mentale du jeune enfant s'effectue presque exclusivement par images et par associations d'images, au gré des impulsions, des désirs, des instincts ; l'activité mentale de l'adulte s'effectue plus ou moins par idées et par associations d'idées, suivant certaines lois qui président aux jugements et aux raisonnements.

2. C'est ainsi que l'on pourrait isoler presque entièrement un enfant de toute société, afin d'étudier en lui le développement spontané de telle ou telle faculté, de telle ou telle tendance. Mais on voit tout de suite ce qu'il y aurait d'immoral dans une semblable expérience.

tion et de l'expérimentation, nous signalerons les tests psychologiques. Par l'examen de certaines associations, de certains jugements, de certains raisonnements que l'on a provoqués, on cherche à établir l'indice intellectuel, volontaire, émotif, etc., de l'enfant (*a*).

Les résultats peuvent être intéressants ; mais les formules mathématiques par lesquelles ils s'expriment ne doivent pas faire illusion. Il n'y a point d'algèbre, ni d'arithmétique de l'âme, encore moins une physique, une chimie ou une physiologie. L'expérimentation psychophysiologique doit être mentionnée, mais comme méthode d'appoint encore plus que la précédente. Ses résultats ne manquent pas d'intérêt (*b*), mais elle s'arrête à l'extérieur, à l'écorce de l'âme.

Il est enfin très instructif de questionner certains adultes sur leurs souvenirs d'enfance (*c*). Nous avons obtenu quelques renseignements utiles en employant ce procédé. Mais ici encore, la plus grande réserve s'impose. Les faits sont bien dans la mémoire, à l'état de souvenirs très vagues ; mais, le plus souvent, ils sont défigurés par la masse des expériences acquises depuis leur apparition.

La mémoire peut être parfaitement honnête, et pourtant elle ne peut s'empêcher de ramener en arrière quelque chose de l'expérience présente, nous donnant ainsi l'impression qu'à certaines époques de notre enfance, nous savions des choses dont la connaissance a été acquise en réalité beaucoup plus tard[1].

Ce qui semble ressortir de ce bref exposé des méthodes, c'est l'importance toute particulière de faits précis dans une science aussi difficile que la psychologie de l'enfant.

(*a*) Cf. MARGUERITE EVARD, *l'Adolescente. Essai de psychologie expérimentale.* Delachaux et Niestlé, Neuchâtel.

(*b*) Cf. PIETRO ROMANO, *La Psicologia pedagogica*, pp. 34, 40, 94. 97, 109, 110. Bocca, Torino, 1906.

(*c*) C'est la méthode de prédilection de Karl Röttger. Cf. KARL RÖTTGER, *Kind und Gottesidee*, pp. 8, 35, etc. Mod. Päd. u. Psych. Verlag W. 30. Berlin, 1908.

1. JOHN ADAMS, *Primer on Teaching*, p. 9. Édimbourg, Clark, 1903.

C'est donc par l'exposition d'un certain nombre de faits que nous commencerons notre étude, et ceci formera la matière d'une première partie. — Après nous être ainsi mis au courant des conceptions diverses que les enfants se font de Dieu, nous essaierons de découvrir l'origine de ces conceptions, et ceci fera l'objet d'une seconde partie. — Nous étudierons alors, dans une troisième partie, l'influence que l'idée de Dieu peut avoir sur la conduite et sur la vie de l'enfant.

Ce que l'on aura fait jusqu'alors ne sera guère que de la psychologie pure ; or il semble qu'une étude sur l'enfant ne serait pas complète si l'on s'en tenait là. Le temps des recherches égoïstes est passé ; notre époque est fatiguée de l'art pour l'art et de la science pour la science : ce que l'on veut actuellement, c'est une science qui nous apprenne à mieux penser et à mieux vivre.

Le plus grand titre d'honneur de la psychologie de l'enfant, c'est de pouvoir fournir une base à l'art de l'éducation.

M. Leuba écrit à ce sujet :

> Le passage du point de vue de la connaissance pour l'amour de la connaissance, à celui de la connaissance pour l'amour de la vie, exprime l'un des aspects du plus large mouvement de l'évolution intellectuelle moderne[1].

Quant à Stanley Hall, il s'exprime en ces termes :

> Si la vérité doit édifier, le plus haut critère de la pure science est sa valeur éducative... C'est ainsi que la psychologie et la pédagogie la plus élevée sont inséparables. Non seulement le beau et le bien, mais aussi le vrai, n'ont pas d'autre preuve de leur validité que le fait d'évoquer et de satisfaire certains besoins profonds ; et ceux-ci sont nombreux... La vérité sur les choses de l'âme n'est jamais complète ni certaine jusqu'à ce qu'elle ait été appliquée à l'éducation[2].

1. J. H. Leuba, *Studies in the Psychology of Religious Phenomena*, Introduction. Worcester, 1896.
2. Stanley Hall, *Adolescence*, Préface, ix. Londres, 1905.

Sans s'arrêter à ce que certaines de ces affirmations peuvent présenter de trop « pragmatiste », on peut simplement retenir la profonde vérité qu'elles expriment: la psychologie de l'enfant, pour si intéressante qu'elle soit en elle-même, ne saurait être utile, ni même complète, si elle ne vient pas en aide à la pédagogie. Voilà pourquoi nous consacrons une quatrième partie de notre étude à l'éducation religieuse de l'enfant. On se rendra compte, à la fin de cette dernière partie, que le meilleur moyen de faire pénétrer dans la jeune âme une saine conception de la divinité, c'est de l'amener à la personne de Jésus.

Le but de l'éducateur est atteint quand l'idée passe dans l'expérience et dans la vie du sujet : ce sera là notre conclusion.

PREMIÈRE PARTIE

Des diverses conceptions que les enfants se font de Dieu.

L'âge de 6 ou 7 ans marque un tournant dans le développement normal de l'enfant. La croissance, qui s'était considérablement ralentie, reprend tout à coup avec force, pour s'arrêter bientôt au seuil d'une nouvelle période de calme. La dentition est alors achevée, le cerveau a pris son volume et son poids presque définitifs ; l'individu manifeste une singulière résistance à la fatigue et à la maladie. De nouveaux changements se produisent vers 10 ou 11 ans chez les filles et vers 12 ans chez les garçons : ils préludent à la grande crise de la puberté. A chaque période essentielle du développement de l'organisme correspond à peu près une phase du développement psychologique.

Le tableau suivant, que M. Claparède a dressé pour indiquer les principales étapes de la croissance physique, peut donc servir de cadre commode pour une étude psychologique. Il ne faut lui accorder toutefois qu'une valeur approximative[1] :

	Garçons.	Filles.
1. Première enfance. . .	Jusqu'à 7 ans.	Jusqu'à 6 ou 7 ans.
2 Seconde enfance. . .	De 7 à 12 ans.	De 7 à 10 ans.
3. Adolescence	De 12 à 15 ans.	De 10 à 13 ans.
4. Puberté.	De 15 à 16 ans.	De 13 à 14 ans.

1. Claparède, *op. cit.*, p. 65.

La phase que M. Claparède appelle *adolescence*, reçoit parfois le nom de *période prépubère*[1].

Nous étudierons simplement les conceptions religieuses de la première[2] et de la seconde enfance. Nous nous ar-

1. M. Coe adopte une classification de ce genre, et distingue, avant la puberté, les trois étapes suivantes : le premier âge (*infancy*), jusqu'à 6 ans environ ; la première enfance (*early childhood*), de 6 à 8 ou 9 ans ; la « dernière enfance » (*later childhood*), de 8 ou 9 à 12 ou 13 ans. (G. A. Coe, *Education in Religion and Morals*, p. 227. Londres, 1904.)

2. L'expression « première enfance » ayant été prise dans plusieurs sens différents, nous déclarons accepter ici le sens adopté par M. Claparède (*a*).

(*a*) Rousseau distingue quatre périodes, de la naissance à l'âge adulte : 1° la première enfance, ou de la sensation affective, qui s'achève lorsque l'enfant sait parler ; 2° la seconde enfance ou de la sensation représentative : de la formation du langage à la formation des idées ; 3° l'âge de l'intelligence, vers 12 ans ; 4° l'âge de la vie morale, vers 15 ans. Rousseau voudrait que l'éducation fût adaptée au développement normal de l'enfant ; ce qui devient, de plus en plus, monnaie courante, était alors presque une innovation. La classification indiquée nous paraît aujourd'hui assez arbitraire ; le principe en est pourtant une intuition géniale.

L'apparition et la formation du langage, suivies presque immédiatement par les premières manifestations de l'instinct questionneur, marquent bien une étape importante dans la vie de l'enfant. Muni d'un instrument nouveau, il commence à s'informer et à penser. Il est donc légitime de fixer à ce moment, c'est-à-dire vers 3 ou 4 ans, l'aube de la vie intellectuelle, qui peut être, en même temps, celle de la vie morale et de la vie religieuse. Pour plus de précision, il faudrait distinguer, dans la première enfance, au moins deux périodes : 1° de la naissance jusqu'à l'âge questionneur, c'est-à-dire jusqu'à 3 ou 4 ans ; 2° de l'âge questionneur jusqu'à 6 ou 7 ans.

Vers 6 ou 7 ans, l'enfant possède une somme importante de connaissances acquises par son initiative. C'est l'âge où il peut recevoir, sans risques, une instruction régulière et suivie, qui, loin de détruire le travail personnel, doit le rendre plus productif, en le canalisant et en l'intensifiant. Peu après, un changement important s'accuse et s'accentue graduellement dans l'âme enfantine. A la lumière d'un grand nombre de faits, M. Piaget y voit le passage d'une pensée presque uniquement égocentrique et utilitaire à la pensée vraiment intelligente et désintéressée. Le passage se ferait vers 7 ou 8 ans, au contact et sous l'action d'autrui. (Cf. J. Piaget, *op. cit.* et art. dans *Archives de Psychologie*, mai 1923, et *Journal de Psychologie*, janvier-mars 1924). On pourrait donc, à l'exemple de Coe, subdiviser la seconde enfance en deux périodes : 1° de 6 à 8 ans ; 2° de 8 à 12 ans.

Nous nous en tenons cependant au classement adopté, en insistant sur le caractère approximatif de toute division de ce genre. Les faits montrent, d'une part, qu'il y a des étapes dans la vie de l'enfant, que ces étapes sont marquées par l'apparition et par le développement de tendances nouvelles ; ils montrent, d'autre part, que nos classifications les plus rigoureuses sont les plus arbitraires : la nature se rit de nos

rêterons donc avant cette période prépubère, ou d'adolescence, qui annonce des changements profonds dans le corps et dans l'âme de l'enfant.

chronologies. Une classification parfaite aurait à tenir compte de tous les coefficients de race, de milieu, d'éducation, de civilisation, etc., pour chaque groupe d'enfants, pour chaque enfant. Elle serait, du même coup, inutilisable. Une bonne classification doit être, autant que possible, calquée sur la vie, tout en restant pratique. Elle ne doit jamais tendre à masquer la vie.

CHAPITRE PREMIER

LA PREMIÈRE ENFANCE

I. — Anthropomorphisme de l'enfant.

A quel âge l'enfant commence-t-il à se faire une conception de Dieu ? C'est un problème qui ne comporte pas de solution précise et absolue. On peut dire pourtant que, dans la généralité des cas, les premières manifestations de l'idée religieuse se produisent à l'âge questionneur, c'est-à-dire vers 3 ans.

L'idée que les enfants se font de Dieu est alors strictement anthropomorphique : ils se le représentent généralement comme un bon géant ou comme un grand vieillard à barbe blanche, au regard aimable et doux (*a*).

(*a*) Un petit garçon, qui n'était pas encore sorti de l'école maternelle, déclarait : « On ne fait sa prière qu'à un vieil homme ; je ne veux pas faire ça ! » Une petite fille s'inquiétait de l'énorme lessive que Mme Dieu aurait à faire si les anges portaient des robes blanches tous les jours. « Y a-t-il une Mme Dieu ? » demandait-elle souvent, ou : « Dieu est-il un homme ? » (D'ap. Edith E. Read Mumford, *The dawn of religion in the mind of the child*, p. 32. Longmans, Green and Cᵉ, London, 1922.)

Richard Kabisch, dans *Gottes Heimkehr*, raconte comment, vers l'âge de 4 ans, il voyait parfois Dieu, sa femme, son fils. C'était vers le soir, en s'endormant: Dieu se penchait vers lui, des nuages, avançant la main comme pour le caresser ; le fils de Dieu était un Christ en croix ; la femme de Dieu était la Madone. (D'ap. Karl Röttger, *op. cit.*, pp. 89-91.)

Si l'on en juge par les deux observations qui suivent, les seules de ce genre que nous ayons trouvées, et la première est tirée d'un roman. Dieu serait considéré parfois comme un animal ou comme une chose. Même ici, l'on est en droit d'invoquer l'anthropomorphisme, le pédo-

Dieu habite au ciel, dans la lumière ; c'est cette lumière que l'on aperçoit pendant l'orage ou, la nuit, par ces trous que l'on appelle *étoiles*.

Une petite fille, à qui l'on parlait souvent d'une tante morte très jeune, dit une fois à sa mère : « O maman ! je connais bien la petite étoile par laquelle ta petite sœur nous regarde (*a*) ! » Dans son imagination naïve, elle se représentait le ciel comme une voûte solide percée de trous. (D'après notre enquête.)

Telle devait être aussi la conception de ce petit garçon qui, pendant un orage, courait dans la direction des éclairs, afin d'apercevoir le ciel par ces déchirures. (Enquête.)

Ainsi que le primitif, l'enfant n'est pas loin de se re-

morphisme, par lesquels un enfant prête naturellement à tout, une vie humaine, une vie d'enfant. C'est la mentalité de l'animiste qui loge son dieu n'importe où, mais qui n'en fait jamais une chose morte. Dans un troisième récit, qui pourrait éclairer les deux autres, on verra que l'enfant distingue nettement Dieu de l'objet où il le situe.

1° Gottfried Keller raconte dans *Der grüne Heinrich :* « Lorsqu'au crépuscule la clochette sonnait, ma mère me parlait de Dieu et m'apprenait à prier. Je lui demandais : « Qu'est-ce que Dieu ? Est-ce un homme ? » Elle me répondait : « Non, Dieu est un Esprit ! » Le toit de l'église s'enfonçait peu à peu dans l'ombre grise ; la lumière montait au sommet du clocher, jusqu'à ce qu'enfin elle brillât seulement sur le coq d'or. Un soir, je me trouvai tout à coup persuadé que ce coq était Dieu... Plus tard, Dieu fut un tigre magnifique admiré sur un livre d'images,... puis un homme très bon qui peut tout, même arrêter le soleil, pour qu'on n'arrive pas en retard. » (D'ap. Karl Röttger, *op. cit.*, pp. 84-86) ;

2° Un petit garçon avait découvert que le monde était un toit, vu de sa fenêtre, « avec un petit bout de ciel bleu autour. Dieu était une cheminée, et Jésus, c'était un nuage blanc qui passait au-dessus de la cheminée ou qui lui faisait fond ». Après un déménagement, entrant dans sa nouvelle chambre, et regardant par la fenêtre, il s'écria : « Ah ! maman, j'ai retrouvé le Bon Dieu ! » Et il désigna un tuyau de cheminée sortant d'un toit. » (Enquête du Groupe d'études d'éducation religieuse, 1923) ;

3° Dans les charmants récits américains de John Habberton (*Helen's babies and other people's children*, Tauchnitz, Leipzig, 1877), l'un des deux garçonnets, Budge (5 ans), dit à son oncle, devant le panorama de New-York : « Je pense toujours que c'est comme le ciel... Et je crois que cet endroit où ça brille tant, c'est où Dieu se tient » (il montrait quelque chose qui était probablement le reflet du toit d'un photographe) (p. 33).

(*a*) Comparer John Habberton, *op. cit.*, p. 33. Budge, après avoir montré à son oncle la maison de Dieu, ajoute : « Et là-bas, où il y a cette petite tache très brillante, c'est là où est mon cher petit frère Phillie ; toutes les fois que je regarde là-bas, je le vois qui sort sa main. »

présenter la terre comme un disque englobé dans le ballon d'azur que forme le ciel. Habitué à tout ramener à sa petite taille et à ses moyens très limités, il n'a qu'une faible idée de la distance qui le sépare de la voûte céleste.

Une petite fille de 4 ans, qui s'amusait un jour avec son jeu de constructions, dit à sa mère : « Maman, comment pouvons-nous aller au pays bienheureux? Je suppose que si nous pouvions bâtir une très grande échelle avec ces caisses, dans la cour, comme je fais avec mes briques, toujours, toujours plus haut, et puis si nous grimpions au sommet, le bon Jésus ouvrirait son toit pour nous recevoir. » (D'après *The Sunday at Home*, décembre 1912.)

On nous a parlé de jeunes enfants qui se posent parfois des questions de ce genre : « Pourquoi grand-père ne revient-il pas nous voir? Comment a-t-il fait pour monter au ciel après qu'il est mort? » Et souvent ils parlent d'une longue échelle qui s'appuie là-haut, plus haut que les nuages. (Enquête) (*a*).

Dieu est donc un bon géant qui habite au ciel. Sa demeure ne diffère pas beaucoup de celle de l'enfant : c'est une maison avec toit, portes et fenêtres; elle est entourée d'un grand jardin avec de jolies fleurs.

O Dieu! dit une petite fille dans sa prière naïve, grand-père est allé vers toi. Oh! je te prie, prends bien soin de lui! Prends toujours soin de fermer la porte, je te prie, parce qu'il ne peut pas supporter les courants d'air[1] (*b*).

(*a*) Comp. l'observation suivante faite sur un petit garçon de 3 ans 6 mois, et communiquée au Groupe d'études d'éducation religieuse, en 1924 (Cas de X., fils de pasteur) :

« Maman vient d'accompagner grand-père à sa dernière demeure ici-bas : « Est-ce que la jambe de grand-père est collée, maman ? (son « grand-père était amputé). Est-ce qu'il est guéri? » — « Oui, mon chéri, « il est guéri. » — « Alors, je pourrai aller le voir ? » — « Non, parce « que grand-père est allé faire un grand voyage. » — « Où ? » — « Au « ciel. » — « Mais maintenant que sa jambe est collée, il pourra des- « cendre avec une échelle sans se faire mal ; moi, je veux le voir, je « vais l'appeler. » Et le cher petit court à la porte du jardin, appelle son grand-père et lui dit de descendre. » — Georges C. (8 ans) croit que l'on monte au ciel avec une corde. (D'après notre enquête de 1924.)

1. D'après James Sully, *Studies of Childhood*, p. 127. Londres, 1896.

(*b*) Comp. le trait suivant (d'après notre enquête, 1924) : *Ninette* (5 ans) : « Suzie, ne crois-tu pas que le bon Dieu a un grand feu chez lui ? » *Suzie* (6 ans) : « Oh non! » *Ninette* : « Mais si, pour faire cuire sa viande! »

Dieu se comporte à peu près comme un homme ordinaire :

Maman, est-ce que ce sont des dieux ? demandait une fois un petit garçon de 3 ans et 10 mois, en montrant un groupe d'ouvriers. — Dieu ! répondit la mère. Et pourquoi ? — Parce qu'ils font des maisons et des temples, maman, de la même façon que Dieu fait les lunes et les gens et les petits chiens [1].

Le Dieu de l'enfant est généralement un personnage actif, un démiurge; mais il n'en est pas toujours ainsi :

La divinité de l'enfant, comme celle de l'homme (ainsi que l'a montré Feuerbach), est une projection de lui-même, et, comme il y a des enfants paresseux, il y a aussi un Dieu d'enfant qui est un personnage voluptueux, assis sur un superbe fauteuil toute la journée, et qui se dérange tout au plus le soir pour sortir du ciel la lune et les étoiles. (James Sully, *op. cit.*, p. 128.)

Ce dernier cas doit être rare. Presque toujours, pour l'enfant, Dieu travaille constamment dans l'univers. Il est tout-puissant, et c'est à lui qu'on peut attribuer tout ce qui se passe d'incompréhensible et d'extraordinaire dans le monde.

Pour beaucoup d'enfants, Dieu fait le tonnerre en grondant ou en marchant lourdement sur le plancher céleste; il produit les éclairs en allumant rapidement le gaz ou en frottant beaucoup d'allumettes à la fois; la pluie, en ouvrant le robinet de la citerne céleste ou en arrosant les fleurs de son jardin [2] (*a*).

1. D'après James Sully, *op, cit.*, p. 127.

2. Cf. James Sully, *op. cit.*, p. 101; J. B. Pratt, *The psychology of religious belief*, p. 201. Londres, Macmillan, 1908.

(*a*) Observation faite sur X., garçon, à 3 ans 7 mois (Cf. p. 16, *a*). « Il pleut à torrent. Il regarde par la fenêtre, « les boutons d'eau qui sautent sur la terre ». Tout à coup : « Dis, maman, c'est le Bon Dieu « qui ouvre le robinet du ciel pour que l'eau passe à travers les planches « trouées qui ferment le ciel ? Mais pourquoi on ne voit pas les « planches ? Et où habitent le Bon Dieu et grand-père... ? »

Observations faites à 3 ans 8 mois : « Le Bon Dieu, c'est le grand « Monsieur qui est dans le ciel. » Plus tard, on est sur une plage : « Dis, « maman, c'est le Bon Dieu qui a fait la mer de X et aussi celle de Z ? Il « devait avoir un grand arrosoir, alors? » (Enquête Groupe d'études, 1924.)

Dieu est le maître du vent, de la pluie, de l'orage. Cette croyance peut prendre, à l'occasion, des formes amusantes :

Une petite fille se promenait avec sa mère par un jour de grand vent. Chaque fois qu'elles arrivaient à un coin de rue, la bourrasque les prenait et les obligeait à tenir ferme leurs coiffures. L'enfant s'amusait énormément à ce jeu. Enfin, se tournant vers sa mère, les yeux pétillants de malice : « Oh maman ! dit-elle, ce que Dieu doit rire quand il nous oblige à tenir nos chapeaux, comme cela, aux coins des rues [1]. »

Une petite fille de 5 ans expliquait une violente bourrasque en disant que c'était la fête du bon Dieu et qu'il avait reçu une trompette comme cadeau. (D'après J. Sully, *op. cit.*, p. 101.)

L'attribut de la toute-puissance est celui que l'enfant accorde le plus facilement à Dieu, et sa naïve crédulité dépasse toutes les bornes. Il peut arriver pourtant que le doute se glisse dans son esprit :

Ainsi, un garçonnet de 3 ans, à qui l'on avait appris, sans doute, que Dieu peut tout faire, demandait un jour à son père : « Si j'avais monté les escaliers, est-ce que Dieu pourrait faire que je ne les aie point montés [2] ? »

L'attribut de l'omniprésence divine choque souvent l'enfant et parfois l'épouvante. Dieu est un Monsieur bienveillant qui vit dans le ciel et qui peut même en descendre, à la requête de l'enfant, pour l'aider dans telle ou telle circonstance ; mais la pensée qu'Il est toujours là, qu'Il voit toutes les actions des hommes, peut devenir insupportable. Une petite fille, dont parle Miss Shinn, déclarait qu'elle ne voulait pas être constamment espionnée de la sorte (*a*). Quand l'idée est acceptée, elle peut

1. A. Pobritt, *The mind of a little child. The Sunday at Home*, nov. 1912.
2. H. W. Brown, d'après J. B. Pratt, *op. cit.*, p. 206.
(*a*) Comp. les traits suivants :
« Le soir, au moment de la prière, la petite Ruth demande, craintive, à sa mère : « C'est vrai que Dieu est partout ? Il est dans cette chambre ? » L'expression même de sa pensée ajoute à son effroi, et elle dit anxieusement à son frère : « Ouvre la porte et fais-le sortir. »

revêtir des formes bizarres. Tel enfant se représente Dieu comme un personnage minuscule, capable de passer à travers le trou d'une serrure [1] (*a*).

L'attribut de l'omniscience partage à peu près le même sort. Parfois, il est mis en doute par l'enfant, comme dans le cas de ce petit garçon de 5 ans et 7 mois, qui disait à sa mère :

J'en sais un peu plus que Kitty, et tu en sais un peu plus que moi, et Dieu en sait un peu plus que toi, je suppose : alors il ne doit pas en savoir tant que cela, après tout [2] !

Parfois l'omniscience est acceptée avec toutes ses conséquences :

Earl Barnes parle d'un enfant pour qui « Dieu peut voir tout ce que l'on fait, et entendre tout ce que l'on dit, même si l'on est à l'intérieur d'une maison ». — « Il peut voir à travers n'importe quoi, dit un autre enfant, il n'y a pas de différence pour lui entre le fer, l'acier, le verre ou le bois [3]. »

Le jeune Robin, à qui sa mère vient d'assurer que Dieu prendrait soin de lui dans l'obscurité, lui demande aussitôt : « Maman, je te prie, enlève Dieu, et laisse la bougie à la place. » (D'ap. E. Read Mumford, *op. cit.*, p. 25.)

1. James Sully, *op. cit.*, pp. 129 et 130.

(*a*) Comp. le trait de cette petite fille de 3 ans qui montre une grille obscure dans un recoin de la cour, et qui murmure : « Jésus habite dans ce trou noir. » C'était le seul endroit, près d'elle, où elle ne pût point voir. Comme on lui avait dit que Jésus était toujours près d'elle et la voyait toujours, il ne pouvait être que là. (D'ap. E. Read Mumford, *op. cit.*, p. 32.)

La petite Frances avait entendu dire à ses parents qu'en Dieu nous avons la vie, le mouvement et l'être. A 5 ans, elle expliquait un jour à son petit frère que « Dieu a un estomac si grand que tout, dans tout le monde, est dedans. » (*Ibid.*, p. 32.)

2. James Sully, *op. cit.*, p. 130.

3. D'après J. B. Pratt, *op. cit.*, p. 202 (*b*).

(*b*) Comp. ce récit de Röttger (*op. cit.*, p. 118) : Gretchen (de 3 à 4 ans) : « Est-ce que le bon Dieu peut vraiment tout voir ? » Hans : « Oui, il le peut. » — « Peut-il donc regarder par la porte d'entrée et par la porte de la chambre chez nous ? » — « Oui, naturellement. » — « Peut-il donc regarder à travers de gros murs et des pierres ? » — « Oui, il peut voir partout. » — « Est-ce qu'il peut bien voir aussi à travers la porte de l'armoire, dans ma petite armoire à poupées, voir les robes qui y sont ? » — « Oui, oui, il le peut. » — « Hans, je crois tout de même que c'est à travers du verre que le Bon Dieu peut le mieux voir. » (Notes communiquées par Max Päpke.)

Quelquefois enfin, l'idée de l'omniscience divine épouvante l'enfant et revêt une forme sombre, comme dans le cas de John Fiske :

Je me rappelle nettement, dit-il, la conception que je m'étais formée à l'âge de 5 ans. Je me représentais un bureau étroit, juste au-dessus du zénith, avec un grand pupitre s'étendant en longueur; sur ce pupitre étaient ouverts plusieurs livres de comptes reliés en cuir grossier. Il n'y avait pas de toit à ce bureau, et les murs s'élevaient à peine de cinq pieds au-dessus du sol, si bien qu'une personne assise au pupitre pouvait contempler le monde entier. Il y avait deux personnes au pupitre, et l'une d'elles — un homme grand, mince, aux traits aquilins, portant des lunettes, ayant un porte-plume à la main et un autre sur l'oreille — était Dieu. L'autre, dont je ne me rappelle plus distinctement l'apparence, était un ange de service. Tous deux s'appliquaient à surveiller les actions des hommes et à les noter dans les livres de comptes. Pour mon esprit d'enfant, cette image n'était pas grotesque, mais ineffablement solennelle, et le fait que toutes mes paroles et toutes mes actions étaient ainsi notées pour paraître devant moi au jour du jugement, me semblait une affaire grave et inquiétante[1].

L'éternité de Dieu est l'un des attributs qui surprennent le plus les enfants. Que Dieu soit vieux, très vieux, qu'il ait cent ans! mille ans! cela passe encore; mais qu'on ne puisse point évaluer son âge, cela semble trop fort.

Dieu est presque toujours considéré comme juste et bon. Le doute peut entrer pourtant dans le cœur de l'enfant, à la suite de quelque événement douloureux ou même d'une simple mésaventure :

1. D'après Stanley Hall, *Adolescence*, t. II, p. 315. — Dieu possède le même caractère terrifiant dans le cas suivant, que l'on nous communique :

« Lorsque j'étais enfant, toute petite, vers 5 ou 6 ans, Dieu était un grand vieillard très sévère ; lorsqu'il se penchait pour voir ce qui se passait sur la terre, son ombre faisait des nuages ; il était si fort en colère parfois que ses yeux étaient de feu, et c'est en parcourant tous les points de la terre, de son regard, qu'il traçait des éclairs. » (Enquête.)

Ce Dieu terrible ne rappelle-t-il pas le Zeus tonnant des anciens Grecs ou le Thor des vieux Germains ?

Un petit garçon de 5 ans onze mois, dont le frère venait juste de tomber sur la glace, se précipita chez lui en disant : « Parlez-moi de la bonté de Dieu ! Que je pense qu'il est bon ! — Faire toute cette glace, et faire tomber T..., qui s'est presque tué. — On me dira qu'il est bon[1] ! » (*a*)

Presque toujours cependant, Dieu paraît à l'enfant le dispensateur de tous les biens, le Père à qui l'on peut s'adresser en toute confiance.

II. — Rapports de l'enfant avec Dieu.

Le besoin de se faire des associés, des protecteurs, est l'un des ressorts les plus puissants de la « religiosité[2] ». Cette assertion peut se vérifier aussi bien chez le sauvage que chez l'enfant.

Les prières de ce dernier révèlent une tendance égocentrique et utilitaire, indéniable. Dieu, c'est l'Ami à qui l'on a recours dans tous les cas embarrassants ; c'est Lui qui subvient à tous les besoins, qui fait les choses bonnes et agréables.

Un petit garçon remercie Dieu d'avoir fait « la mer, les trous avec les crabes dedans, les arbres, les champs et les fleurs ». Il

1. H. W. Brown, d'après J. B. Pratt, *op. cit.*, p. 206.

(*a*) Comp. ce trait (d'ap. notre enquête, 1925) : Adelise (4 ans et demi) demande à son père : « Pourquoi les Allemands ont abîmé la cathédrale de Reims ? » — R. : « Parce qu'ils sont des méchants. » — A. : « Alors, le Bon Dieu fait les méchants ? » — R. : « Non ! Le Bon Dieu fait les petits enfants sages, mais ils deviennent méchants. » — A. : « Eh bien ! Le Bon Dieu ne sait pas travailler puisqu'il ne sait pas faire les petits enfants toujours sages. » (Comp. pp. 62-63.)

2. Pour l'historien des religions et pour le psychologue, « religiosité » n'est qu'un terme commode, synonyme d'instinct religieux, de sentiment religieux ; c'est bien le sens que nous lui donnons. Dans le langage courant, une légère nuance de mépris s'attache à ce mot. Il n'est pas normal, en effet, qu'un adulte en demeure à cet état primitif, non évolué, de religiosité : cela n'est pas à son honneur. Mais il en est tout autrement quand il s'agit du sauvage ou de l'enfant : le sens péjoratif n'a plus sa raison d'être, et le terme exprime alors justement le vague et l'imprécision des premiers besoins religieux.

exprime cependant un regret : c'est que Dieu n'ait pas achevé la création des animaux comestibles en les faisant cuire. Il pouvait bien faire cela pendant qu'il y était[1] ! (*a*).

Quand on demande à l'enfant ce que Dieu a fait pour lui, il cherche parmi les personnes et parmi les choses, ce qu'il affectionne le plus, afin d'en attribuer l'origine au Créateur :

« Dieu m'a donné mon papa, ma maman, mon frère », dit une petite fille de 5 ans et demi.

« Dieu m'a donné des robes de poupée avec Maman », répond une fillette de 4 ans et demi. (Enquête) (*b*).

Cette confiance de l'enfant va parfois si loin qu'il n'hésite pas à travailler avec Dieu :

Un petit garçon de 5 ans fut pris sur le fait : il était en train de

1. D'après James Sully, *op. cit.*, p. 130.

(*a*) Comp. ces prières d'enfants : Nicole, 5 ans : « Bon Dieu, faisez que personne soit enrhumé, que les nez coulent pas, que tout le monde soit heureux, et qu'il y ait pas beaucoup de soleil à Marseille et à Nîmes, puisqu'il est si grand. » (Enquête, Groupe, 1924.)

D. (garçon, 4 ans 3 mois) « raconte ce qu'il fait, prie pour des personnes malades, pour des changements de temps, et si le temps ne change pas, le dit le lendemain dans sa prière : « Pourquoi que tu as « envoyé du vent, puisque j'ai demandé de ne pas en envoyer ? », demande qu'il ne soit pas mort pour aller en vacances en juillet prochain. » (Enquête, Groupe, 1924.)

Au milieu des prières les plus égocentriques apparaissent presque toujours les sentiments affectueux, qui peuvent trouver des expressions touchantes et belles.

Simone (3 ans et demi) : « Seigneur Jésus — je commence comme ça, Seigneur Jésus. C'est bien. dis ? » La grand'mère : « Oui, continue. » — « Seigneur Jésus, que tout le monde soit heureux. — Elle est très belle, cette prière, ne trouves-tu pas ? » — « Oui ». — « Mais j'ai déjà dit que tout le monde soit heureux, ça ne fait rien, dis ? » (Enquête, Groupe, 1924.)

Maurice, 3 ans : « Dieu, je te prie, fais que tout le monde soit heureux : Papa et maman, tante et la cuisinière et le chat, et prends soin d'eux tous... Dieu, je te remercie pour ce beau don d'aimer. » (E. Read Mumford, *op. cit.*, p. 15.)

(*b*) Comp. Read Mumford, *op. cit.*, p. 13. *Louis* (2 ans), dit un jour : « Je l'aime autant que papa et maman, parce qu'il me les a donnés. »

Ronald, vers le même âge, disait: « C'est un bon Dieu de prendre soin de moi comme il fait. »

faire éclater les boutons des fuchsias du jardin. En parfaite sérénité d'âme, il expliqua qu'il était en train « d'aider Dieu ». On lui avait appris que Dieu prend soin des fleurs et les fait pousser en envoyant le soleil et la pluie. Pour son intelligence d'enfant, il était tout à fait naturel d'aider l'ordre providentiel en pressant les boutons non encore mûrs, de ses petits doigts potelés. Il faut être un adulte pour se refuser à proclamer que l'on est ouvrier avec Dieu [1].

Parfois la confiance est moindre. Dieu est si grand et si majestueux qu'il faut s'adresser à Lui selon toutes les règles de la courtoisie (*a*), si même il est vraiment utile et convenable de l'invoquer :

Tel enfant allemand se refuse à tutoyer le bon Dieu, jugeant probablement que ce serait d'une familiarité déplacée.

Un petit garçon reprochait à sa sœur de prier trop longtemps, estimant sans doute que Dieu, sachant tout ce qu'on va lui demander, est importuné par une longue prière [2] (*b*).

Une petite fille de 5 ans faisait une fois sa prière, et on lui disait de demander à Dieu de la garder pendant la nuit. — « Oh ! interrompit l'enfant, crois-tu donc qu'il ne me gardera pas si je ne le lui demande pas ? » (Enquête) (*c*).

1. A. Porritt, *The Religion of little children. The Sunday at Home*, janvier 1912.

(*a*) Parmi les règles exigées par l'enfant, il y a souvent celle d'employer exactement les formules auxquelles il est habitué. Jean (3 ans), invité à dîner, entend un bénédicité qu'il ne connaît pas. « Mademoiselle, proteste-t-il, indigné, tu t'es trompée. » (D'ap. notre enquête, 1923.) Comp. les récits de John Habberton, *op. cit.*, pp. 17, 20, 22.

2. D'après James Sully, *op. cit.*, p. 283.

(*b*) Comp. ce trait d'un petit garçon hollandais, Antoine (4 ans 10 mois) : Comme on voulait lui faire faire sa prière dans son lit, il protesta en disant : « Ce ne serait pas poli, » et se leva pour se mettre à genoux. Le même, une autre fois, interrompit sa tante qui voulait lui faire répéter une prière, et dit : « Il faut que ce soit moi qui fasse ma prière, pour que le Bon Dieu m'écoute. » (D'après notre enquête, 1925.)

(*c*) Comp. Röttger, *op. cit.*, p. 121. Walter (5 ans) demande une fois à sa mère, presque fâché : « Pourquoi est-ce que le bon Dieu ne me dit jamais rien ? Je lui dis tant de choses pourtant. » Comp. le trait suivant (Enquête, Groupe, 1924) : J., (garçon, 5 ans et demi) fait sa prière tous les soirs. Il demande à sa mère, parfois avec insistance : « Mais tu crois qu'Il l'entend ? »

Edouard (3 ans), en vacance à G..., chez sa tante, alors que ses parents

Quelquefois au contraire, l'enfant est entièrement persuadé de l'efficacité de sa prière, et peut faire de véritables expériences d'exaucement :

J'avais une telle confiance dans l'efficacité de la prière, écrit Mme Rogers, que lorsqu'une chose me manquait, je demandais à Dieu, dans le secret de mon cœur, de vouloir bien me l'accorder; enfin, dans mes souffrances corporelles comme dans mes peines enfantines, c'était à Lui que j'avais recours pour être secourue. Bien des personnes s'étonneront peut-être quand je dirai que je reçus des réponses à mes prières dès l'âge de 4 ans, et que, par ce moyen, mon jeune cœur fut encouragé et consolé [1].

M. M... se souvient très bien d'avoir été exaucé à l'âge de 4 ans, dans les circonstances suivantes :

Un jour je perdis, en jouant le long d'une haie, un bouton de capote de soldat. Ce bouton était pour moi chose précieuse; je le cherchai bien longtemps, sans le trouver, explorant et fouillant tous les coins. Au bout d'une heure de recherches infructueuses j'étais désespéré, car je tenais à ce bouton comme à la prunelle de mes yeux. J'eus recours alors à un moyen extrême: j'entrevis, dans un éclair, la possibilité de retrouver mon bouton en priant Dieu. Je le priai aussitôt, lui promettant, s'il me faisait retrouver ce bouton, de le raconter à tout le monde. Je me dirigeai incontinent vers un coin que je n'avais pas exploré, et je fus très surpris de retrouver là mon bouton, brillant, au milieu de l'herbe verte, comme un petit astre. J'adressai aussitôt à Dieu une prière de remerciements, lui donnant à entendre qu'il trouverait désormais en moi un ardent défenseur de sa cause. (Enquête.)

III. — Quelques cas de précocité religieuse.

Dans les cas de précocité religieuse d'enfants chrétiens, il est possible de remarquer deux tendances : les uns s'attachent presque uniquement au Christ comme à

sont à P..., refuse de faire sa prière, en disant : « Le bon Dieu de Gilhoc ne sait pas que mon papa est malade, et le bon Dieu de Peyraud ne m'entendra pas. » (D'ap. notre enquête, 1924.)

1. *Journal de Mme Rogers*, p. 9. Nyons, 1873.

l'Ami suprême, au doux confident de leurs joies et de leurs peines ; d'autres sont plus impressionnés par la grandeur et par la majesté de Dieu. Le comte de Zinzendorf nous offre un type de piété du premier ordre (*a*) :

... Dans sa quatrième année déjà, il connaissait les principaux points de la doctrine chrétienne. La pensée que Jésus-Christ est notre frère et est mort pour nous touchait son cœur d'une ineffable reconnaissance et le passionnait pour le Sauveur. Sa simplicité enfantine lui faisait comprendre que, puisque Christ est notre frère, nous pouvons vivre avec lui dans une relation fraternelle et lui exposer toutes nos pensées et tous nos sentiments, quels qu'ils soient. Il conserva toute sa vie cette habitude d'être en conversation continuelle, aisée et familière avec le Sauveur...

... Quand il trouvait sous sa main du papier, une plume et de l'encre, il écrivait des lettres à son invisible Ami ; puis, ouvrant la fenêtre, il les jetait au vent, persuadé qu'elles arriveraient infailliblement à leur adresse [1].

Dès l'âge le plus tendre, les enfants de Zinzendorf manifestent le même genre de piété : Christ est leur Dieu, et ils semblent vraiment n'en point connaître d'autre [2].

Dans le cas suivant, cité par Wesley, c'est au contraire la seconde tendance qui prédomine.

... J'interrogeai plus particulièrement Mrs. Nowers au sujet de son petit garçon. Elle me dit qu'il semblait avoir une crainte continuelle de Dieu et un sentiment terrible de sa présence ; fréquemment il se mettait à prier, de lui-même, et priait pour son père et pour beaucoup d'autres, en les nommant ; elle me

(*a*) Il faut ajouter que, très souvent, Jésus et Dieu sont confondus, et cela non seulement dans la première, mais aussi dans la seconde enfance (Cf. chap. II).

Robert (7 ans), en se promenant avec son petit ami Édouard (3 ans), lui a montré un grand crucifix, non loin du village, et lui a dit : « C'est le bon Dieu. » Peu après, Édouard demande à sa tante : « Qui a coupé la lune ? » — La tante : « C'est le bon Dieu. » E. : « Ça n'est pas vrai ; je l'ai vu ; il n'avait pas de couteau. » (D'ap. notre enquête, 1924.)

1. Félix Bovet, *le Comte de Zinzendorf*, t. I, pp. 18, 19, 21. Paris, 1865.

2. Félix Bovet, *op. cit.*, t. II, pp. 81-85. Il est intéressant de constater que cette quasi-substitution du Christ à Dieu reste un trait essentiel de la piété morave.

dit qu'il avait une extrême délicatesse de conscience et que, sensible au moindre péché, il criait et refusait d'être consolé lorsqu'il croyait avoir mécontenté Dieu en quoi que ce fût. Il y a quelques jours, il se mit à prier à haute voix et dit ensuite : « Maman, j'irai au ciel bientôt, pour être avec les petits anges, et tu iras là aussi, ainsi que mon papa, mais vous n'irez pas si tôt. » Le jour avant celui-ci, il alla vers une petite fille de la maison et lui dit : « Polly, toi et moi nous devons prier : Dieu me l'ordonne ! » Quand c'est le Saint-Esprit qui enseigne, tarde-t-on à apprendre ? Cet enfant avait alors juste 3 ans ! Un an ou deux après, il mourut en paix [1].

La même tendance craintive se manifeste dans la piété de la petite Phebe Bartlet, convertie à l'âge de 4 ans, pendant le Réveil de Jonathan Edwards.

Elle naquit en mars 1731. Vers la fin d'avril ou au début de mai 1735, elle fut grandement impressionnée par la conversation de son frère qui avait été heureusement converti, peu de temps auparavant, vers l'âge de 11 ans ; il lui parla donc sérieusement sur les grands sujets de la religion. Ses parents ne le savaient pas à ce moment, et, dans les conseils qu'ils donnaient à leurs enfant, ils n'avaient pas l'habitude de s'adresser particulièrement à elle, si jeune, car ils la jugeaient incapable de comprendre. Mais après que son frère lui eut parlé, ils observèrent qu'elle écoutait très attentivement les avis qu'ils donnaient aux autres enfants, et l'on remarqua qu'elle se retirait très régulièrement, plusieurs fois par jour, pour prier en secret...

Une fois, d'elle-même, elle parla de ses efforts inutiles pour trouver Dieu. Mais le jeudi, dernier jour de juillet, vers le milieu de la journée, comme l'enfant se trouvait dans la chambre où elle avait coutume de se retirer, sa mère l'entendit parler à haute voix, ce qui n'était pas ordinaire et n'avait jamais été remarqué auparavant. Et sa voix semblait être celle de quelqu'un qui lutte et réclame d'une manière très pressante ; mais sa mère ne put entendre distinctement que ces mots, prononcés à la manière d'un enfant, mais avec un sérieux extraordinaire, et sortant d'une âme en détresse : « Je t'en prie, bien-aimé Seigneur, donne-moi

1. J. Wesley, *Journal*, vol. III, p. 244 (28 juillet 1746). Standard Edition, London.

le salut! Je t'en prie, je t'en supplie, pardonne tous mes péchés ! » Lorsque l'enfant eut fini sa prière, elle sortit de la chambre, s'assit aux pieds de sa mère et se mit à pleurer très fort. Sa mère, très inquiète, lui demanda plusieurs fois ce qu'elle avait, sans qu'elle fît aucune réponse ; mais elle continuait à pleurer et à balancer son corps, comme quelqu'un qui est dans l'angoisse. Sa mère lui demanda si elle avait peur que Dieu ne lui donnât pas le salut. Elle répondit alors : « Oui, j'ai peur d'aller en enfer ! » Sa mère s'efforça de la tranquilliser... Mais ceci ne la calma pas du tout ; elle continua ainsi à pleurer abondamment et à parler pendant quelque temps ; puis enfin, elle cessa tout à coup de pleurer, elle se mit à sourire et dit alors, la mine souriante : « Maman, le royaume des cieux est venu vers moi !... » Sa sœur aînée, faisant allusion à ce qu'elle disait pouvoir trouver Dieu maintenant, lui demanda où elle pouvait trouver Dieu. Elle répondit : « Au ciel. » — « Comment! » dit sa sœur, « as-tu été au ciel ? » — « Non », dit l'enfant. Par suite, il semble bien qu'elle n'imaginât rien de visible avec les yeux du corps en parlant de Dieu et en disant : « Je puis trouver Dieu maintenant [1] ».

Les cas de conversion précoce ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le croire ; souvent même, la crise marque le début d'une piété réelle et durable (*a*). Il en fut ainsi pour Phebe Bartlet, et l'on pourrait citer plusieurs autres cas du même genre [2]. Le revivaliste Hammond parle de la conversion de la petite fille du Rev. H. Wells, à l'âge de 4 ans et demi :

A partir de cette époque, elle vécut une vie chrétienne accomplie, conséquente, et manifesta, avec la plus claire évidence, le changement de son cœur, jusqu'au jour de son départ pour un monde meilleur [3].

1. *The Works of President Edwards*, vol. III, pp. 61, 62. Leeds, 1807.

(*a*) Hammond, qui s'est fait une spécialité des réunions revivalistes pour enfants, prétend que leurs conversions sont tout aussi durables, sinon davantage, que celles des adultes (Cf. chap. II § III).

2. Hammond, *Early Conversion*, p. 16. London, Passmore and Alabaster. Comp. étude de R. F. Horton, dans : *The Child and Religion*. London, 1905.

3. *Ibid.*

Sans préjuger en rien de la valeur de la nouvelle naissance, on peut dire qu'aux yeux du psychologue, telle conversion d'enfant présente les mêmes caractères, et est aussi digne d'être prise en considération qu'une conversion d'adolescent ou d'adulte.

La crise est généralement provoquée par l'idée que l'enfant se fait de Dieu. Cela est assez net dans le cas de la petite Phebe : la notion qu'elle a du Tout-Puissant explique la frayeur et la nervosité de la pauvre fillette. On peut, il est vrai, se demander si l'idée ne vient pas elle-même de l'entourage ou de l'éducation ; mais la question se pose également à propos de toutes les conversions (*a*).

(*a*) Il faut ajouter enfin que certains cas de précocité religieuse ne présentent aucun trait fâcheux. Les sentiments affectueux qui font à la première enfance l'atmosphère naturelle où elle croît normalement, s'expriment seuls, et se dirigent alternativement ou simultanément vers le Christ et vers Dieu.

A la frayeur des enfants qui ne peuvent supporter sans trembler d'être toujours en présence de Dieu, on peut opposer la belle confiance de certains qui font, de très bonne heure, de magnifiques expériences.

— « Il n'était encore qu'un tout petit enfant que déjà sa foi en Dieu était grande. Je me souviens qu'un soir, couché dans son berceau, il avait peur, seul dans sa chambre. Sa maman lui dit : « N'aie pas peur, « mon chéri, le bon Dieu te garde. » Il cessa de pleurer et s'endormit paisiblement. Le lendemain, ayant un peu plus de temps, sa mère voulait rester auprès de lui jusqu'à ce qu'il fût endormi. « Maman, lui dit-il, « tu peux t'en aller ; je n'ai pas peur, le bon Dieu me garde. » A partir de ce jour, il ne craignit plus de se trouver seul, le soir, dans l'obscurité. La pensée que Dieu le gardait calmait toutes ses craintes. » (Quelques souvenirs intimes de la vie d'Henri Lafont, *l'Œuvre et le message d'un jeune volontaire du Christ*, 1900-1918, par Albin Lafont).

— « Aussitôt qu'elle sut parler, son père et moi nous essayâmes de tourner son cœur vers le Sauveur, et son beau nom ne lui fut pas longtemps étranger. Je crois qu'elle n'avait pas encore 18 mois qu'étant un jour dans la chambre de son père, elle lui demanda d'elle-même, et sans y être en aucune manière provoquée, qu'il priât Dieu. « Papa, disait-elle « avec insistance, prière ! Maman, répéta-t-elle, prière » ! — et dès que nous fûmes à genoux, elle vint s'agenouiller aussi à côté de son père ; elle demeura silencieuse et prosternée pendant que son père priait ; et ensuite, quand nous nous relevâmes, elle parut toute contente, comme si elle eût vraiment compris et senti tout le bonheur que l'enfant de Dieu trouve à s'approcher de son Père.

« Ainsi fut-elle jusqu'à l'âge de 2 ans ; moins développée, il est vrai, à plusieurs égards, que d'autres enfants du même âge, mais déjà remarquable par la confiance habituelle qu'elle manifestait en Dieu et en sa bonté puissante.

« Était-elle indisposée ?... C'était tout naturellement à Dieu qu'elle pen-

sait pour sa guérison, croyant et disant, comme une chose toute simple et qui ne pouvait lui manquer, que le bon Dieu, qui la voyait, la guérirait sûrement bientôt, s'il le trouvait bon, puis attendant, avec docilité et sans jamais se plaindre, que son mal lui fût ôté.

« Elle eut un petit frère, qui mourut peu après sa naissance; ce fut son premier chagrin. Cette mort eut sur elle une grande influence ; un développement rapide se manifesta dans son caractère déjà si doux et si affectueux. « Mon Dieu ! disait-elle un jour, ne me prends pas encore « comme tu as pris César; maman serait si triste ! »... C'était à Genève. J'étais dans le jardin avec ma mère et Jenny, et ayant remarqué que celle-ci parlait tout en marchant, je lui demandai ce qu'elle disait à voix basse. — « Je parle au bon Dieu, me répondit-elle. » — « Et que lui « dis-tu ? » — « Je lui dis que moi aussi j'irai vers mon frère César, mais « seulement après le nouvel an... »... Ses yeux se voilaient... Peu d'instants après, elle s'endormit, en joignant ses petites mains, en levant les yeux au ciel, et en appelant « Maman, Maman ! » — Elle avait 4 ans et demi. » (Histoire de la petite Jenny, fille de César Malan, dans *le Véritable Ami des enfants et des jeunes gens*. Delay, Paris, 1845.)

CHAPITRE DEUXIÈME

LA SECONDE ENFANCE

Il est difficile de systématiser les observations recueillies sur la première enfance. Il faudrait étudier de près l'évolution religieuse du même sujet pour obtenir des résultats précis : tel enfant de 5 ou 6 ans peut être religieusement beaucoup moins avancé que tel autre enfant de 3 ou 4 ans. Il en est bien ainsi pour la seconde enfance ; mais l'étude de cette période peut être plus approfondie grâce à l'appoint d'une nouvelle méthode. L'enfant est maintenant capable de comprendre des questions et d'y répondre : l'examen de ces réponses est parfois très suggestif.

M. Leuba a bien voulu nous faire part des résultats inédits (*a*) d'une enquête menée par lui : cette enquête a porté sur 175 enfants de 7 à 14 ans, garçons et filles, appartenant à tous les milieux. Nous avons dressé un questionnaire analogue à celui de M. Leuba. Directement, ou par l'intermédiaire de personnes obligeantes, nous avons pu l'appliquer à 75 enfants de 6 à 10 ans : la plupart sont protestants ; une vingtaine sont catholiques. Les renseignements que nous avons obtenus ne concordent pas exactement avec ceux qu'a recueillis l'éminent

(*a*) En 1913.

psychologue américain. Nous essaierons de montrer en quoi ils diffèrent (*a*).

I. — Conceptions de la seconde enfance.

1° La première question est à peu près la même dans les deux questionnaires ; elle se réduit à ceci : Qui est Dieu ? Pouvez-vous dire comment Il est fait ? Décrivez-Le ? Peut-on Le dessiner (*b*) ?

Environ un tiers des enfants étudiés par Leuba se représentent Dieu comme un « homme puissant » ; un autre tiers, comme « le Créateur » ; moins du quart disent qu'Il est esprit, et environ un dixième disent qu'Il est « notre Père ». Certains traits montrent quelle confusion règne dans la pensée de l'enfant. Une fillette écrit : « Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. » Cependant, elle ajoute qu'un bon artiste pourrait faire une image de Dieu, qu'elle a vu de ces images, et qu'Il a un regard aimable, gentil, aimant. Beaucoup d'enfants se risquent à dessiner Dieu ; la plupart n'osent pas, mais ils croient que la chose est faisable.

La conclusion de Leuba est la suivante : « La conception habituelle, exprimée dans les réponses, est que Dieu est un homme bon, aimable et beau à un degré extraordinaire, et qui possède un pouvoir plus grand que d'autres hommes. Dieu et Christ sont presque toujours confondus. »

Passons maintenant à notre enquête :

Une quinzaine d'enfants seulement se croient capables de dire comment Dieu est fait, et dix d'entre eux ont moins de 8 ans :

« Dieu a une longue robe blanche avec des manches larges, sans ceinture. Il a une couronne de fleurs blanches ; Il parle doucement », répond une fillette catholique de 6 ans.

« Dieu est très vieux, puisqu'il a les cheveux blancs », répond un garçonnet de 6 ans et demi.

(*a*) Les résultats de notre enquête de 1924 confirment et complètent ceux de 1913. Nous les donnons en appendice (Cf. App. n° 1).

(*b*) Cf. Enquête, 1924: questions 2, 15 et tests.

« Il a une barbe avec une grande robe », répond une fillette de 7 ans et demi.

« Il a une grande barbe comme papa et une belle robe », dit un garçonnet de 8 ans.

Un petit garçon de 7 ans et demi, à qui l'on demande s'il pourrait faire un portrait de Dieu, répond : « Pas moi, mais un qui a plus de 10 ans, un de la grande classe pourrait. »

« J'ai vu un grand portrait de Dieu à l'École du Dimanche, Il est bien grand », dit une petite fille de 6 ans 7 mois.

Presque tous les enfants de 8 à 10 ans disent qu'on ne peut pas décrire Dieu ni le dessiner ; plusieurs allèguent comme raison qu'Il est esprit, et que les esprits sont invisibles.

La confusion entre Jésus et Dieu s'observe très nettement chez la plupart des enfants, aussi bien chez les plus âgés que chez les plus jeunes. Un petit garçon de 8 ans a vu un portrait de Dieu à l'église : Il y avait une barre en bois et Il était cloué dessus par les mains.

Bon nombre des enfants interrogés font cependant une distinction entre le Père et le Fils. « J'aime mieux Jésus parce qu'il est mort pour moi », déclare un garçonnet de 6 ans 4 mois.

« Dieu est le Père et Jésus le Fils, Dieu est un esprit, Jésus est venu sur la terre et s'est changé en homme », répond un petit garçon de 8 ans.

« On ne peut faire le portrait de Dieu, mais on peut faire celui de Jésus », dit un garçonnet de 9 ans (*a*).

Notre conclusion serait donc différente de celle de M. Leuba, et pourrait s'exprimer ainsi : La notion anthropomorphique matérialiste, universellement répandue dans la première enfance, sauf peut-être dans quelques cas de précocité remarquable, se rencontre encore fréquemment au début de la seconde enfance, pour diminuer peu à peu, et pour disparaître presque entièrement au seuil de l'adolescence.

2° Où est Dieu ? A-t-Il une maison ? Comment cette maison est-elle faite ? Telle est à peu près la troisième question des deux enquêtes (*b*).

(*a*) Cf. Enquête, 1924. Questions 10, 11.
(*b*) Cf. Enquête, 1924. Questions 3, 12, 13, 15 et tests.

Examinons d'abord les résultats obtenus par M. Leuba :

75 p. 100 des enfants placent Dieu dans le ciel. Presque 20 p. 100 disent qu'Il est partout ; 10 p. 100 pensent qu'Il n'a pas de lieu d'habitation, parce qu'Il est partout ou parce qu'Il est dans les âmes des gens.

La demeure de Dieu est souvent décrite avec précision par les plus jeunes comme : « une grande chambre ; une agréable demeure au-dessus des nuages ; un endroit qui doit être bien agréable à habiter, là-haut, dans le ciel, invisible ».

Une attitude plus réservée est observée par les aînés ; mais ce sont des enfants de plus de dix ans.

« Dans presque tous les cas, conclut M. Leuba, la demeure de Dieu est dans le ciel ; c'est un endroit magnifique et agréable, avec des maisons, de l'herbe, des oiseaux et des fleurs. C'est là que les braves gens vont après la mort. — Quelques-uns, parmi les plus âgés, semblent abandonner peu à peu cette conception grossièrement matérialiste pour une conception plus spiritualiste. »

Étudions maintenant les résultats de notre enquête :

La grande majorité des enfants répondent que Dieu est au ciel ; mais la plupart disent qu'il n'a pas de maison. Une dizaine seulement se hasardent à localiser sa demeure d'une manière plus précise :

« Dans le paradis, au-dessus des nuages (6 ans) ; dans une maison avec un grand jardin et des fleurs (6 ans) ; dans une maison faite en nuages (6 ans) ; dans une maison très grande et très jolie (6 ans) ; dans un palais sur le ciel, sur les nuages et sur les étoiles, bien haut (6 ans et demi) ; au ciel, il y aura de beaux jardins (8 ans) ; dans une maison en air et en nuages (9 ans) ; dans une maison sans toit et sans murs (9 ans). »

Une vingtaine d'enfants répondent que Dieu est partout, mais plusieurs le font en ajoutant qu'Il est au ciel.

« Dieu est partout. Oui, Dieu a une maison parce que Dieu est au ciel (7 ans) ; Dieu est partout : au ciel, sur la terre et en tous lieux, Il a le ciel (7 ans). »

Enfin, quelques enfants répondent que Dieu est « à l'église ; dans l'âme des justes, dans nos cœurs, dans le cœur de ceux qui l'aiment ».

Les résultats de notre enquête tendraient donc à prouver que la conception matérialiste de la demeure de Dieu, presque universellement répandue dans la première enfance, tend à se spiritualiser dans la seconde.

3° Que fait Dieu ? Dites ce qu'Il fait. Cette interrogation se trouve dans les deux questionnaires (*a*) :

D'après les résultats de l'enquête américaine, « Dieu est conçu principalement comme le Créateur, celui qui régit les phénomènes naturels, qui fournit la nourriture et le vêtement ». Voici quelques réponses typiques : « C'est lui qui fait les gens ; Il fait tomber la pluie et la neige ; Il fait briller la lune et le soleil ; Il fait pousser les fleurs ; Il travaille dans le ciel, Il fait la pluie, la neige, le tonnerre, les éclairs. »

Plusieurs parlent de Lui comme regardant le monde et écrivant tout ce qu'Il voit dans un livre, comme envoyant les gens au ciel ou à l'enfer, comme les rendant malades ou bien portants.

Quelques-uns sont plus frappés par l'attribut bonté que par l'attribut puissance : « Il aime les braves gens ; Il guérit les braves gens et répond à leurs prières ; Il nous donne la nourriture et aide les pauvres gens à se tirer d'affaire ; Il nous aide quand nous sommes en danger de mort ; Il fait que toutes choses nous rendent heureux. »

Les résultats de notre enquête sont ici tout à fait analogues à ceux qu'a obtenus M. Leuba :

La plupart des enfants interrogés sont frappés uniquement par la puissance de Dieu, quelques-uns par sa justice, un petit nombre seulement par sa bonté.

« Il fait le vent, la pluie, le tonnerre, les éclairs ; Il fait les éclairs pour faire tomber le tonnerre sur les maisons et écraser les gens qui ne l'écoutent pas (8 ans) ; Il allume le soleil (7 ans) ; Il fait le tonnerre et les éclairs quand les hommes sont méchants. Si les hommes vivaient « en douceur », il n'y aurait plus de tonnerre, de maladies : ce sont des épreuves (10 ans, garçon). »

(*a*) Cf. Enquête, 1924. Question 4.

Une huitaine d'enfants se représentent Dieu comme surveillant le monde, afin d'exercer sa justice :

« Il nous regarde tout le temps pour voir si nous sommes sages (6 ans, fille) ; Il regarde tout ce que nous faisons pour voir si nous faisons des péchés (7 ans, fille) ; Il nous surveille ; Il a un livre pour les bonnes notes (8 ans, garçon) ; Il inscrit tout ce que nous faisons de mal (9 ans, garçon) ; Il regarde les peuples qui sont sur la terre pour voir s'ils font le bien (9 ans, fille). »

Quelques autres enfants parlent de la bonté de Dieu :

« Il guérit les malades (7 ans, fille) ; Il donne à manger aux pauvres (6 ans). »

4° Est-ce que bien des choses changeraient s'il n'y avait plus de Dieu (*a*) ?

Presque tous les enfants de l'enquête américaine répondent *oui*, et le motif en est leur conception du Dieu créateur. Sans Dieu, il n'y aurait plus rien :

« Nous ne serions pas en vie ; nous n'aurions plus de nourriture. Rien ne pousserait. »

Quelques-uns cependant sont préoccupés du résultat moral :

« Je ne pourrais pas être gentil ; nous serions méchants ; les gens seraient méchants et adoreraient des idoles. »

Les résultats de notre enquête nous permettent de faire la même observation que M. Leuba :

Le côté moral de la question échappe à la grande majorité des enfants. Impressionnés par l'attribut puissance, ils essaient d'entrevoir les bouleversements qui se produiraient dans la Nature si Dieu venait à disparaître :

« Nous n'aurions plus rien, alors nous mourrions (fillette, 6 ans) ; rien ne resterait (garçon, 6 ans) ; il n'y aurait pas la terre ; on ne pourrait pas manger rien (garçon, 6 ans 4 mois); il n'y aurait plus d'arbres, plus la terre, plus de monde (garçon, 7 ans) la terre ne produirait plus d'arbres, de fleurs, plus rien; il ne pleuvrait plus, il ne ferait plus soleil, il n'y aurait plus de saisons, et nous-mêmes nous mourrions (fille, 9 ans). »

(*a*) Cf. Enquête, 1924. Question 4.

Une douzaine d'enfants seulement sont effrayés à la pensée des conséquences morales :

« Tout le monde serait méchant (garçon, 6 ans) ; je deviendrais fou, les gens seraient méchants (garçon, 6 ans) ; les petites filles deviendraient sottes (fille, 7 ans et demi) ; le cœur des hommes deviendrait méchant, il y aurait des guerres (8 ans) ; on n'aurait plus de conscience et tout le monde deviendrait méchant (garçon, 9 ans). »

S'il nous fallait donner une conclusion générale pour ces quatre points de notre enquête, nous dirions :

Nous n'avons pas remarqué de différences essentielles entre les réponses des garçons et celles des filles. Un certain affinement de l'idée de Dieu peut se découvrir dans les réponses des plus âgés. Toutefois, même ceux qui déclarent que Dieu est invisible, et ils sont la majorité, sont uniquement impressionnés par l'attribut puissance et placent au premier plan l'action de Dieu dans la Nature. Ils ont encore bien des progrès à faire pour mettre leurs conceptions d'accord avec le pur idéal religieux et moral (*a*).

II. — Rapports de l'enfant avec Dieu.

Les deux enquêtes vont nous permettre de pénétrer plus avant encore dans l'intimité de l'enfant ; nous verrons ainsi quels rapports unissent la jeune âme à Dieu.

1° Est-ce que vous pensez souvent à Dieu ? En quels lieux ? A quels moments ? Pourquoi (*b*) ?

D'après l'enquête de Leuba, les réponses les plus fréquentes sont : « Très souvent ; tout le temps ; — quand je suis seul ; quand je suis dans mon lit ; — parce qu'Il m'a fait ; parce qu'Il est notre Père, parce qu'Il est bon pour moi. »

(*a*) Cf., dans l'Appendice, n° 1, nos conclusions légèrement différentes, à la suite de l'enquête de 1904.

(*b*) Cf. Enquête, 1904. Question 5.

Ce sont des réponses de ce genre que nous rencontrons aussi dans notre enquête.

Un seul enfant fait cet aveu : « Je pense à Dieu quelquefois, mais pas souvent, car c'est Lui qui pense à moi toujours (garçon, 6 ans et demi). »

Presque tous les enfants déclarent penser à Dieu souvent ou toujours ; quand on leur demande de préciser, ils disent : « le soir, le matin, en me couchant, en faisant ma prière, quand je fais le mal ; au temple, à l'église. »

Plusieurs, parmi les plus jeunes, ne savent pas dire pourquoi ils pensent à Dieu ; mais la plupart des enfants indiquent un motif.

Un grand nombre pensent à Dieu parce qu'Il exauce leurs prières : « parce qu'Il donne ce qu'on Lui demande (garçon, 8 ans) ; pour qu'Il me pardonne si j'ai fait des sottises, pour qu'Il me garde pendant la nuit (8 ans) ; parce qu'Il exaucera ma prière (fille, 8 ans et demi) ; pour qu'Il me rende la tâche plus facile à l'école (garçon, 9 ans). »

La majorité des enfants pensent à Dieu parce qu'Il est très bon et parce qu'ils l'aiment ; quelques-uns indiquent un motif spécial de reconnaissance : « Parce qu'Il m'a donné papa et maman (fille, 6 ans) ; parce qu'Il a donné son Fils (garçon, 6 ans 4 mois) ; parce qu'Il nous a tout donné (fille, 8 ans) ; parce qu'Il nous a créés (garçon, 6 ans) ; parce qu'Il nous a donné la santé, la vie (garçon, 7 ans). »

2° Avez-vous peur de Dieu ? Pourquoi ? (Cette question est spéciale à notre enquête) (*a*).

La plupart des enfants répondent négativement : ils n'ont pas peur de Dieu, « parce qu'Il est gentil (garçon, 6 ans) ; parce qu'Il est bon (garçon, 6 ans) ; parce que je ne le vois pas (fille, 7 ans) ; parce qu'Il ne me ferait pas mal (garçon, 8 ans) ; parce qu'Il est bon ; quand je suis méchant, Il a de la peine (garçon, 10 ans). »

Quelques-uns disent que les méchants seuls ont peur de Dieu : « Il n'y a que les méchants qui en ont peur. Au contraire, moi, je l'aime ; alors Il m'aime, Il est très bon (fille, 6 ans). »

(*a*) Cf. Enquête, 1924. Question 9.

Une vingtaine déclarent avoir peur de Dieu. Dix d'entre eux sont catholiques :

« Oui, nous avons peur de Dieu parce que, si on fait des péchés, Il nous met en enfer (fillette catholique, 6 ans) ; parce qu'Il nous met en enfer si nous n'obéissons pas (garçon catholique, 6 ans) ; parce qu'Il peut m'envoyer en enfer, où son ennemi le diable me ferait du mal (garçon protestant, 7 ans) ; parce qu'à la fin du monde, Il nous jugera (garçon catholique, 7 ans); parce qu'Il peut me faire mourir et que j'ai peur de faire trop de péchés et de ne pas aller au ciel (fillette catholique, 8 ans) ; parce qu'Il pourrait nous faire mourir (garçon protestant, 9 ans); parce qu'Il punit les mauvaises actions, mais Il récompense les bonnes. Quand je suis sage, obéissante, travailleuse, alors je n'ai plus peur de Dieu ; je sens qu'Il m'aime (fillette protestante, 9 ans). »

Enfin, les enfants d'une école ont été interrogés sur les points suivants :

a) Qui préférez-vous : Dieu ou Jésus ? — Presque tous ont répondu : Jésus.

b) Quel est celui qui peut le plus ? — Dieu.

c) Si vous faites une sottise, préférez-vous que ce soit Dieu ou Jésus qui vous voie ? — Jésus. — Pourquoi ? — Parce que Jésus ne me punira pas et le bon Dieu me punira (fillette protestante, 10 ans) (*a*).

3° Est-ce que Dieu vous connaît et vous voit ? Est-ce que Dieu a fait quelque chose pour vous (*b*) ?

L'opinion à peu près unanime des enfants interrogés par Leuba est que Dieu les voit constamment et les connaît entièrement : « Il me voit tout le temps ; même dans l'obscurité ; à tout instant ; surtout quand nous sommes méchants. »

La plupart s'accordent à dire que Dieu a fait quelque chose pour eux. Il leur a donné la force, l'instruction, la nourriture, le vêtement, le logement, la santé, etc.

Tous les enfants que nous avons interrogés ou fait interroger, sont d'avis que Dieu les connaît et les voit. Quelques-uns précisent :

(*a*) Cf. Enquête, 1924. Questions 10 et 11.
(*b*) Cf. Enquête, 1924. Questions 6 et 7.

« Dieu sait tout ; Il nous voit toujours et partout (fille, 6 ans) ; quand je suis polisson, Il vient dans mon cœur et apprend à me connaître (garçon, 6 ans 4 mois) ; Dieu nous voit quand on désobéit, quand on fait le mal (garçon, 7 ans) ; Il nous regarde pour voir si nous ne faisons pas de sottises (8 ans) ; Il nous voit quand on désobéit (garçon, 9 ans). »

Une douzaine d'enfants croient que Dieu inscrit leurs actions dans un livre ; cinq d'entre eux, dont quatre sont catholiques, ont peur de ce livre : « Il écrit tout ce que je fais, et j'ai peur d'aller en enfer (garçon, 6 ans) ; Il inscrit tout ce que nous faisons, et cela nous fait peur parce que nous avons peur qu'Il marque des péchés (garçon, 7 ans) ; oui, cela nous fait peur parce nous n'irions pas au ciel si nous l'offensions (fille, 8 ans). »

Presque tous les enfants reconnaissent que Dieu a fait quelque chose pour eux, mais beaucoup ne savent pas dire quoi. Ceux qui peuvent répondre avec quelques détails manifestent des tendances diverses. Quelques-uns montrent encore ici combien l'activité créatrice de Dieu les frappe (*a*) : « Il m'a donné la vie (garçon, 6 ans) ; Il m'a donné un corps, une âme (garçon, 6 ans) ; Il a fait la terre, les arbres (garçon, 7 ans) ; Il m'a donné la vie, une âme, mes parents (fille, 8 ans) ; Il m'a donné la vie, ma famille et tout ce que l'on possède (fille, 8 ans et demi). » Fait digne de remarque, les fillettes surtout parlent des parents, de la famille.

Les préoccupations matérielles sont au premier plan chez un grand nombre ; « Il nous a donné des yeux et à manger (6 ans) ; Dieu a fait la terre pour me faire manger et pour qu'on plante du blé, de l'avoine (garçon, 6 ans 4 mois) ; Il fait dîner, souper, Il donne des vêtements (garçon, 7 ans) ; Il fait que je mange, que je bois, que je dors (garçon, 9 ans).

Disons, à l'honneur des petites filles, que les préoccupations de ce genre semblent être le monopole des garçons.

Par contre, nous observons que les petites filles confondent Jésus et Dieu plus souvent que les garçons : « Dieu est mort pour nous (fille, 7 ans) ; Il est mort sur la croix (fille, 8 ans) ; on l'a crucifié pour nous sur une croix, puis Il m'a donné un bon papa (fille, 8 ans) » (*b*).

La préoccupation morale se rencontre chez un petit nombre :

(*a*) Cf. Enquête, 1924. Rem. sur question 4 et conclusion.
(*b*) Cf. Enquête, 1924. Question 10.

« Dieu me rend fidèle, sage (garçon, 6 ans); Il fait devenir votre âme pour la faire devenir sage (garçon, 7 ans ; Il me fait du bien quand je l'écoute et Il me punit quand je fais mal (garçon, 8 ans); Il nous donne de bonnes inspirations pour faire le bien (8 ans). »

Enfin plusieurs enfants sont reconnaissants à Dieu de ce qu'Il exauce leurs prières, et quelques-uns peuvent indiquer des faits précis qui leur donnent une véritable foi d'expérience.

Un garçonnet de 7 ans demande à un petit camarade pourquoi il n'a pas prié Dieu afin d'être rendu plus courageux dans une maladie douloureuse qu'il vient de traverser. Lui-même, interrogé, répond qu'il se sent toujours plus fort après avoir prié.

Un petit garçon de 10 ans déclare avoir été exaucé dans une circonstance spéciale. Mis comme pensionnaire au lycée, il ne pouvait supporter la vie d'internat. Ardemment, il pria Dieu de le faire sortir de cette situation. Bientôt après; il devenait externe. On sent, à la parole et au regard de cet enfant, que sa foi et sa reconnaissance envers Dieu sont profondes.

Une petite fille de 10 ans nous fournit un cas peut-être encore plus beau. Il y a quelque temps, ses parents habitaient à la campagne, et elle avait à faire une longue course, le soir, en revenant de l'école. C'était pour elle une véritable souffrance, car elle avait grand'peur. Elle pria Dieu de lui venir en aide, et il faut entendre de quel ton sérieux et convaincu elle prononce ces paroles : « Dieu m'a délivré de la peur (*a*) ! »

Citons enfin ce souvenir d'exaucement, recueilli par M. le professeur Perrier au cours d'une enquête (cas de Sul) :

Mes premiers souvenirs religieux remontent au temps lointain où ma mère me chantait au berceau. Je me souviens très nettement du chant, des intonations de voix de ma mère ; je vois la

(*a*) Comp. cette expérience d'exaucement d'Henri Lafont : à 8 ans, perdu sur le Lisieux, il eut recours à Dieu.

« Il se mit à genoux, fit monter vers le Père une ardente prière, puis se releva plein de confiance. En effet, quelques instants après, il retrouvait le sentier qu'il n'avait pas su voir auparavant. Il vit là un exaucement remarquable de sa prière et sa foi en fut grandement fortifiée. » (Cf. Albin Lafont, *op. cit.*, pp. 12-13.)

place où j'étais, et puis dater cette période d'une manière très précise, car lorsque j'avais 3 ans et quelques semaines nous avons changé de logement.

Ma mère chantait à demi-voix un cantique dont je ne comprenais pas exactement le sens des mots et dont le refrain était :

> Un salut éternel est descendu du Ciel,
> Nous avons un Sauveur, nous avons un Sauveur, etc.

Je comprenais qu'elle parlait d'un ami mystérieux. La personnalité de cet ami était sans doute pour moi bien vague et bien mystérieuse ; mais quand j'y pensais, alors que ma mère n'était pas là, et que j'étais hanté par cette vague terreur qui saisit sans cause apparente les imaginations d'enfants, j'éprouvais une sorte d'apaisement, un sentiment de sécurité, comme si j'avais été protégé par quelque être mystérieux.

De 3 à 7 ans, on ne m'a pas parlé de Dieu ; ma mère, autrefois pieuse, irritée par des revers de fortune, traversait une crise de doute. Elle ne me conduisait ni au temple, ni à l'école du dimanche. Elle était, du reste, sous l'influence de mon père, athée militant. — Lorsque j'eus 8 ans, ma mère fut très malade. J'avais entendu dire par le médecin (en écoutant derrière une porte) et par les domestiques, qu'elle mourrait bientôt. Le soir, en me couchant comme d'habitude, je me mis à pleurer abondamment, le cœur angoissé. L'idée me vint de prier « le bon Dieu » (l'ami mystérieux dont sa mère lui chantait la bonté alors qu'il était tout enfant). Je répétai deux ou trois fois cette phrase avec confiance : « Mon Dieu, guéris ma mère », persuadé, je ne sais comment, qu'Il pouvait la guérir. Le lendemain, de bonne heure, je me levai et j'allai chercher dans un tiroir un petit livre que j'avais vu autrefois lire à ma mère : c'était une Bible morave. En l'ouvrant, je tombai sur ce texte, écrit en gros caractères : « L'Éternel est celui qui guérit. » J'eus le sentiment (je n'ose pas dire l'assurance) que ma mère guérirait, et, malgré la défense que j'avais reçue d'entrer dans sa chambre, je me précipitai auprès d'elle, en lui indiquant, avec ma petite main, la magnifique promesse. Depuis lors, j'ai toujours cru en Dieu et j'ai toujours prié.

Nous dirons, pour conclure ce paragraphe : Les enfants que nous avons questionnés semblent, en général, plus développés que les enfants interrogés par Leuba. La rai-

son en est peut-être que la plupart appartiennent à des milieux très religieux, et suivent les leçons de l'école du dimanche ou du catéchisme. Il ne faudrait pourtant pas se faire d'illusions sur leur compte. Certes, il en est parmi eux qui ont déjà fait de véritables expériences chrétiennes et qui commencent à se former une conviction personnelle ; mais beaucoup ne pensent à Dieu que pour lui demander des faveurs matérielles, ou parce qu'ils ont peur de recevoir de sa main le châtiment de leurs fautes. Bien que la plupart aient en Dieu une confiance naïve, irraisonnée, qui écarte la frayeur, pourtant ce qui frappe leur intelligence est le pouvoir souverain du Créateur, beaucoup plus que l'amour du Père.

III. — Les Conversions dans la seconde enfance.

Les cas de conversion, naturellement très rares dans la première enfance, deviennent plus nombreux dans la seconde. Si même il faut en croire le revivaliste Hammond, c'est à l'âge de 10 ans que l'on trouve le plus d'exemples de ce changement de vie que nous appelons « nouvelle naissance[1] ».

Stanley Hall a réuni à ce sujet une série de statistiques assez intéressantes[2]. Il ne semble pas cependant qu'il faille leur accorder une valeur absolue. Il est probable que, dans la grande majorité des cas, la conversion est le moment où l'enfant, élevé dans un milieu chrétien, prend conscience de sa foi et lui donne un cachet personnel. Il ne s'agit donc pas, à proprement parler, d'un bouleversement subit, mais d'un développement normal, qui se poursuit normalement.

Ce qui prête souvent à la conversion l'aspect extraordi-

1. D'après Stanley Hall, *op. cit.*, II, p. 290. Comp. Hammond, *op. cit.* pp. 17-21.

2. *Ibid.* (*a*).

(*a*) Stanley Hall a comparé les enquêtes du séminaire théologique d Drew: de Gulick, parmi des membres de l'Y. M. C. A.; de Ayres, parm

naire qu'on lui connaît, c'est que les impressions religieuses, accumulées peu à peu dans le subliminal, peuvent éclater brusquement dans la conscience claire, et donner l'illusion d'une illumination soudaine et complète. Le choc décisif peut être porté par l'audition d'un sermon, par la lecture d'un passage de la Bible, etc.

Or il est certain que les enfants sont accessibles à ce phénomène autant que les adultes, et peut-être même davantage. Les résultats obtenus par Hammond dans ses

des pasteurs: de Starbuck et de Hammond. Il a dressé le tableau ci-dessous indiquant le nombre de conversions d'après chaque enquête, et pour chaque âge, de 6 à 28 ans.

AGES	DREW	GULICK	AYRES	STARBUCK		HAMMOND	
	GARÇONS	GARÇONS	GARÇONS	GARÇONS	FILLES	GARÇONS	FILLES
6	4	»	2	»	»	9	26
7	6	»	9	2	»	24	41
8	6	9	15	2	1	40	67
9	14	4	30	2	1	51	97
10	19	9	60	2	4	70	112
11	34	12	51	4	13	56	81
12	53	37	96	7	18	60	85
13	43	32	108	7	18	47	64
14	62	52	161	9	10	11	34
15	56	46	214	20	4	12	25
16	93	59	289	7	16	11	16
17	89	47	298	5	6	6	5
18	71	60	300	11	3	7	9
19	57	48	265	11	1	9	8
20	49	47	222	2	»	2	1
21	39	34	172	»	1	5	3
22	23	15	99	2	2	3	5
23	16	11	103	6	2	4	3
24	8	4	55	1	»	1	3
25	6	»	53	»	»	6	3
26	6	»	»	27	»	4	3
27	1	»	26	»	»	3	1
28	1	»	7	»	»	4	5
	756	526	2.672	100	100	445	697

tournées revivalistes pour les enfants[1], la conversion de la petite Phebe Bartlet, et bien d'autres cas analogues ne laissent subsister aucun doute à cet égard (*a*). Cela n'a d'ailleurs rien que de très explicable. La fine sensibilité de l'enfant s'éveille au moindre choc, et telle impression qui effleure à peine l'esprit blasé d'un adulte, retentit jusqu'au plus profond de la jeune âme.

Il ne faut donc pas établir entre l'enfant et le jeune homme l'abîme infranchissable que d'aucuns se plaisent à creuser. Il n'est pas vrai de dire que la religiosité naisse

1. HAMMOND, *Early Conversion*; *op. cit.* Voir plus haut, pp. 27-29.

(*a*) Hammond cite plusieurs cas intéressants. Une fillette de 6 ans se déclara convertie à la suite de réunions pour enfants (*children's meetings*), et entreprit de convertir son père. C'était un homme de loi qui se moquait des choses religieuses. Les naïves paroles de l'enfant, ses prières pour lui, en sa présence, firent plus pour l'émouvoir que tous les arguments et que tous les sermons qu'il avait entendus jusqu'alors (*op. cit.*, p. 115). — Henry Drummond, le célèbre théologien et savant écossais, se sentait converti à 9 ans. A la fin de l'une des réunions de Hammond, en 1859, il resta en compagnie d'autres enfants pour prier et pour s'entretenir avec le revivaliste. Mettant sa petite main dans celle de Hammond : « Je veux être un chrétien et aimer Jésus », dit-il. « Il faut que je l'aime, et je veux me donner à Lui » (*op. cit.*, pp. 48-49). — Une petite fille de 6 ans fut convertie pendant l'une des tournées revivalistes de Hammond. Trois ans après, elle demanda à entrer dans l'Église. Sur ses instances, elle y fut admise, malgré son jeune âge (*Ibid.*, p. 186).

Wesley mentionne la conversion d'une fillette de 6 ans, Elizabeth Walcam : « Elle priait beaucoup seule, et souvent elle appelait son frère et sa sœur pour se joindre à elle. Si elle était en compagnie de gens qui riaient et qui plaisantaient, elle allait rarement plus loin qu'un léger sourire. Pendant toute sa vie, elle fut remarquablement soumise à ses parents, aimable pour tous, presque toujours d'humeur égale, lente à se mettre en colère, et vite apaisée, compatissante pour tous les malheureux, aimant tout ce qui était bon » (J. WESLEY, Journal, *op. cit.*, III, 527).

Wesley cite encore le cas d'un jeune garçon qui eut une mort vraiment glorieuse, après avoir fait preuve d'une patience admirable, à 13 ans et quelques mois. Il s'était converti vers la fin de la seconde enfance, après s'être enfui de la maison paternelle, au cours d'une réunion de Wesley. Dès lors, il fut un modèle d'obéissance, et ses parents notèrent un changement complet dans son caractère et dans sa conduite » (*ibid.*, t. II, p. 259).

Mrs Newell et Mrs Winslow, missionnaires américaines en Hindoustan et à Ceylan, chrétiennes admirables de consécration et de dévouement, avaient fait toutes deux des expériences religieuses décisives à 12 ans. Cf. *Memoirs of Mrs Harriet Newell*, pp. 3-6. London, 1834 ; *Vie de Mme Winslow*, pp. 18-19. Paris-Toulouse, 1846

avec la puberté (*a*). Si grands que soient les résultats de la crise, ils n'équivalent pas à une création. Les états profonds qui s'épanouissent chez l'adolescent se trouvent en germe et se développent chez l'enfant. Il semble que cela soit prouvé par les faits, du moins en ce qui concerne l'idée de Dieu. Il nous est donc permis d'abandonner maintenant cette étude objective, pour présenter quelques essais d'explication.

(*a*) Il faut simplement reconnaître que l'âge de la puberté est particulièrement favorable à la conversion. Les statistiques diverses groupées par Stanley Hall (voir plus haut), et celles, plus récentes, de Roussel, en fournissent la preuve. On peut dire avec ce dernier : « La crise de l'adolescence consiste essentiellement en un déplacement du centre de l'existence qui, d'interne qu'il était, devient externe ; et c'est en cela qu'elle ressemble, d'une manière frappante, à la conversion qui est essentiellement un passage de l'égoïsme à l'amour. » (STUART L. ROUSSEL, *Éducation et Conversion*, p. 22. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1913.)

DEUXIÈME PARTIE

Les Origines de l'idée de Dieu chez l'enfant.

CHAPITRE PREMIER

LE MILIEU, L'ÉDUCATION

I. — Le Milieu.

Le facteur le plus important du développement religieux de l'enfant, c'est l'influence de la société qui l'environne. Si les personnes qui l'entourent sont très pieuses et pratiquent une foi vivante, bien vite il en arrive à des conceptions remarquablement élevées sur Dieu et sur l'au-delà. La conversion précoce de Phebe Bartlet s'explique en grande partie par l'atmosphère de Réveil qu'elle respirait en permanence.

Par contre, dans un milieu où les préoccupations habituelles courbent les individus vers la terre et tissent un sombre voile qui leur cache le ciel, il est difficile à l'enfant d'élever bien haut son idéal. Son Dieu n'est plus que le puissant dispensateur de la nourriture et du vêtement, et s'il parle à ce Dieu, c'est pour lui demander des faveurs matérielles.

Enfin, si l'enfant est entouré d'athées, il y a de grands risques pour qu'il soit lui-même un petit incrédule, et se moque de la religion, comme le font ses parents ou ses maîtres.

Nous sommes en grande partie ce que la société fait de nous; cela est vrai de tous les individus, cela est particulièrement exact de l'enfant.

Comme la foule, comme l'hypnotisé, l'enfant se laisse très facilement suggestionner. Ce qui rend la foule tellement impressionnable, c'est que chaque individu, perdu dans la masse, abandonne ses facultés de contrôle, pour vibrer à l'unisson de ceux qui l'environnent. Or l'enfant est encore plus apte que l'adulte à « se mettre au ton », car les images et les sentiments qui lui viennent de l'entourage ne rencontrent chez lui ni la barrière de l'expérience acquise, ni la résistance du caractère. Il n'a pas encore la raison puissante ni la forte volonté qui lui permettront, plus tard, de creuser son propre sillon dans le champ de la société. Pour l'instant, la force de réaction lui fait presque défaut, et sa jeune âme répond à tous les appels, comme une lyre qui résonne à tous les vents. On comprend alors que les phénomènes de contagion émotive puissent bouleverser l'enfant jusqu'au plus profond de son être. Vers 1700, dans les Cévennes, il y eut, parmi les Camisards, une véritable épidémie de prophétisme qui n'épargna pas les enfants. Des phénomènes analogues au « jumping » méthodiste ont même été observés parmi les jeunes, lors d'un Réveil suisse assez récent :

Dans le village de Bouch on rencontrait des enfants se tenant par la main, riant, chantant, s'embrassant, puis tremblant, chancelant, présentant tous les symptômes de l'ivresse. L'intoxication se produisait régulièrement à l'église, pendant le sermon ou le catéchisme [1].

1. Murisier, *les Maladies du sentiment religieux*, p. 153. Alcan, 1992. — Le cas se trouve rapporté dans A. Bost, *Mémoires pouvant servir à l'Histoire du Réveil religieux*, supplément, pp. 255 et ss. Paris, 1851.

Et s'il faut parler de faits moins exceptionnels, chacun sait combien les enfants se mettent facilement à l'unisson de leur entourage. Prenez-les à l'école, avec leurs camarades, ils ne sont plus les mêmes que chez eux, avec leurs parents. L'exemple suivant, donné par Perez, montre à quel point l'enfant possède la faculté d'adaptation :

Un garçonnet de 7 ans et demi écrit à son père les événements de la semaine écoulée et, entre autres choses, la malechance d'un chat sauvage ou présumé tel, qui s'était laissé surprendre dans le pigeonnier. Le grand-père, chasseur passionné, accourt avec son fusil. Mais déjà la grand'mère avait ouvert la fenêtre du pigeonnier, et le chat avait sauté dans le jardin. Une décharge de plomb lui cassa une patte de derrière ; quoique blessé, il continue de fuir. Un second coup de fusil l'abat raide. Tout cela dit avec entrain et gaieté, mais empreint des sentiments de l'entourage, très hostile aux chats, et surtout aux chats voleurs. « Il n'a pas échappé cette fois, le brigand ! Il ne mangera plus nos pigeons ! » Une idée surgit tout à coup dans l'esprit de l'enfant ; c'est que ses tantes, auprès desquelles son père se trouve en ce moment, ont horreur du mal fait aux animaux, surtout aux chats. Il met à sa lettre ce *post-scriptum :* « Je te prie de ne pas lire à mes tantes ce que je viens de t'écrire ; elles auraient trop de peine. »

Cet exemple fait voir que si le même enfant avait habituellement vécu auprès de personnes douces aux animaux, la suggestion en contraste avec la première aurait immédiatement réagi contre elle. Il aurait vu dans le meurtre du chat un abus de la force, plutôt que l'exercice régulier d'un droit [1].

La suggestion ne va presque jamais sans l'imitation : parfois elle la produit, souvent aussi elle est favorisée par elle.

La vue des expressions émotives chez autrui nous provoque directement à des attitudes semblables, et ces mouvements commencés agissent à leur tour pour réveiller les états de conscience qui précèdent ordinairement une telle réaction [2].

1. B. Perez, *l'Enfant de 3 à 7 ans*, pp. 57 et 58. Alcan, 1907.
2. Baldwin, *le Développement mental chez l'enfant et dans la race*, p. 312. Alcan, 1897.

Le simple fait de reproduire l'attitude, les gestes et les paroles de quelqu'un met l'individu dans des conditions particulièrement favorables à l'éclosion et au développement de telle ou telle idée. L'enfant, habitué de très bonne heure à se joindre aux actes de dévotion de ses parents, ne comprend pas, tout d'abord, le sens du rite qu'il accomplit; mais en voyant sur leur visage et dans leur attitude l'expression de la supplication, de la vénération, de l'adoration, il finit par éprouver lui-même ces sentiments, et par se former de Dieu une idée qui concorde avec l'émotion ressentie.

Dans ses jeux, où son imitation se donne libre cours, l'enfant se prend souvent très au sérieux :

Je me rappelle bien, écrit une dame, qu'après avoir assisté pour la première fois à un service de communion (elle avait alors huit ans), je jouai à l'église et eus un service de communion. Cela fit sur moi une profonde impression. Je me sentis comme obligée à être très sage toute cette semaine-là [1].

L'influence des bonnes ou des mauvaises compagnies sur l'enfant s'explique encore par cet instinct d'imitation.

Dans la famille, les plus jeunes sont souvent les plus précoces parce qu'ils imitent leurs aînés [2]. La conversion de Phebe Bartlet est due en partie à l'influence exercée sur elle par son frère plus âgé (*a*).

1. *Child observations*, d'après A. Trocmé, *Réflexions sur le premier développement des idées et des sentiments religieux chez les enfants*. Montauban, 1902.

2. Preyer, *l'Ame de l'enfant*, p. 224. Alcan, 1887; — Baldwin, *op. cit.*, p. 185 ; — Egger, *De l'Intelligence et du langage chez les enfants*, p. 76. Paris, 1887.

(*a*) Il convient de distinguer l'imitation instinctive, qui se donne libre cours dans les phénomènes de suggestion, et l'imitation réfléchie qui peut être accompagnée d'un sentiment d'obligation. L'enfant peut se mettre au ton du milieu non seulement par une espèce de contagion à caractère psycho-physiologique, mais parce qu'il le désire, parce qu'il le veut, parce qu'imiter, pour lui, c'est l'ambition, l'idéal, le devoir. (Comp. Claparède, *op. cit.*, p 475, et Pierre Bovet, *l'Instinct combatif*, pp. 218-221. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1917.)

L'imitation, quelle que soit son origine, tend à conserver ou à prendre un caractère instinctif, par l'habitude.

La suggestion et l'imitation, tels sont donc les deux facteurs principaux de l'action du milieu sur l'enfant; cette action devient particulièrement importante en revêtant la forme de l'éducation.

II. — L'Éducation.

On connaît le célèbre passage de Locke :

Je conviens que, s'il y avait aucune idée naturellement empreinte dans l'âme des hommes, nous aurions raison de croire que ce serait l'idée de Celui qui les a faits, laquelle serait comme une marque que Dieu aurait imprimée lui-même sur son propre ouvrage pour faire souvenir les hommes qu'ils sont dans sa dépendance et qu'ils doivent obéir à ses ordres. C'est par là, dis-je, que devraient éclater les premiers rayons de la connaissance humaine. Mais combien se passe-t-il de temps avant qu'une telle idée puisse paraître dans les enfants ? Et, lorsqu'on vient à la découvrir, qui ne voit qu'elle ressemble beaucoup plus à une opinion ou à une idée qui vient du maître de l'enfant qu'à une notion qui représente directement le véritable Dieu[1]?

C'est dans le même sens que miss Shinn écrit :

Dans tous les cas que j'ai observés, la théologie de l'enfant est une traduction plus ou moins altérée de l'enseignement adulte. Quelquefois, elle n'est pas même altérée, et ne sonne étrangement que parce qu'elle traduit en paroles naïves les imperfections qui, dans la théologie des parents, sont voilées par des sentences religieuses de convention[2].

James Sully nous parle d'un enfant qui, très embarrassé par la doctrine de la Trinité, finit par se faire l'idée d'une famille divine où le Saint-Esprit jouait le rôle de la mère[3].

1. *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, liv. I, chap. III, § 13.
2. M. W. Shinn, *Some Comments on Babies*. D'après Pratt, *op. cit.*, p. 200.
3. J. Sully, *op. cit.*, p. 132. Comp. faits cités plus haut, p. 14, n. *a*.

Les conceptions bizarres que les enfants ont de Dieu proviennent souvent des récits que leur font les parents ou les domestiques. Le Père Noël, saint Nicolas, le Bon Dieu, dont on leur parle en leur donnant le même pouvoir et les mêmes attributs, deviennent pour eux une seule et même personne. Il faut ajouter à l'action des historiettes absurdes qu'on a l'habitude de leur raconter, l'influence de l'imagerie conventionnelle. Une affiche flamboyante, un livre d'Épinal, un journal illustré peuvent donner à l'enfant des idées baroques sur le diable, sur l'enfer, sur le ciel ou sur Dieu. Une étude faite en Californie et portant sur 1091 dessins d'enfants est convaincante à cet égard[1].

L'enfant est comme le primitif : son esprit sans expérience accepte aisément tout ce qui se présente à lui. Il s'étonne de tout, et pourtant rien ne lui semble impossible, car il n'a aucune idée d'un ordre naturel. Accessible à toutes les influences, il est d'une crédulité à toute épreuve.

A 7 ans et demi, le fils de M. Egger reçoit en cadeau un recueil de contes :

Il voit dans la préface que l'auteur donne ces aventures pour des faits véritables, et il s'étonne que nous paraissions en douter ; son esprit confiant ne va pas au delà de la déclaration qu'il a lue[2].

« L'enfant », écrit M. Perez, « accepte résolument pour vraies toutes les idées qui lui passent par le cerveau, et surtout celles qui empruntent un caractère de force et de clarté par la présence et les paroles des autres personnes. Leurs récits, quels qu'ils soient, deviennent instantanément ses croyances. C'est là ce qui fait le charme et aussi, selon moi, le danger de toutes les historiettes invraisemblables qu'on lui raconte même avant qu'il entende parfaitement le langage qui les exprime[3]. »

L'enfant accepte tout ce qu'on lui dit parce qu'il a peu

1. Cf. Stanley Hall, *Adolescence*, II, p. 315. Comp. notre enquête de 1924. Questions 2, 3 et 12.
2. Egger, *op. cit.*, p. 86.
3. B. Perez, *les Trois premières années de l'enfant*, p. 111. Alcan, 1888.

d'expérience; mais le peu d'expérience qu'il possède agit déjà sur les idées qui lui sont présentées, pour les assimiler, souvent pour les défigurer. Les mots n'ont pas pour lui la même portée que pour nous ; ils ne peuvent éveiller en lui que des états précédemment acquis. L'enfant ne peut pas sauter hors de son expérience, et c'est là ce qui explique mainte bizarrerie dans ses conceptions religieuses.

... le langage des enfants est aussi instructif pour le psychologue que les états embryonnaires du corps organisé pour le naturaliste. Ce langage est mouvant, incessamment transformé, autre que le nôtre ; non seulement les mots y sont défigurés ou inventés, mais encore le sens des mots n'y est pas le même que dans le nôtre. Jamais un enfant qui, pour la première fois, prononce un nom, ne le prend au sens exact que nous lui donnons; ce sens est pour lui plus étendu ou moins étendu que pour nous, proportionné à son expérience présente, chaque jour élargi ou réduit par ses expériences nouvelles, et très lentement amené aux dimensions précises qu'il a pour nous [1].

Or, l'expérience du premier âge est très limitée : elle consiste surtout en images visuelles. Lors donc que le mot *Dieu* est perçu par le tout jeune enfant, s'il éveille en lui quelque écho, ce ne peut être généralement que sous la forme d'une image de ce genre. Le docteur Hœpfner raconte, à ce sujet, un souvenir personnel. Il n'avait pas plus de 5 ans lorsque sa bonne lui dit une fois : « Le bon Dieu te voit partout. »

« Aussitôt », ajoute-t-il, « mon imagination me représenta une chambre sans ouverture, avec des murs d'une épaisseur sans fin. Ce que je répondis est sans importance, mais le trait caractéristique est que j'en appelai aussitôt à des images visuelles [2]. »

Ainsi donc, même après l'éveil intellectuel, il est dif-

1. Taine, *De l'Intelligence*. Hachette, 1892, I, p. 47.
2. Docteur Th. Hœpfner, *Die Psyche des Kindes und der Gottesbegriff* (*Zeitschrift für Religionspsychologie*, Band III, p. 350).

ficile à l'enfant d'abstraire et de penser autrement que par images. Les conceptions bizarres qu'il se fait de Dieu proviennent autant d'une instruction qu'il comprend mal que des récits dont on farcit son imagination. D'ailleurs, ces récits qu'il accepte si facilement, parce qu'ils sont concrets, l'aident à défigurer ce qui est abstrait. Il retient les mots, les phrases qu'on lui apprend sur Dieu ; quand on l'interroge, il les sert en lambeaux plus ou moins cohérents ; mais parfois, brusquement, une réflexion de sa part dénote son véritable état d'âme : il a dit que Dieu est esprit, et, tout d'un coup, sa remarque naïve montre qu'il se le représente comme un être visible (*a*).

Lorsque l'enfant considère Dieu comme un despote ou comme un juge sévère, cette idée lui vient, en général, d'une éducation qu'il saisit trop bien, cette fois. Le Dieu qui inspirait à Phebe Bartlet une frayeur si grande n'était pas né dans son cerveau par quelque procédé magique. Elle le devait à son pasteur, J. Edwards, dont les prédications terrifiantes faisaient parfois frissonner l'auditoire devant la vision des peines éternelles. — Les enfants qui se croient surveillés, sournoisement épiés par Dieu n'arrivent à cette idée monstrueuse que sous l'influence de l'éducation qu'ils reçoivent. — Si les petits catholiques ont souvent peur de Dieu, c'est parce que l'enseignement qu'on leur donne insiste d'une manière abusive sur l'attribut de la justice divine. L'enfant est confiant par nature, et si ses jeunes années sont empoisonnées par la crainte d'un Dieu justicier, la faute en est le plus souvent à ses éducateurs.

L'idée de Dieu n'est-elle vraiment qu'une affaire d'éducation, une notion qu'impose l'autorité des maîtres et que la pensée libre peut répudier sans crainte de léser la nature humaine ? Nous ne le croyons pas. Plus profond que

(*a*) Cf. Enquête de 1924. Questions 2 et 14, et, plus haut, p. 31.

le vernis de l'éducation, dans l'intelligence, dans le sentiment et dans la conscience morale de l'enfant, il y a des tendances innées qui aident le concept à se former, qui lui font plonger ses racines jusque dans les parties les plus intimes de l'être.

CHAPITRE DEUXIÈME

L'HÉRÉDITÉ — LES TENDANCES

L'enfant n'est pas un terrain vierge que l'éducation peut travailler à sa guise. Dès le début, il possède une spontanéité réelle qui deviendra plus tard la volonté libre. Il porte en lui des tendances innées qui se manifestent sous le choc de l'expérience, comme les veines du marbre sous le marteau du sculpteur. Ce sont les principes rationnels qui, supérieurs à toute contingence, mettent son âme en rapport avec l'absolu; ce sont les instincts qui résument en une puissante impulsion tout ce que les ancêtres ont acquis péniblement au cours des siècles.

Le plus magnifique témoin de l'évolution de l'homme, c'est l'esprit d'un petit enfant. Le premier rayon de cette inexplicable lumière qui s'appelle conscience — son ou tact autant que lumière — la première lueur de la mémoire, la manifestation graduelle de la volonté, la marche silencieuse vers la prédominance de la raison, autant de sujets d'étude dans l'évolution, les plus anciens, les plus savoureux, les plus instructifs pour l'humanité[1].

Cet atavisme explique les ressemblances étonnantes que l'on peut remarquer entre le développement de l'enfant et celui de la race. On a même érigé cette observation en loi.

1. Henri Drummond, L'évolution de l'homme (*Foyer solidariste*, 1909, p. 111).

De même qu'avant la naissance, le corps humain passe à travers une série de formes qui correspondent, dans l'ensemble, aux formes embryonnaires de l'échelle animale, ainsi, après la naissance, l'esprit progresse vers la maturité en passant par des stades qui correspondent, en gros, aux étapes de l'histoire humaine prise dans son ensemble[1].

La phylogénèse et l'ontogénèse décriraient une courbe analogue, certains disent une courbe identique (*a*).

M. Coe lui-même proteste contre les exagérations du principe, et M. Joly va jusqu'à mettre en doute la valeur de la loi [2].

Peut-être est-ce trop, en effet, que de parler d'une loi : il s'agit plutôt de quelques rapprochements instructifs. L'enfant n'est pas successivement un sauvage, un barbare, un guerrier, puis un civilisé ; il ne passe pas nécessairement du fétichisme au polythéisme et du polythéisme au monothéisme, ainsi que le voudrait la célèbre théorie d'Auguste Comte. L'enfant se développe dans un milieu social, et, grâce à l'action de ce milieu, il n'est pas obligé de repasser par tous les stades qui ont marqué l'évolution de ses ancêtres : il brûle les étapes.

Mais cependant, il est facile d'observer chez lui de mystérieuses tendances qui sont comme l'empreinte du passé. Au cours de notre enquête, il nous semblait parfois saisir, dans les réponses, comme un écho lointain des cultes d'autrefois. Telle explication naïve nous faisait penser aux vieux mythes ariens qui font sortir leurs dieux de la nuée d'orage.

Il y a certainement quelque chose d'antérieur à l'éducation, principes et tendances où l'idée de Dieu plonge

1. G. A. Coe, *Education in Religion and Morals*, p. 212. Londres, 1904.

(*a*) Cette dernière opinion a été présentée avec éclat par Haeckel : « L'ontogénie est un bref résumé ou une récapitulation de la phylogénie. C'est notre loi biogénétique fondamentale (1865). » (Ernst Haeckel, *Natur und Mensch*, p. 35. *Aus Natürliche Schöpfungsgeschichte*, P. Reclam, Leipzig, 1912.) Voir mise au point de Pierre Bovet, dans l'*Instinct combatif*, *op. cit.*, pp. 193 et ss.

2. H. Joly, *l'Enfant*, p. 12. Bloud, 1912.

ses racines. Nous allons le voir en étudiant ses origines intimes dans l'intelligence, dans le sentiment, dans la vie morale de l'enfant.

I. — L'Intelligence.

Le premier effort vigoureux de l'enfant pour comprendre les objets environnants peut-être fixé, en gros, à la fin de la troisième année, et il est remarquable que cela se produise en même temps que l'avènement de l'âge questionneur [1] (*a*).

C'est vers cette époque aussi que se place l'éveil des préoccupations religieuses. Loin d'être un élément tardif de la vie mentale, elles apparaissent à l'aube de la raison. C'est de la tendance rationnelle à chercher les causes des phénomènes qu'elles tirent leur origine intellectuelle; c'est dans le royaume de l'imagination qu'elles se développent et qu'elles trouvent leurs formes premières.

1. *La curiosité, la recherche des causes.* — Le grand moteur de l'intelligence enfantine est la curiosité. C'est la curiosité qui pousse l'enfant à examiner tout ce qui le surprend ou l'effraie; c'est la curiosité qui dirige sa petite main vers les objets qui l'entourent et qui fait de lui un adorable touche à tout; c'est la curiosité qui place sur ses lèvres d'innombrables questions, parfois embarrassantes pour les parents ou pour les maîtres. La curiosité fait sortir l'enfant de la simple imitation plus ou moins consciente pour le faire marcher sur des voies originales. Vers 4 ou 5 ans, l'enfant semble être préoccupé par presque tous les mystères de la Nature. La vision des problèmes

1. J. Sully, *op. cit.*, p. 75.

(*a*) M. Pierre Bovet pense que l'éveil de la curiosité est l'un des signes d'une véritable crise intellectuelle et morale qu'il compare à la crise de l'adolescence, et qu'il place vers la sixième année. (Cf. P. Bovet, *le Sentiment religieux chez l'Enfant*, *Foi et Vie*, 1921. Cahiers B, p. 261.)

lui vient d'abord par induction rapide, comme dans un éclair d'intelligence ; mais bientôt, son raisonnement se perfectionne : au cours de la seconde enfance, on peut trouver, dans ses paroles, presque toutes les formes d'argumentation.

De très bonne heure, l'enfant est troublé par le problème de la naissance et parfois ses parents ne trouvent que difficilement des échappatoires à ses questions naïves.

C'est là, pour S..., l'objet de questions fréquentes. A chaque fois, elle obtient des réponses ambiguës, dont elle se satisfait quelques jours, mais qui bientôt suscitent en elle des objections. Dans sa tête fermentent des souvenirs divers. Elle a été frappée, deux ans auparavant, de voir la chèvre blessée auprès de deux petits chevreaux nouveau-nés. Confusément, un rapprochement se fait dans sa pensée. Quand on lui dit que c'est Dieu qui fait les petits enfants, elle suppose « qu'il se sert pour cela du sang de chèvre » (61e mois). Une autre fois, moitié sous forme de jeu, elle entreprend d'en faire un elle-même (72e m.). Voici la recette : « Je mets du lait à bouillir avec de l'eau, et tout d'un coup j'entends un petit cri : c'est un bébé ! »

Elle a entendu dire que quand on a un bébé on a du lait... Au 84e m., elle met fin à sa recherche sur l'origine des enfants en concluant qu' « ils viennent aux personnes mariées qui le demandent souvent dans leurs prières [1] » (*a*).

1. Cramaussel, *op. cit.*, pp. 130 et 136.

(*a*) Comp. dans John Habberton, *op. cit.*, p. 139, les remarques de Budge et de Toddie : ils racontent à leur oncle et à leur tante qu'ils ont été sages et qu'ils ont beaucoup prié pour avoir leur petite sœur. Toddie leur conseille de faire de même pour avoir un bébé.

Mme Paola Lombroso observe que beaucoup d'enfants croient que les nouveau-nés se trouvent dans les jardins, dans les choux ou dans les fleurs. L'une de ses amies lui a raconté que jusqu'à 9 ans, elle fit de fréquentes recherches dans les plantations de choux, afin d'y trouver un bébé. Le jeune enfant n'a vraiment aucune raison de mettre en doute ce qu'on lui a dit ; son expérience réduite ne le lui permet pas. Qu'un enfant sortît d'une fleur ou d'un chou, cela ne serait pas plus extraordinaire à ses yeux que de voir un poussin sortir tout guilleret de l'œuf. (Mme Paola Lombroso, *La Vita dei Bambini*, pp. 140-141, Bocca, Torino, 1923.)

Le problème de la naissance et celui de la croissance ne se posent pas seulement à propos des hommes ou des animaux ; l'enfant les étend aux plantes et même aux choses. Quel enfant ayant son coin de jardin, n'a pas gratté la terre pour voir comment germent les graines ? Quel enfant ne s'est pas extasié devant le mystère de la tige qu'il trouve, au

L'enfant demande encore à la mort de lui dévoiler son secret :

« Est-ce que Mrs P, sera encore morte quand nous reviendrons à Londres ? » demande à sa mère un petit garçon de 2 ans et demi [1].

Au cimetière, S... et A... (petites filles), rient et jouent à cache-cache sur les tombes.

S... (64e m.), demande si « quand on est mort on repousse ».

... A.... (57e m.) : « quand on est mort on n'est ni grand, ni petit, ni vieux, on est mangé par les fourmis... Oui, j'ai vu une souris morte, il y avait des fourmis qui la mangeaient ».

... « Si je mourais, dit A... (61e m.), je pleurerais, je dirais : Quelle horreur ! Oh ! je pleurerais. »

... S... (79e m.), nous regarde en souriant : « Quand on est mort, on ne pleure pas, on ne parle pas [2] ! » (*a*).

Il n'est pas jusqu'aux questions métaphysiques les plus ardues qui ne se posent à l'enfant :

De bonne heure, l'enfant distingue en lui-même l'esprit et le corps. Mais c'est seulement par nous qu'il conçoit la substance métaphysique, à laquelle nous donnons le nom d'âme [3].

matin, sortie de terre ? (Cf. Mrs Read Mumford, *op. cit.*, p. 52.) Mme Paola Lombroso, lorsqu'elle était enfant, croyait que les poupées peuvent se changer en bébés ; elle espérait une semblable transformation pour sa plus belle poupée (*op. cit.*, p. 141). L'une de ses cousines, à 5 ans, pensait que les petites pierres sont les enfants des grosses pierres, et les petits bâtons ceux des gros bâtons. L'une de ses sœurs prétendait que chacun garde la stature et l'aspect qu'il avait à sa naissance (p. 140). Une autre fillette aurait bien voulu savoir de quel côté on pousse (p. 139.) Un petit garçon disait à sa mère qui venait de le corriger : « Quand je serai devenu grand et que tu seras devenue petite, je te fetterai. » (D'après notre enquête.)

1. J. Sully, *op. cit.*, p. 121.

2. Cramaussel, p. 132. Cf. Egger, *op. cit.*, p. 100.

(*a*) Dans John Habberton (*op. cit.*, p. 157), Budge et Toddie enterrent un oiseau mort ; ils mettent une pierre plate par-dessus, et collent sur la pierre une image d'oiseau qu'ils ont découpée dans un livre ; ils pensent que lorsque l'ange viendra chercher les esprits, il saura ainsi qu'il y a là un petit oiseau qui l'attend. Quelque temps après, les enfants veulent gratter la terre pour voir si l'oiseau est monté au ciel.

3. Dans le point de vue idéaliste, l'âme n'est pas une substance, car la substance n'est rien.

S... (78e m.) s'inquiète de savoir « si une étoile venant à tomber sur quelqu'un et à le tuer, elle tuerait aussi son âme. » — « Qu'est-ce que tu entends par âme ? » — « Tu sais bien, ce qui reste, la poussière..., on nous a dit que quand on est mort, l'âme ne meurt pas. »

Peut être cette conception a-t-elle influé sur celle d'A... (61e m.). Celle-ci explique qu'elle « aimerait mieux mourir que de tomber dans le puits..., parce que si je mourais, mon âme irait au ciel, et si je tombais dans le puits, tout serait noyé [1]. »

Une petite fille de 3 ans, dont le cas est rapporté par J. Sully, distinguait très bien son moi de son corps :

Couchée dans son lit, elle ferma les yeux et dit : « Maman, tu ne peux pas me voir maintenant ! » La mère répondit : « Petite sotte, je puis te voir, mais toi, tu ne peux pas me voir. » A quoi elle répliqua : « Oh oui ! je sais que tu peux voir *mon corps*, maman, mais tu ne peux pas *me* voir. »

Deux ans plus tard, la même petite fille montra qu'elle faisait la distinction encore plus parfaitement. Son petit frère lui demanda de quoi on nourrissait les ours au Jardin zoologique. Elle répondit aussitôt : « De bébés morts et de choses comme ça. » Alors la mère s'interposant : « Comment, tu ne penses pas que des mères voudraient donner leurs bébés morts aux animaux ! » A quoi elle répondit : « Pourquoi pas, maman ? Ce n'est que leur corps. Cela me serait égal que tu donnes le mien [2]. »

J. Sully croit que les enfants se représentent cette âme comme une ombre légère, à la ressemblance du moi visible. Ce serait en somme une manière de double (*a*). En effet, comme l'immense majorité des adultes, et plus qu'eux, l'enfant est soumis au préjugé spatial. A 7 ans et demi, le plus jeune fils de M. Egger demandait à sa mère :

« Qu'est-ce qu'il y avait avant le monde ? » — Réponse : « Dieu

1. Cramaussel, *op. cit.*, p. 134 et 135.
2. D'après J. Sully, *op. cit.*, p. 114 et 115.
(*a*) Cette notion de l'âme, double éthéré du corps, est commune à toute l'humanité primitive. Comp. Enquête, 1924. Question 14.

qui l'a créé. » — « Et avant Dieu ? » Réponse : « Rien. » — A quoi l'enfant réplique : « Non, il devait y avoir la place où Dieu est[1]. »

Ainsi se manifestait, sous une forme naïve, l'idée que tout être est dans l'espace.

Enfin, les problèmes spécialement religieux et moraux ne sont pas étrangers aux préoccupations de l'enfant. Nous avons vu, dans notre première partie, qu'il a grand peine à comprendre certains attributs de Dieu, et qu'il peut même lui arriver de se demander pourquoi le Tout-Puissant permet la douleur et le mal. Ces questions se précisent dans la seconde enfance, comme dans le cas de ce petit Américain de moins de 8 ans, qui demandait à un prêtre :

« Mon père, pourquoi est-ce que Dieu ne tue pas le diable, et alors il n'y aurait plus de méchanceté dans le monde[2] ? »

Voici un autre cas non moins intéressant, cité par Pratt :

L'un de mes jeunes amis, âgé de 10 ans, dit l'autre jour : « Maman, Dieu doit avoir su qu'Adam et Ève mangeraient cette pomme, et ils ne pouvaient pas faire autrement s'il était dans ses plans qu'ils le fissent. Alors pourquoi les a-t-il blâmés[3] ? » (*a*).

1. Egger, *op. cit.*, p. 92.
2. Sully, *op. cit.*, p. 87.
3. J.-B. Pratt, *op. cit.*, p. 207. Et l'auteur d'ajouter cette remarque suggestive : « Une question de ce genre est un commentaire significatif sur la théologie calviniste. Continuerons-nous longtemps, au nom de la religion, à remplir les esprits de nos enfants des conceptions d'une croyance démodée contre laquelle leur conscience et leur bon sens à la fois se révoltent ? »

(*a*) Comp. les quelques faits suivants : (Cf. plus haut, p. 21).

J. Sully cite le cas d'un garçonnet qui s'étonne que Dieu ne le rende pas bon puisqu'il le lui demande. — Werner (7 ans) engage la conversation suivante avec sa mère : « Maman, est-ce que j'ai été sage aujourd'hui ? » — « Tu sais très bien toi-même que tu n'as pas été sage. » — « Oui, mais c'est la faute du bon Dieu, qui aurait bien pu faire que je sois sage. Pourquoi ne le fait-il pas ? » (D'ap. Röttger *op. cit.* p. 123.)

D'autre part, le petit Norman n'avait que 5 ans lorsqu'il dit : « S'Il faisait tout ce serait nous gâter. » (D'ap. Mrs Read Mumford, *op. cit.*,

Vers la fin de la seconde enfance, l'esprit critique acquiert une force considérable ; il peut même arriver que de véritables doutes à caractère philosophique surgissent dans l'esprit de l'enfant.

Lorsque le fait se produit, les questions se posent généralement tout d'un coup ; elles s'avancent précises, nombreuses, serrées, en une redoutable phalange. La période prépubère est caractérisée par des crises de ce genre, mais l'enfance n'en est pas exempte.

« J'étais dans ma huitième année, raconte Zinzendorf, lorsqu'un soir, un cantique qu'avait chanté ma grand'mère avant d'aller se coucher, me jeta dans de telles méditations, puis dans de si profondes spéculations, que, de toute la nuit, je ne pus dormir. J'étais si absorbé dans mes pensées que je ne voyais et n'entendais plus. Les idées les plus raffinées de l'athéisme se déroulèrent dans mon âme ; elles eurent une telle prise sur moi, elles me dominèrent tellement que tous les doutes de l'incrédulité que j'ai vus exprimés plus tard m'ont paru très faibles et très pauvres en comparaison et n'ont fait aucune impression sur moi [1]. »

Une petite fille, dont parle M. Marion, subit une crise de ce genre à 9 ans et demi, après avoir entendu, à l'église, un sermon qui s'était terminé par le récit des apparitions de Jésus ressuscité à ses disciples. Elle s'informe auprès de son père, élargissant graduellement le cercle des problèmes ; le doute semble s'étendre et gagner de proche en proche d'autres croyances, par une association rapide :

p. 79.) — Comp. les cas d'enfants qui nient que Dieu puisse leur faire faire ce qu'ils ne veulent pas. (Enquête de 1924. Question 7.)

Hans Meinke, entre 6 et 10 ans, est troublé par certains récits de l'Ancien Testament. A propos du déluge, en particulier, il se demande pourquoi Dieu traite les hommes comme de petits chiens, pourquoi Noé vogue tranquillement, sans porter secours à ceux qui se noient. (D'ap. Röttger, *op. cit.*, pp. 53-54.)

Pendant une grande grève des mineurs, en Angleterre, une fillette de 12 ans dit à son institutrice : « Cela ne va pas bien dans le monde. Comment Dieu peut-il être au ciel, quand cela ne va pas bien du tout ici ? » D'ap. Mrs. Read Mumford, p. 84.)

1. F. Bovet, *le Comte de Zinzendorf*, I, p. 21.

« Je veux savoir s'il est Dieu et s'il est ressuscité. Si Dieu est ressuscité, il est capable de tout, il peut entrer, cette nuit, dans ma chambre. Je n'aurais pas peur de lui, puisque c'est le bon Dieu et qu'il ne peut faire de mal à personne. » Quelques instants après : « Et puis on croit que c'est un bon Dieu qui a fait tout ; cela n'est pas prouvé... Tout le monde aurait pu se tromper, et que ce soit un méchant [1]. »

Enfin, l'incrédulité plus ou moins réfléchie peut se rencontrer chez les enfants. Fréquent dans un milieu athée, le fait peut se produire même au sein de familles pieuses.

M. Trocmé cite le cas « d'une petite fille, née et élevée dans une famille très protestante et chrétienne, qui se refusa, jusqu'à l'âge de 10 ans environ, à admettre l'existence d'un Dieu ; elle ne voulait pas aller à l'école du dimanche, comme ses frères et sœurs, et n'admettait pas que l'on priât [2] » (*a*).

Que faut-il conclure de ce bref aperçu des préoccupations intellectuelles de l'enfant ? Non pas, certes, que toutes ces idées métaphysiques et religieuses naissent en lui spontanément. Il raisonne sur des impressions reçues et s'exprime au moyen de paroles qu'il a entendues et plus ou moins bien comprises : l'influence du milieu est, dans tout ceci, très considérable. Mais ce qui nous importe en ce moment, c'est la tendance innée que toutes ces préoccupations manifestent. La curiosité, mère de la science, est la force qui dirige l'enfant et le conduit jus-

1. Marion, *Psychologie de la femme*. A. Colin, 1900, p. 92.
2. A. Trocmé, *op. cit.*, p. 21.
(*a*) Goethe douta de la bonté de Dieu lorsqu'il entendit parler du terrible tremblement de terre de Lisbonne (1755), qui fit périr 60.000 personnes. Il n'avait que 6 ans. L'été suivant, ce premier doute s'affermit au cours d'un terrible orage de grêle. Les domestiques épouvantés s'enfuirent avec les enfants dans un couloir obscur et, s'agenouillant, ils implorèrent la pitié d'un Dieu courroucé.
Il y a des enfants que le doute n'effleure point avant l'adolescence. Avec quelle superbe assurance le petit Pierre se refuse à mettre un point d'interrogation après sa question écrite : Qu'est-ce que Dieu, — parce que, dit-il, « je ne le demande pas. Je le sais! » (Cf. Anatole France, *le Petit Pierre*, pp. 36-37. Calmann Levy, 1919.)

qu'aux plus grands mystères. D'un coup d'aile, il s'élève aux problèmes les plus ardus ; il ne se contente pas d'une connaissance vague et superficielle, il veut pénétrer jusqu'à l'être intime des choses, jusqu'à la cause première dont elles sont issues. Il ne se préoccupe pas tant de l'utilité des objets que de leur provenance. C'est ainsi qu'à ses débuts la philosophie s'élançait, dans un essor aventureux, jusqu'aux cimes les plus élevées de la métaphysique avant même d'avoir parcouru les régions plus accessibles à ses recherches.

Le « pourquoi » de l'enfant, écrit M. Compayré, nous paraît être une question de causalité plutôt qu'une question de finalité. L'enfant est plus curieux de comprendre l'origine des choses que d'en connaître la fin [1].

Or ceci nous intéresse beaucoup, car, selon toutes probabilités, chez l'enfant comme chez le primitif, l'idée de Dieu, prise dans le sens le plus large, naît spontanément de la contemplation de la Nature et de la recherche des causes qui produisent les phénomènes. C'est ce que proclamait déjà l'apôtre Paul en disant :

Les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité se voient comme à l'œil, depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages (Rom. 1,20).

C'est ce que Locke a exprimé dans un passage célèbre :

Je suis certain qu'une colonie de jeunes enfants qu'on enverrait dans une île où il n'y aurait point de feu, n'auraient absolument aucune idée du feu, ni aucun nom pour le désigner, quoique ce fût une chose généralement connue partout ailleurs. Et peut-être ces enfants seraient-ils aussi éloignés d'avoir aucun nom ou aucune idée pour exprimer la Divinité jusqu'à ce que quelqu'un d'entre eux eût appliqué son esprit à la considération de ce monde et des

1. Compayré, *l'Évolution intellectuelle et morale de l'enfant*, p. 210. Hachette, 1893.

causes de tout ce qu'il contient, par où il viendrait aisément à l'idée d'un Dieu [1].

M. Egger émet la même idée sous une autre forme :

Devant les merveilles du monde céleste et de la nature, comment s'éveille chez l'enfant l'idée d'un Dieu créateur ? Évidemment, par l'analogie de cette cause suprême avec la cause, avec le principe d'action qui est en nous [2].

M. Andrew Lang explique, d'une manière analogue, l'apparition de l'idée de Dieu dans l'humanité primitive [3], et M. Bois défend aussi la même opinion :

... spectacle de la nature, argumentation fondée sur le principe des causes finales et le principe de causalité, voilà ce qui a établi la croyance en Dieu. Ensuite est venue l'idée que ce Créateur pourrait bien être, devrait être non seulement puissant, mais aussi moral [4].

Cette soif de connaître les causes premières n'est pas un produit de l'éducation. On la voit se manifester chez des enfants d'athées, et, ce qui est encore plus curieux, chez des sourds-muets, que leur infirmité semble pourtant mettre en dehors de l'influence de la société. MM. Ballard et d'Estrella, dont les cas sont étudiés par M. Pratt, furent, de bonne heure, impressionnés par le spectacle de la Nature ; ils cherchèrent à expliquer les mouvements réguliers de la lune et du soleil par l'action d'une personne [5]. Helen Keller, aveugle, sourde et muette, commença, dès sa huitième année, à poser des questions relatives à l'origine des choses et à sa propre origine. En mai 1890 (elle était née en juin 1880), elle écrivit sur son

1. J. Locke, *op. cit.*, liv. I, chap. III, § II.
2. Egger, *op. cit.*, p. 95.
3. A. Lang, *Magic and Religion*, p. 225.
4. Henri Bois, *Sentiment religieux et sentiment moral* (*Revue de théologie*, mai 1903, p. 274).
5. Pratt, *op. cit.*, p. 212 et 213, en note.

ardoise : « Qui a fait la terre et le ciel et tout ? Qu'est-ce qui rend le soleil chaud ? Où étais-je avant de venir à ma mère [1] ? » Mais, chez l'enfant normal, des préoccupations de ce genre apparaissent beaucoup plus tôt, et c'est à l'aube de l'intelligence que le problème de la création se pose.

Plusieurs personnes ont eu le privilège d'assister à l'éveil soudain de l'enfant à ce problème, et à la solution qu'il en donne immédiatement, en acceptant l'idée d'un grand Fabricateur (*Maker*), conçu vaguement comme une créature humaine. Un enfant remarque une pierre à la forme curieuse et demande qui l'a faite. On lui dit qu'elle a été ainsi modelée par l'eau d'un fleuve. Alors, soudainement, il pose, en une succession rapide, des questions qui sont autant des exclamations d'étonnement que des demandes : « Qui a fait les fleuves ? Qui a fait les montagnes ? Qui a fait la terre ? » Si des enfants de 5 ans commencent, d'eux-mêmes, à s'enquérir de l'origine du monde, on doit admettre que de telles questions se posaient à l'esprit des membres les plus intelligents des tribus les moins élevées [2].

Ce besoin d'explication met l'enfant dans des conditions particulièrement favorables pour accepter l'idée de Dieu. On le verra par une intéressante conversation que rapporte Guyau :

Les deux interlocuteurs étaient une petite paysanne de 4 ans, qui n'était jamais sortie de sa campagne, et une jeune fille de la ville, la propriétaire de la ferme. Toutes deux étant descendues au jardin, où, depuis le matin, de nombreuses fleurs s'étaient épanouies, la petite paysanne entra dans une vive admiration, et, s'adressant à la jeune fille, pour laquelle elle avait depuis longtemps une sorte de culte : « Dites-moi, maîtresse, s'écria-t-elle, c'est vous, n'est-ce pas, qui avez fait ces fleurs ? » Cette interrogation ne sortait pas du domaine physique ; elle attribuait seulement un pouvoir inconnu à un être connu, visible et palpa-

1. Pratt, *op. cit.*, pp. 212-213, note.
2. J. H. Leuba, *A psychological study of religion*, p. 97. Macmillan, 1912.

ble. La maîtresse répondit en riant : « Non, ce n'est pas moi : je n'en ai pas le pouvoir. » — « Qui est-ce alors ? » demanda l'enfant. On voit la persistance avec laquelle les intelligences primitives veulent expliquer les choses par l'action directe d'une volonté, placer *quelqu'un* derrière les événements. « C'est le bon Dieu, » répliqua la jeune maîtresse. — « Où est-il, le bon Dieu ? L'avez-vous vu quelquefois [1] ? »

Il arrive parfois que l'enfant demande qui a fait Dieu (*a*), mais le cas ne se présente pas souvent. Ce que l'enfant cherche derrière les phénomènes, c'est une cause personnelle ; il s'arrête à la personne, et, quand Dieu lui est présenté, il l'accepte aisément comme l'explication de tous les problèmes qui le troublent.

Un petit chrétien chinois de 4 ans déclarait une fois, que Dieu ne dort pas la nuit. Son père lui demanda s'il pouvait donner quelque raison de cette assertion :

« J'entends le vent la nuit, dit l'enfant après une petite pause, et je vois la lune et les étoiles. » Il voulait dire que Dieu doit veiller pour que le vent continue à souffler et la lune et les étoiles à briller [2].

Le spectacle si varié, si curieux, si troublant parfois de la Nature s'éclaire pour l'enfant quand Dieu vient l'illuminer. Et si Dieu ne lui était pas présenté comme la suprême explication de toutes choses, l'enfant saurait bien inventer des dieux pour satisfaire sa soif de connaissance : par la pente naturelle de l'imagination, il irait tout droit au fétichisme.

2. *L'imagination, l'anthropomorphisme.* — L'enfant

1. Guyau, *l'Irréligion de l'avenir*, p. 73. Alcan, 1890.

(*a*) Cf. plus haut, pp. 61-62, et comparer ce trait : La petite Judith (5 ans) demande à son institutrice, après une leçon biblique : « Si Dieu a tout fait, qui pourrait avoir fait Dieu ? », et après quelques explications qui ne l'ont point satisfaite, elle conclut, résignée : « Ma mère ne peut pas me le dire, et maintenant que je vous l'ai demandé, vous ne pouvez pas. » (D'après Mrs. Read Mumford, p. 35.)

2. C. Campbell Brown, *Children of China*, p. 17. Oliphant, Londres.

cherche à découvrir les causes des phénomènes qui l'étonnent, et, pour y parvenir, il fait appel à son expérience limitée. Jugeant l'inconnu d'après le connu, il se représente tous les objets comme ayant été fabriqués de la même manière que ses jouets ou ses vêtements ; derrière les mouvements et les sons il place des émotions, des désirs et des volitions (*a*). Ainsi jaillit de son imagination créatrice un univers fictif dont il est le centre et dont toutes les parties réflètent sa personne : c'est un anthropomorphisme complet.

La première fois que Pierre Loti enfant vit la mer, il la prit pour un monstre animé, sans doute à cause de l'agitation et du fracas des vagues. George Sand enfant attribuait l'écho à une personne. Souvent le feu est considéré comme un être vivant, à cause du mouvement et du pétillement des flammes. Mais élargissant encore le champ de la vie, l'imagination y fait pénétrer tous les objets de la Nature, même ceux qui semblent le plus dénués de mouvement et de son. L'enfant parle avec ses jouets ; il confie ses peines à sa poupée, voire à son oreiller. J. Sully cite le cas d'une petite fille qui retournait les pierres sur la route pour qu'elles ne s'ennuient pas à regarder toujours du même côté.

C'est la théorie de l'animation universelle, a dit Hérubel ; c'est le pananimisme, pourrait-donc dire [1] (*b*).

(*a*) De là deux variétés d'anthropomorphisme : l'un, animiste ou fétichiste, met directement des personnes sous les êtres ou les objets mêmes; l'autre considère les objets ou les êtres comme fabriqués par des personnes. Dans le premier cas, le soleil et la lune, par exemple, sont des êtres vivants, qui pensent, parlent et agissent ; dans le second cas, ils sont les produits d'une fabrication par des êtres vivants. Comme l'a montré M. Jean Piaget, par ses remarquables travaux à l'Institut J.-J. Rousseau, la seconde variété, qu'il appelle « artificialisme », est contemporaine de la première et peut très bien coexister avec elle. Le soleil et la lune peuvent être à la fois des êtres vivants et des produits d'êtres vivants. De toutes façons, l'anthropomorphisme, sous ses deux formes, est comme une catégorie de la pensée enfantine ou primitive.

1. Dr Henri Bouquet, *l'Évolution psychique de l'enfant*, p. 78. Bloud, 1909.

(*b*) Comp. les traits suivants, rapportés par Mme Paola Lombroso. « Le jeune Tiedemann, ne voyant plus le soleil, déclare :

« Le soleil est allé au lit ; il se lèvera demain et mangera une tartine de

La ressemblance entre l'état d'esprit de l'enfant et celui du sauvage est ici tellement frappante que nous pourrions appliquer mot pour mot à l'enfant tout le passage suivant :

Il convient de fixer son attention sur un trait particulier de cette imagination du sauvage. Le sauvage regarde toutes choses comme *animées*, comme animées d'une vie semblable à la sienne. Il n'a pas une idée fort élevée de sa vie ; il ne sait pas combien

pain et de beurre. » — « Où est la nourrice de la lune ? », demande une petite fille de 3 ans. — Un petit garçon de 13 mois offrait un biscuit à une locomotive, et un autre de 2 ans demandait à caresser la jolie tête de la locomotive, — Le petit garçon de Mme Lombroso, à 2 ans et demi, croit que le « fi » (la ferrovia), le train, est un être vivant qui court, mange, parle, écoute. Quand il l'entend passer, à midi, l'enfant dit : « fi va manger »; le soir, il dit: « fi va faire dodo » ; il croit que « fi » est content quand il crie : « fi, Titi a été sage », et que « fi » est triste quand Titi a pleuré. — Une fillette de 5 ans arrête brusquement son cerceau, et dit à sa mère : « Oh ! maman, certainement mon cerceau doit être vivant ; il est si gentil ; il va où je veux. » — Un petit garçon affirmait que le vent est vivant, parce qu'il l'entendait souffler la nuit. — Une petite fille déclarait qu'elle ne voulait plus cueillir de fleurs, parce qu'elles prennent un air triste. (Cf. P. Lombroso, *op. cit.*, pp. 72-73.)

L'enfant vit vraiment ses jeux; il le fait spontanément grâce à l'anthropomorphisme. Chaque être, chaque chose, avec lesquels il s'amuse, sont, pour lui, autant de partenaires conscients qui l'entendent et qui le comprennent. Un petit garçon de 4 ans joue avec des tortues ; il les met sur des chaises, et leur dit, pour les faire patienter. « Attends minute. » (D'ap. notre enquête.) Un petit garçon de 2 ans et demi, irrité de ce que la boîte avec laquelle il joue ne veuille pas se fermer, la met au coin, et dit : « J'ai puni cette boîte, parce qu'elle ne veut pas se fermer ; ça lui apprendra à être sage. » (P. Lombroso, *op. cit.*, p. 73.)

Une petite cousine de Mme Lombroso parle avec ses jouets et les fait parler : « Cafetière, où es-tu ? » — « Mais, tu ne vois pas que je suis là ? » — « Où ? » — « Sur la chaise » — « Veux-tu que je te mette de « l'eau dedans ? » Et même lorsqu'elle ne joue pas, la fillette continue à parler aux objets : « Porte, ouvre-toi ; mais pourquoi ne veux tu pas t'ouvrir ? » Elle menace ses toupies d'une grosse voix quand elles ne veulent pas tourner, etc. » (*ibid.*, p. 143).

Le jeu de l'enfant le prépare à l'existence adulte, et souvent la vie habituelle de l'enfant se distingue à peine d'un jeu. Il vit dans un monde féerique où tout le merveilleux s'explique par la grande loi de l'anthropomorphisme. Si l'on parvient à se représenter combien réduite est l'expérience des tout petits, on trouvera que cette loi est presque raisonnable. Pourquoi le jeune enfant hésiterait-il à croire que l'arbre chante ou parle quand il entend résonner les cloches, l'harmonium, le piano, le phonographe, dont il ignore complètement le mécanisme ? Comme pour le primitif, tout est miraculeux et tout est naturel aux regards de l'enfant : le rêve et la réalité se confondent. L'anthropomorphisme est la science enfantine. Pour qui sait y voir, la science de l'adulte est bien plus merveilleuse.

différent il est en réalité de tout ce qui l'entoure ; ce qu'il est lui-même, il suppose que les autres êtres le sont aussi : non seulement les animaux, mais les arbres et tout ce qui bouge, et même ce qui ne se meut pas, même les rochers et les pierres. Lui-même vit ; il regarde tous ces êtres comme vivants aussi. Il les imagine comme lui-même et suppose qu'ils ont des sentiments et des passions comme lui, qu'ils raisonnent comme lui, et même si on lui dit qu'ils parlent comme lui, il ne répugne pas à le croire [1].

Les rêves de l'enfant viennent encore enrichir sa mythologie, car son imagination les objective et les matérialise aisément. Il ne distingue pas bien le sommeil de l'état de veille, et, comme le sauvage, il prend souvent ses rêves pour des réalités.

1. Allan Menzies, *History of Religion*, p. 24, 25. Londres, 1911. — Il y a plus de vérité dans l'animisme du sauvage ou de l'enfant que dans les abstractions de ceux qui voudraient établir un abîme entre l'homme et le reste de la Création. Il serait trop long d'en appeler aux résultats de la philosophie moderne ; constatons simplement que le sentiment de la Nature s'inscrit en faux contre une semblable intransigeance. Il nous dit que nous tenons une partie dans le grand chœur des choses, que les êtres les plus infimes sont, comme nous, d'essence divine, et s'il n'est pas faussé par le panthéisme, il dit vrai. Celui qui croit, avec Leibniz, que le monde est formé de monades, écoute avec recueillement la voix de son âme, et se laisse aller, sans crainte, à ce sentiment de confraternité universelle qui est la plus parfaite expression de l'anthropomorphisme.

Il est vrai que certains psychologues ou historiens des religions se refusent à admettre que cet anthropomorphisme soit primitif. Derrière les phénomènes de la Nature, le sauvage et l'enfant commenceraient par placer non pas des personnes, mais des forces impersonnelles ; la notion de « mana » précéderait celle de personne, et l'animisme serait en réalité du « dynamisme ». Telle était la théorie de Spencer (Guyau, *l'Irréligion de l'avenir*, p. 29). MM. Durkheim et Leuba sont actuellement parmi ses défenseurs éminents. (Émile Durkheim, *les Formes élémentaires de la vie religieuse*, pp. 93, 269. Alcan, 1912; — J. H. Leuba, *A psychological study of Religion*, pp. 79 et ss. Macmillan, 1912.)

Le but de ces auteurs étant de montrer l'empire de la société sur l'individu et l'adoration de l'entité sociale par l'individu, on ne trouvera pas étranges leurs attaques systématiques contre tout culte adressé à des personnes et contre tout ce qui pourrait accréditer un culte de ce genre. Il nous semble pourtant que les faits ne viennent pas à l'appui de leur théorie. La notion abstraite de « mana » ne peut guère avoir précédé le concept si naturel de personne, pas plus que le culte de l'Inconnaissable ou de l'Humanité ne peut remplacer la religion du Dieu personnel.

S... (32e mois) pleure, en s'éveillant, d'avoir « perdu la balle », de n'avoir pu « retrouver le petit garçon [1] ».

C... (4 ans) raconte un rêve et insiste sur ce fait qu'il a réellement vu les chevaux du cirque et les fées [2].

Le fils de Preyer, alors âgé de 4 ou 5 ans, se mettait parfois à crier au milieu de la nuit, s'imaginant qu'un porc allait le mordre. On nous a parlé d'un petit garçon de 5 ou 6 ans qui se réveilla, une fois, saisi d'une terreur folle : il avait vu un loup entrer dans la chambre, par la fenêtre, et il le croyait caché dans quelque coin. Sans doute l'imagination de ces deux enfants brodait-elle sur quelque absurde récit qu'on leur avait fait pour les effrayer. Un cauchemar peut donner à l'enfant, comme au primitif, l'idée de quelque pouvoir malfaisant caché dans l'entourage et toujours menaçant [3].

Chez les enfants, les songes sont plus réels, plus vivants, plus terrifiants, parce que leur cerveau est très impressionnable, comme le prouve ce fait que les impressions reçues pendant l'enfance restent inaltérablement fixées dans la mémoire [4]...

C'est ainsi que, sous la double impulsion de la raison naissante et de l'imagination, l'enfant se crée un monde fictif, sombre ou joyeux, suivant son tempérament, suivant l'éducation qu'on lui donne. En l'absence d'un enseignement religieux, il peut tomber dans un grossier fétichisme, car il n'est pas capable de franchir par lui-même la distance qui sépare l'animiste du chrétien monothéiste. — Un petit garçon d'un peu plus de 2 ans, à qui l'on n'avait jamais parlé de Dieu, avait une crainte superstitieuse de « Cocky ». Il personnifiait sous ce nom les coqs et les poules qu'il avait vus à la campagne ; il attribuait à ce gé-

1. Cramaussel, *op. cit.*, p. 56.
2. D'après J. Sully, *op. cit.*, p. 455.
3. Cf. Leuba, *A psychological study of Religion*, p. 90 et ss.
4. A. Mosso, *la Peur*, p. 147. Alcan, 1908.

nie malfaisant ses maux d'estomac, et le localisait dans la salle de bains[1].

Le cas intéressant de deux sourds-muets va nous montrer encore comment, en l'absence d'une éducation religieuse, l'enfant peut se créer des dieux :

Jusqu'à son entrée à l'école des sourds-muets, M. Ballard fut tourmenté par la question de l'origine du monde. C'est dans sa 9e année qu'il se posa pour la première fois le problème : « Je croyais que le soleil et la lune étaient deux disques de matière lumineuse, et j'avais pour ces luminaires une sorte de vénération, à cause de leur pouvoir d'éclairer et de réchauffer la terre. Je croyais, en les voyant monter, descendre et parcourir le ciel d'une manière si régulière, qu'il devait y avoir quelque chose ayant le pouvoir de gouverner leur course... » (Effrayé par les éclairs et par le tonnerre), « j'imaginais qu'il y avait quelque part, dans la voûte bleue, un géant qui faisait un grand bruit en donnant de la voix, et chaque fois que je percevais le roulement du tonnerre, j'avais peur et je regardais au ciel comme s'il prononçait une parole terrible » (*a*). A son entrée à l'école, M. Ballard est pleinement satisfait par l'enseignement religieux de ses maîtres ; il lui semble passer des ténèbres à la lumière.

Le cas d'un autre sourd-muet, M. d'Estrella, est aussi fort curieux. De bonne heure, il se figura que la lune était vivante, et il se mit à la craindre tout en l'aimant. Il considérait le soleil comme une boule de feu que quelque homme grand et fort, caché derrière les collines, lançait chaque matin et prenait chaque soir pour son propre amusement. Il supposait que le Dieu allumait les étoiles pour son usage personnel, comme nous allumons les becs de gaz dans la rue. Quand il y avait du vent, il supposait que c'était l'indice de ses passions. Un vent froid montrait qu'il était en colère, et une brise fraîche qu'il était de bonne humeur. Pourquoi ? Parce qu'il avait parfois senti l'haleine qui s'échappe de la bouche de

1. J. Sully, *op. cit.*, p. 124.

(*a*) Hebbel raconte comment il eut, dès l'âge de 4 ans, la révélation de la puissance de Dieu, au cours d'un formidable orage qui occasionna d'énormes dégâts. Il sut alors qu'il y avait quelqu'un de plus fort que son père et que sa mère. Il sut pourquoi ses parents allaient à l'église chaque dimanche, et pourquoi il fallait prier Dieu. Il alla jusqu'à se plaindre à Dieu de ses parents, lorsqu'il crut avoir souffert d'une injustice. Cf. Röttger, *op. cit.*, pp. 103-113.

personnes en colère lorsqu'elles grondent ou se querellent. Quand il y avait des nuages, il supposait qu'ils venaient de la grande pipe de Dieu. Quand il y avait de la pluie, il ne doutait pas que le Dieu ne prît beaucoup d'eau et ne la crachât de sa large bouche sous forme d'averse [1].

Ainsi donc, la raison dirige l'enfant vers Dieu par la recherche des causes, et quand l'éducation ne vient pas mettre un frein à l'imagination, celle-ci donne à ce Dieu ou à ces dieux quantité d'attributs grossièrement anthropomorphiques [2]. Mais, après tout, la raison est mise en jeu par la curiosité, dont l'éveil est celui d'un instinct jailli du sentiment autant et plus que de l'intelligence ; l'imagination provoque des émotions, mais, plus souvent encore, elle reçoit de ces émotions l'impulsion qui la fait agir. Il est impossible de séparer complètement les diverses facultés de l'âme. On ne peut les abstraire et les étudier à part que pour la clarté d'une exposition. Aussi, après avoir considéré les causes intellectuelles de l'idée de Dieu chez l'enfant, il est bon de chercher, dans le sentiment, d'autres causes, plus profondes, sans doute, que les premières (*a*).

1. D'après J. B. Pratt, *op. cit.*, pp. 212, 213 et 214 en note.

2. Il va sans dire que nous parlons ici de l'anthropomorphisme spatial, matérialiste ; nous n'oublions pas que le véritable anthropomorphisme, celui de l'esprit, est, en somme, l'essence de la religion. C'est ce qui nous fait repousser la théorie de M. Leuba. (Cf. p. 71, en note.)

(*a*) Y a-t-il un instinct religieux ? Si l'on fait la psychologie de l'instinct, on découvre, à l'origine, une énergie psycho-physique, dont les lois sont la conservation et l'accroissement. De cet élément général se détache une tendance particulière à satisfaire un besoin particulier. La mise en œuvre de cette tendance présuppose une représentation plus ou moins vague des moyens à utiliser pour la satisfaction du besoin. Par l'habitude invétérée, l'élément physique, mécanique, de l'instinct, s'accroît et se perfectionne au détriment de l'élément physique. (Pour la psychologie de l'instinct, cf. : W. James, *Principles of Psychology*, t. II, pp. 398 et ss.; — Armand Sabatier, *Philosophie de l'Effort*, pp. 250-332. Alcan, Paris, 1903 ; — H. Bergson, *l'Évolution créatrice*, pp. 147 et ss, Alcan, Paris, 1909 ; — Pierre Bovet, L'Instinct combatif, *op. cit.*, pp. 49 et ss.; — Charles Baudoin, *Études de Psychanalyse*, pp. 65 et ss. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1922, etc.)

L'ancienne psychologie attribuait aux animaux le monopole de l'instinct et supprimait les points de contact entre l'instinct et l'intelligence. (Cf.

II. — Le Sentiment.

Les mystérieuses tendances qui donnent à l'intelligence passive l'impulsion dont elle a besoin, agissent en cachette, au-dessous de la conscience claire. Elles partent de ces sphères profondes où l'idée confuse emprunte au sentiment toute la force qu'elle peut avoir, si bien que, par ses racines, la vie mentale tout entière plonge dans le monde affectif[1] (*a*).

ÉLIE RABIER, par exemple, *Psychologie*, pp. 571, 666, Hachette, Paris, 1903.) Si notre analyse sommaire est juste, cette position est intenable.

L'intelligence accrue complique, perfectionne l'instinct, mais ne le supprime pas. Toute habitude nouvelle, en devenant une seconde nature, prend la forme instinctive. L'homme s'est créé une multitude de besoins qu'il satisfait instinctivement. Bien que l'humanité soit de date relativement récente, l'enfant, au cours de sa récapitulation du passé, révèle des instincts et des instincts humains. L'étude de ses jeux est particulièrement instructive à cet égard. L'instinct constructeur, l'instinct d'exploration et d'aventures, l'instinct collectionneur, etc., ont bien certains équivalents dans le monde animal ; mais la forme qu'ils prennent chez l'enfant évoque un passé bien humain.

Étant donné le côté physique, mécanique de l'instinct, un instinct religieux ne pourrait être qu'un instinct cultuel. Cet instinct existerait déjà dans les gestes qu'accomplit l'animal pour marquer à son maître son attachement et son respect ; il serait universellement répandu dans l'espèce humaine, mais il n'aurait rien de spécifiquement religieux. Le culte rendu à Dieu ne diffère pas essentiellement de celui que l'on rend aux parents ou aux chefs ; les gestes sont les mêmes. L'essence de la religion n'est pas un culte, elle n'est pas un instinct, mais un rapport spirituel de l'homme avec une personne divine. Cette expérience n'a rien de spécifique. La notion du divin se ramène à la notion du supérieur, et celle de l'obligation religieuse à celles de l'obligation sociale ou morale. Il n'y a pas, à proprement parler, d'instinct religieux.

L'expérience religieuse est à un rang trop élevé dans la vie spirituelle de l'homme pour être liée à un instinct quelconque. Les rapprochements divers que l'on veut établir entre la religion et tel ou tel instinct peuvent être justes ; l'exclusivisme par lequel on voudrait confisquer la religion au profit de celui-ci, de celui-là, de l'instinct sexuel par exemple, est inadmissible, il est contredit par les faits. L'Esprit souffle où il veut ; on ne l'enchaîne point. L'expérience religieuse domine tous les instincts, et se montre capable de les sublimer tous de la manière la plus heureuse. La spiritualisation des instincts par l'expérience religieuse est nécessaire au développement normal et complet de l'être humain.

1. C'est ce que montrent fort bien plusieurs travaux de psychologie contemporaine : Cf. PILLON, « La Mémoire affective », *Revue philosophique*, 1901, t. I. p. 113 ; — H. BOIS, « Le sentiment religieux », *Revue de théologie*, 1901, p. 496 ; — RIBOT, *Problèmes de psychologie affective*, Alcan, 1910, pp. 13 et ss., 32 et ss., etc. ; — LEUBA, *op. cit.* ; — SCHLŒSING, *le Rôle conservateur et novateur du sentiment*, Montauban, 1912.

(*a*) La forme la plus élémentaire de vie psychique paraît être cepen-

Ceci est particulièrement vrai de l'enfant. Le domaine de la conscience claire est, chez lui, peu développé ; le subliminal occupe une place énorme, beaucoup plus vaste, en proportion, que chez l'adulte. L'enfant est un être d'instinct qui vit surtout dans la sphère émotive :

... l'étincelle du sentiment est, chez lui, la première à s'allumer comme elle est la moins sujette à s'éteindre [1].

L'importance de l'émotion dans la vie mentale de l'enfant apparaît très nette, si l'on étudie l'idée qu'il se fait de Dieu, en fonction du sexe et du caractère.

C'est vers 4 ou 5 ans seulement que la petite fille commence à se distinguer psychologiquement du garçonnet[2]. Son affectivité prend dès lors une place de plus en plus grande, et la crise de la puberté peut déterminer chez elle une véritable explosion de mysticisme. Le sentiment religieux s'est développé de bonne heure et a influé naturellement sur l'idée, qui s'est affinée très vite. Les prières des petites filles, nous l'avons remarqué, sont généralement plus spiritualistes que celles des garçons. Les émotions familiales sont très profondes chez les fillettes, et nous avons vu que, parmi les sujets de reconnaissance envers Dieu, elles placent l'influence des parents et du foyer plus souvent que ne le font les garçons. L'action du sentiment sur l'intelligence est donc visible (*a*).

Cette action apparaît encore mieux lorsqu'on étudie le tempérament et le caractère de l'enfant. Sa vie mentale, comme celle de l'adulte, est soumise au rythme affectif et passe alternativement de la dépression à l'exaltation, de

dant la volonté. Aux assises de la subconscience, l'énergie volontaire, d'où ne se détachent point encore la représentation ni l'affectivité, rejoint l'énergie naturelle, dont elle est un aspect supérieur. Cela ne diminue en rien l'importance et le rôle du sentiment dans la vie mentale de l'enfant et de l'homme. Seul un point de vue purement intellectualiste, comme celui de Herbart, paraît incompatible avec ce volontarisme.

1. Mme Necker de Saussure, *l'Éducation progressive*, p. 347.

2. Compayré, *op. cit.*, p. 367.

(*a*) Cf. Enquête, 1924. Questions 4, 7, 8, 9, 12 et conclusion.

l'exaltation à la dépression, tandis que l'idée suit naturellement les variations du sentiment. Mais ce rythme n'est presque jamais d'une régularité parfaite. La courbe qu'il décrit s'attarde soit dans le ton joyeux, soit dans le ton mélancolique, et la note habituelle constitue en grande partie le caractère.

S'il faut voir dans le sentiment le fond de toute mentalité, le principe de l'activité de l'esprit, la diversité des natures mentales doit être attribuée à la diversité des tendances affectives et passionnelles qui dominent et meuvent les esprits... Chacun apporte en naissant des tendances affectives innées. De ces tendances résulte le caractère [1].

M. Godfernaux a observé que certaines personnes ont une tendance presque irrésistible à élaborer des idées tristes, tandis que d'autres ont tout naturellement des idées gaies. Si l'on demande à un mélancolique de faire une phrase avec des mots qui expriment naturellement la joie, les idées qui lui viendront à l'esprit et les paroles qu'il prononcera n'en resteront pas moins tristes. Chez un individu au caractère gai, c'est le contraire qui se produit : les expressions mêmes de la tristesse évoquent des idées joyeuses ou plaisantes. — Il y aurait une curieuse étude psychologique à faire sur l'état affectif du peuple ou de la génération qui ont accepté facilement tel ou tel dogme religieux. Pourquoi les concitoyens de J. Edwards ont-ils adopté sans trop de répugnance la prédestination (*horribile decretum*), et la notion d'un Dieu terrible et courroucé qui envoie les damnés en enfer, où ils subissent les peines éternelles dans des tortures épouvantables ? Ne serait-ce pas, comme le suggère Leuba, que leur état émotif était fâcheusement prédisposé par leur genre de vie [2] ?

1. Pillon « La Mémoire affective », *Revue philosophique*, 1901, I, pp. 130, 136.

2. Leuba, « The Development of Emotion in Religion », *The Harvard Theological Review*, octobre 1912, p. 535.

En butte aux attaques des Indiens, sur le qui-vive et sur le pied de guerre, ils cédaient tout naturellement aux impulsions tristes, et seules des idées tristes pouvaient prendre et se développer dans de telles conditions. De même, si John Fiske enfant se représentait Dieu comme un surveillant rébarbatif, cela venait sans doute un peu de son tempérament, et pas uniquement de l'éducation reçue. Quelle que soit la portée de l'éducation, elle ne peut que modifier, sans les détruire, les tendances innées du caractère.

L'enfant, remarque Perez, donne de très bonne heure son ton, sinon sa mesure. Ce que l'un sent et se remémore le mieux, c'est la catégorie des impressions douces, riantes, bienveillantes ; un autre, celle des impressions tendres ; un autre, celle des impressions malveillantes, haineuses. On a depuis longtemps classé les caractères selon la prédominance de ces sortes de mémoire. Je retrouve, à trente ans d'intervalle, mes compagnons d'enfance ce qu'ils étaient à 6 ou 7 ans : enjoués ou tristes, audacieux ou timides, pacifiques ou agressifs, rusés ou candides, généreux ou vindicatifs[1] (*a*).

Un exemple curieux de mélancolie enfantine est celui de de Quincey. Il déclare se rappeler que la vie était pour lui finie et gâtée dès l'âge de 6 ans. Son premier souvenir est celui d'un rêve terrifiant qu'il eut avant l'âge de 2 ans. Il fut élevé, avec trois sœurs, au fond d'un jardin silencieux et retiré ; l'une d'elles mourut, et ce décès lui causa une douleur profonde, vraiment extraordinaire pour son âge :

Il eut le sentiment que sa petite Jeanne reviendrait certainement au printemps, avec les roses... Il se faufila dans la chambre

1. Perez, *l'Enfant de 3 à 7 ans*, p. 48.

(*a*) Pour mettre les choses au point, il faut observer que chaque individu apporte en naissant des tendances et des penchants divers, appelés à s'associer ou à se combattre. Les tendances les plus vigoureuses constituent le caractère ; mais si leurs ennemies reçoivent des renforts et arrivent à prédominer, il se produit comme un renversement du caractère. Cf. F. W. Foerster, *Jugendlehre*, pp. 673-687. Reimer, Berlin, 1910.

où se trouvait le corps, et tandis qu'il se tenait debout, un vent solennel souffla, le plus triste qu'il eût jamais entendu, un vent qui aurait balayé les champs de la mort un millier de siècles. Ce même vent caverneux, il l'a souvent entendu depuis, et cela lui rappelait la fenêtre ouverte et le corps... Ainsi, avant la fin de sa sixième année, son esprit déjà adolescent, dans un corps chétif, eut un pénible éveil au ton mineur de la vie, qui devint dominant[1].

Un caractère de ce genre est un terrain bien préparé pour des conceptions terrifiantes de la divinité. L'idée de Dieu dépend, en effet, beaucoup de la note affective. C'est ce que nous allons voir de plus près encore en étudiant les divers états émotifs qui peuvent entrer dans la composition du sentiment religieux.

1. *Le sentiment religieux, la peur.* — Le sentiment religieux provient sans doute, en grande partie, du sentiment de la dépendance où se trouve l'individu vis-à-vis du monde qui l'entoure. Ce sentiment produit tout naturellement le besoin d'être protégé. L'homme cherche à se mettre en rapports avec des pouvoirs supérieurs, et ces rapports sont analogues à ceux qui l'unissent à ses semblables. Leur seul trait distinctif est que l'un des termes est divin, transcendant. On peut donc dire avec M. Bois :

> Le sentiment religieux est un sentiment qui se déploie dans des relations personnelles entre l'homme et une divinité conçue comme personnelle[2].

Si telle est la nature de la religiosité, on ne s'étonnera pas de la voir se manifester de très bonne heure chez l'enfant. Le sentiment de dépendance dont elle provient s'impose naturellement au nouveau-né, dès qu'il prend conscience de lui-même :

1. Stanley Hall, *op. cit.*, I, p. 564.
2. H. Bois, « Le Sentiment religieux », *Revue de théologie*, 1901, p. 493.

Au moment où prédominent d'une manière encore très exclusive les besoins nutritifs, où l'évolution de la personnalité, qui s'accomplit parallèlement à celle des tendances, en est à ses débuts, où la conscience de soi est embryonnaire, l'émotion religieuse ne peut répondre qu'à un instinctif *besoin de protection* contre des dangers extérieurs immédiats ou lointains, réels ou imaginaires [1].

Pendant ses trois premières années, l'enfant trouve dans la famille tout le secours dont il a besoin : ses parents sont pour lui des dieux, et c'est vers eux que se tourne sa religiosité native. Mais bientôt il s'aperçoit que le foyer n'est qu'une partie du milieu social ; il se rend compte que ses parents ne peuvent pas le protéger en tous lieux, contre tous. Alors, l'éducation aidant, il se tourne vers un Être infiniment plus grand, capable de veiller sur lui partout et toujours. Si, par contre, on l'abandonne à lui-même, il y a de grandes chances pour que sa religiosité s'exprime en un fétichisme plus ou moins grossier.

Dans ses relations avec le ou les pouvoirs supérieurs, l'enfant peut éprouver des émotions diverses, dans le ton mineur ou dans le ton majeur. Souvent il est saisi d'une frayeur instinctive qui donne un aspect sombre aux idées qu'il se forme. La peur est, en grande partie, provoquée par l'éducation ; mais elle a certainement aussi quelque origine plus lointaine et plus intime. Dès l'âge le plus tendre, ce sentiment apparaît, sous la forme d'une appréhension naturelle, en présence du nouveau, de l'inconnu.

Il semble que, grâce à lui, résonne encore en nous, comme un écho lointain, la voix des générations disparues, et que nous pressentions ainsi le danger avant de le connaître [2].

Plus tard, la peur des ténèbres apparaît spontanément chez beaucoup d'enfants. Elle peut s'expliquer par une sorte de répugnance instinctive. La nuit isole l'individu

1. Murisier, *op. cit.*, p. 18.
2. P.-F. Thomas, *l'Éducation des Sentiments*, p. 87. Alcan, 1910.

et ne peut qu'être désagréable à un être aussi sociable que l'homme. La nuit prive l'être de la vue et le laisse désarmé, sans défense, à la merci d'ennemis réels ou imaginaires. L'ombre et le silence, en atténuant toutes les impressions, engendrent la mélancolie. L'imagination, qui n'est plus contrariée par des perceptions sans cesse renouvelées, travaille à son aise. Il faut ajouter à cela une activité propre de la rétine qui fait apparaître, dans le champ noir, des points brillants, des taches plus ou moins sombres. L'imagination transforme ces sensations vagues et peuple la nuit de monstres horribles. Un petit garçon de 4 ans croyait que l'obscurité est « un grand être noir, avec une bouche et des yeux[1] ». Un enfant à qui l'on demandait pourquoi il n'aimait pas se trouver dans un lieu sombre répondit : « Je n'aime pas les ramoneurs[2]. » Tel autre enfant voit des animaux féroces qui le contemplent de leurs yeux brillants : ce sont les points lumineux produits sur sa rétine qu'il objective ainsi.

On peut donc conclure avec Rousseau :

La nuit effraie naturellement les hommes[3] (*a*).

Cette frayeur des ténèbres est le genre de peur qui influe le plus facilement sur les idées religieuses. Il faut lui attribuer sans doute maintes superstitions de la magie et des sciences occultes. Elle peut créer toute une mythologie dans l'imagination de l'enfant, et, quand l'éducation s'en mêle, elle est capable de bouleverser la frêle constitution mentale. Le sujet voit tout ce qui l'entoure comme à travers des lunettes noires, et Dieu lui-même, en qui son âme angoissée pourrait trouver le dernier refuge et la suprême consolation, prend les traits d'un despote soupçonneux et courroucé.

1. J. Sully, *op. cit.*, p. 217.
2. Compayré, *op. cit.*, p. 100.
3. Rousseau, *Émile*, liv. II.
(*a*) Il y a aussi la terreur de l'orage, comme dans le cas de Hebbel, et de l'un des sourds-muets de J. B. Pratt. Voir plus haut, p. 73. Voir aussi le cas cité p. 20.

Aucun sentiment ne s'oppose plus que la peur au bien être physique et moral de l'enfant, et, par conséquent, à son développement intellectuel [1].

Sous l'action de la peur, l'organisme s'affaisse et se livre sans défense à l'ennemi, l'intelligence ne gouverne plus, la volonté s'affaiblit et se brise : le sujet perd tout ressort, toute présence d'esprit. Si donc la religiosité tire son origine de l'instinct de conservation, elle ne peut trouver dans la peur qu'une alliée d'occasion qui cache une ennemie redoutable. Le *primus in orbe deos fecit timor* est une affirmation paradoxale et trop souvent répétée. La peur produit les déformations et les aberrations de la religion, mais elle est funeste, par là même, au véritable instinct religieux, qui conserve et développe l'individu en élevant son âme et sa conscience. Émotion dégradante, elle a toujours exercé sur l'enfant, comme sur la race, une influence néfaste.

Laissons maintenant ce côté inférieur, anormal de la vie religieuse, pour nous tourner vers des zones plus sereines.

2. *Le sentiment religieux, les émotions nobles.* — L'émotion poétique éprouvée devant une scène de la Nature éveille assez souvent la religiosité (*a*).

1. Perez, *l'Éducation morale dès le berceau*, p. 172. Alcan, 1888.

(*a*) Le sens esthétique peut être très développé chez l'enfant et s'allier naturellement au sentiment religieux. Mrs. Read Mumford cite ces cas intéressants :

Robin (5 ans) se promenait avec sa mère sur les sentiers ombreux du Devonshire, dans une muette extase. De temps en temps, devant tant de beautés, son cœur débordait de reconnaissance, et il murmurait doucement : « Oh ! comme Dieu est bon ! Comme Il est bon ! » — Le jeune Godfrey priait une fois : « Merci d'être assez adroit pour faire de beaux petits bébés et toutes les choses comme ça. » — La petite Nellie aidait sa mère à faire des fleurs artificielles. Conduite en vacances par des gens charitables, elle se trouva, pour la première fois, dans un beau jardin. Elle se promena d'abord sans rien dire, le regard plein d'admiration, puis elle demanda la permission de toucher les fleurs. Elle les caressa doucement, fleur après fleur, pétale après pétale, et comme on lui demandait à quoi elle pensait, elle dit : « Je pensais que Dieu met du bien bon travail dans les fleurs... Nous ne pourrions pas faire ça

Il y a des personnes qui, dans une forêt ou pendant une tempête, « sentent le divin » en elles ; « quelque chose des étoiles de la nuit descend » vers elles. C'est ainsi que la tendance animiste, toujours présente, apparaît et nous dispense de preuves rationnelles de l'existence de Dieu. Toute expérience qui éveille une forte émotion est capable de secouer loin d'elle les acquisitions instables de l'intelligence rationnelle, de nous ramener aux tendances primitives et de ressusciter ainsi les revenants, les esprits et les dieux[1].

Certains enfants peuvent ainsi vibrer à l'unisson de la Nature environnante, et le sentiment qu'ils ont de tenir une partie dans le grand chœur des choses excite en eux la fibre religieuse (*a*).

Dès l'âge de 6 ans, Hebbel fut persuadé que Dieu agit dans l'orage, dans la grêle, et qu'Il est dans toute la Nature : c'est par le sentiment qu'il parvint à cette conception[2].

Une expérience encore plus curieuse, et d'un genre un peu différent, est celle que raconte le père Gratry :

Mon premier souvenir sérieux remonte à l'âge de 5 ans. Ce fut

pour l'argent qu'on nous donne. » *Op, cit.*, pp. 47-51. Comp. l'admiration de la petite paysanne de Guyau. Cf. plus haut, p. 67.

1. LEUBA, *The Development of Emotion in Religion*, p. 540.

(*a*) Noter le caractère esthétique d'un culte à forme naturiste dans le joli récit suivant :

« Le coin favori de Laura était un vallon des fées, dans le jardin. Il y avait là un grand arbre creux ; pour la fillette de 4 ans, c'était la « maison du Grand Roi Dieu ». Elle disait aux privilégiés qui étaient admis à s'approcher : « Parlez doucement, s'il vous plaît ; il ne faut pas faire de bruit ici. » Elle avait mis un tabouret dans l'arbre : c'était la table du Grand Roi ; elle lui servait un repas de noix et de bonbons, dans de petits plats ornés de fleurs et de feuilles. — « Je lui tiens sa maison en ordre, et je lui chante pendant qu'il mange », disait-elle doucement et respectueusement. « Il est triste quand c'est mouillé, parce qu'alors je ne puis pas lui chanter. » Répondant à une question, elle déclara : « Mon Grand Roi Dieu est très grand ; il a une figure aimable comme celle de maman, avec de grands et beaux yeux bleus. Il sourit toujours et il aime les petites filles comme moi. Il est habillé de toutes les couleurs des fleurs, et c'est pour cela que je ne le vois pas. » D'ap. Mrs. READ MUMFORD, p. 30.)

2. *Die Religion des Kindes* (*Zeitschrift für Religionspsychologie*, 1912, p. 298). Voir plus haut pp. 73 et 20.

une énergique et profonde impression de Dieu... Un grand effort contre une masse extérieure distincte de moi, dont l'inflexible résistance m'étonnait, me fit articuler ces mots : *Je suis !* J'y pensais pour la première fois. La surprise s'éleva bientôt jusqu'au plus profond étonnement et jusqu'à la plus vive admiration. Je répétais avec transport : *Je suis ! Être ! Être !* Tout le fond religieux, poétique, intelligent de l'âme était à ce moment éveillé, remué en moi... Une lumière pénétrante, que je crois voir encore, m'enveloppait : je voyais que l'Être est, que l'Être est beau, bienheureux, aimable, plein de mystère [1] !...

Dans le cas de Hebbel, le sentiment de la Nature a produit l'idée du Tout-Puissant ; dans le cas du Père Gratry, la conscience du *moi* personnel, en s'affirmant avec force, a conduit à la notion du Dieu qui possède l'existence en soi : on dirait presque la révélation de Jahveh à Moïse. Dans l'un et l'autre cas, l'émotion dominante est une admiration qui conduit à la vénération. Que la confiance intervienne, et les relations entre l'âme et Dieu trouveront leur couronnement parfait dans l'amour.

La peur est une émotion qui disparaît peu à peu de la religion, comme elle s'évanouit progressivement des rapports sociaux. Sans doute, le changement provient, en partie, des modifications de l'idée religieuse ; mais, plus souvent encore, l'idée religieuse elle-même n'a changé que sous l'impulsion du sentiment. Il y a action et réaction de l'idée sur le sentiment et du sentiment sur l'idée ; mais, si l'on veut donner la priorité à l'un des termes, c'est au sentiment qu'il faut l'accorder.

Si nous ne croyons plus à l'enfer, c'est autant parce que, étant accordés dans une autre clé, nous ne nous effrayons pas facilement, que parce que nous en sommes venus à admettre l'insuffisance des preuves de l'existence de l'enfer... L'amour s'accorde mieux avec le tempérament populaire de notre époque, et c'est pourquoi notre jugement est incliné dans un sens favorable aux doctrines qui manifestent l'amour de Dieu [2].

1. Le Père Gratry, *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 2. P. Téqui, 1902.
2. Leuba, *The Development of Emotion in Religion*, pp. 535 et 538.

L'enfant suit naturellement l'évolution générale, et, l'éducation s'y prêtant, ce qui le caractérise de nos jours, c'est une très grande confiance en ceux qui l'entourent. Cette émotion dominante influe sur l'idéation. Lorsqu'on présente à l'enfant le Dieu Père ou quand il parvient, de lui-même, à cette conception, quelque chose en lui tressaille de joie. Il se reconnaît dans la notion nouvelle : elle avait déjà une place dans son cœur. Et, parfois, sa confiance est tellement inébranlable qu'il ne peut accepter les conceptions étranges que certains adultes voudraient lui donner de Dieu. Cela le révolte trop pour être vrai : il n'y a pas de place en lui pour de telles idées [1].

Un petit garçon apprenait de sa tante que Dieu a un grand livre dans lequel il tient le compte de toutes les vilaines choses que font les enfants. Il écoutait, les yeux écarquillés, tandis qu'elle lui disait que Dieu prenait note de tous ses accès de mauvaise humeur, de ses bouderies, de ses accès d'égoïsme et de méchanceté. A la fin, sa petite âme se révolta. « Mais, ma tante, dit-il avec un sérieux profond, est-ce que Dieu n'a pas de gomme au bout de son crayon ? »

1. L'exemple suivant, qui a trait à la croyance en l'immortalité, montrera clairement cette influence très profonde et très réelle du sentiment sur l'idée. Il s'agit de la petite fille dont parle M. Marion (*op. cit.*, p. 90) :

« Elle trouva dans le sentiment des raisons supérieures de croire à la perpétuité de l'être. A 5 ans, elle était assise un soir sur les genoux de son pere. Celui-ci, dans la conversation générale, laissa échapper ces mots : « Quand je serai mort... » Elle redressa vivement la tête et dit avec un accent plein d'émotion : « Quand tu seras mort ? Tu ne seras jamais mort... Nous nous aimons. » C'est la protestation du cœur ; l'affection n'a pas de fin. »

Ce trait touchant ne rappelle-t-il pas les paroles éloquentes de Pierre Loti, dans *le Roman d'un enfant* (pp. 24 et 25) :

« Il me semble que, quand j'aurai fini de jouer en ce monde mon bout de rôle misérable, fini de courir par tous les chemins non battus, après l'impossible, j'irai me reposer quelque part où ma mère, qui m'aura devancé, me recevra ; et ce sourire de sereine confiance qu'elle a maintenant sera devenu alors un sourire de triomphante certitude ; mon amour pour ma mère est si affranchi de tout lien matériel qu'il me donne presque confiance, à lui seul, en une indestructible chose qui serait l'âme, et il me rend encore une sorte de dernier et inexplicable espoir. » Comp. P. Loti, *le Livre de la Pitié et de la Mort*, p. 194. Calmann-Lévy, Paris.

Heureusement, il est difficile de diminuer l'amour de Dieu dans l'âme d'un enfant. Cette croyance est tout à fait indéracinable. En nous mettant aux pieds d'un petit enfant, nous pouvons presque apprendre à oublier ou à rejeter les aspérités de nos doctrines d'adultes [1].

Cette confiance naïve dont la jeune âme est imprégnée, provient en grande partie de la vie familiale. L'enfant qui, dès sa naissance, a respiré l'amour d'une mère, l'enfant qu'un père plein de sollicitude a entouré d'affection, cet enfant aura certainement de la peine à s'approprier la notion d'un Dieu terrible, produit d'un milieu imparfait. Tant il est vrai que les relations de l'homme avec son Créateur sont des relations personnelles, qui se perfectionnent avec le progrès des rapports sociaux, en réagissant à leur tour d'une manière bienfaisante. Le jour ou tous les hommes prieront Dieu comme leur Père, alors ils seront vraiment frères, et le Royaume sera venu.

III. — La Conscience morale.

1. *Le développement de la moralité chez l'enfant.*

« L'enfance, a écrit Edmond About, est une source échappée de la montagne : on l'agite sans la troubler, parce qu'elle est pure jusqu'au fond... L'innocence des enfants est comme la neige sans tache de la Yungfrau, que nulle empreinte n'a souillée, pas même celle du pied d'un oiseau. » Bernardin de Saint-Pierre avait dit dans le même sens : « Ce sont les enfants qui éloignent la corruption des sociétés, en y apportant des âmes neuves et innocentes. Les générations nouvelles ressemblent aux rosées et aux pluies du ciel, qui rafraîchissent les eaux du fleuve ralenties dans leur cours et prêtes à se corrompre [2].

1. A. Porritt, *The Mind of a little child* (*The Sunday at Home*, nov. 1912, p. 3).
2. Compayré, *op. cit.*, p. 352.

Que faut-il penser de ces déclarations ? Ce sont de douces chimères poétiques. La réalité n'est malheureusement pas aussi belle : des psychologues d'époques, de milieux et de tempéraments très divers s'accordent à le reconnaître. La thèse de Rousseau, ou de l'innocence naturelle, n'est guère en faveur auprès des observateurs scrupuleux de l'enfance (*a*). Il suffit de vivre quelque temps avec de jeunes enfants pour découvrir en eux toute une série de penchants mauvais, tous les germes des passions humaines [1]. Est-ce à dire qu'il faille accepter le dogme augustinien de la tache originelle ? On n'y est pas obligé. A sa naissance, l'enfant n'a encore commis aucun péché : il n'est donc responsable d'aucune faute. Il porte en lui de simples tendances et non pas des idées

(*a*) Pestalozzi reste fidèle à la thèse de Rousseau, et, comme lui, attribue le mal à l'influence néfaste de la société : « Ami ! L'homme est bon et veut le bien... et quand il est mauvais, c'est sûrement qu'on lui a barré la voie sur laquelle il voulait être bon. » (HEINRICH PESTALOZZI, *Wie Gertrud ihre Kinder lehrt*, p. 78. Reclam, Leipzig. Comp., p. 191.) Les pédagogues contemporains les plus indulgents ne vont pas jusque-là ; mais ils disent que l'enfant méchant est un malade. (Cf. D. C. FISHER, *l'Éducation Montessori*, pp. 30-31. Fischbacher, 1921. Comp. pp. 159 et 201.)

Le dogme de la tache originelle a été affirmé, dans toute sa rigueur, par saint Augustin (*Confessions*, liv. I, ch. VII, XIX), par Calvin (*Institution chrétienne*, liv. IV, ch. XV, 10, et XVI, 17), par les piétistes. Francke, avec ces derniers, le mit à la base de sa pédagogie. (Cf. Dr. H. WEIMER, *Geschichte der Pädagogik*, pp. 73-80. Göschen, Leipzig, 1910.)

Il est curieux de voir s'étaler de nouveau avec Freud, et sous une forme particulièrement brutale, une théorie de la corruption des enfants. Malgré tout son talent, le fondateur de la psychanalyse paraît avoir fait entièrement fausse route en observant non seulement l'enfant, mais presque tout l'homme à la lumière crue de son fameux complexe d'Œdipe. L'enfance normale ignore absolument cette monstruosité. Non seulement l'instinct sexuel ne saurait s'élargir démesurément, au point d'absorber tous les autres, avec la libido freudienne, mais il n'apparaît que tardivement, après beaucoup d'autres. Il vient à son heure, comme tous les instincts, et cette heure n'est pas celle de l'enfance normale, mais de l'adolescence. (Voir l'exposition des idées de Freud sur l'enfance, dans Dr. SIGM. FREUD, *Introduction à la Psychanalyse*, pp. 141-144, 220-227, 337-339, 350-360. Payot, Paris, 1923 ; — S. FREUD, *Totem et Tabou*, pp. 140 et ss., 215. Payot, Paris, 1924. — Comp. OSCAR PFISTER, *la Psychanalyse au service des éducateurs*. Bircher, Berne, 1921.)

1. Cf. SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, liv. I, ch. VII, XIX ; — H. SPENCER, *De l'Éducation intellectuelle, morale et physique*, p. 216 ; — Étude de F. R. TENNANT, dans *The Child and Religion*, Londres, 1905 ; — COMPAYRÉ, *op. cit.*, p. 315 ; — PHILIPPE et PAUL BONCOUR, *l'Éducation des anormaux*, p. 182. Alcan, 1910, etc.

toutes faites ou des volitions innées. Certaines de ces tendances le poussent naturellement vers le bien, et d'autres vers le mal, tandis que la plupart sont neutres et peuvent produire indifféremment le vice ou la vertu (*a*). L'enfant ne commettra de péché, coulpe ou maladie, qu'en cédant à l'impulsion mauvaise, librement ou nécessairement. Dans ce point de vue, l'hérédité conserve sa puissance; mais, en même temps, la part est faite très large au milieu, à l'éducation. Le développement moral de l'enfant dépend, en grande partie, de facteurs sociaux.

Au début, l'enfant se contente d'obéir à ses parents, et c'est là toute sa morale : le bien et le mal, c'est pour lui le permis et le défendu. D'abord il se soumet par crainte : puis, à mesure que la sympathie et l'affection grandissent en lui, c'est par amour qu'il obéit.

« Maman, je voudrais te rendre encore plus contente ; je voudrais toujours être bonne ! » disait la petite Betty, à l'âge de 3 ans [1].

« J'ai vu, dit Mme Necker de Saussure, un petit enfant qui, ayant vu dans les yeux de sa mère l'expression du mécontentement, sans être menacé ni grondé même, renonçait à tous ses jeux et, le cœur gros de sanglots, allait se cacher dans un coin obscur, le visage tourné contre la muraille [2]. »

Peu à peu, le développement intellectuel et la réflexion aidant, l'enfant se forge un idéal moral. Cet idéal, qu'il personnifie d'abord en ses parents, peut s'élever jusqu'à Dieu sous l'influence de l'éducation. Cette influence est tellement profonde qu'elle peut laisser une trace ineffaçable dans le caractère moral de l'individu.

Tel homme, par exemple, aura un fier sentiment de la justice,

(*a*) L'égocentrisme de l'enfant, que Mme Lombroso a si bien fait ressortir par une foule de traits saisissants (*op. cit.*, Introduction et chap. I), n'est pas de l'égoïsme ; il n'exclut pas des manifestations, parfois très touchantes et très belles, des sentiments altruistes.

1. Ferri, d'après Compayré, *op. cit.*, p. 287.
2. *L'Éducation progressive*, t. III, ch. II.

l'iniquité lui arrachera des cris d'indignation sincère ; mais il n'aura presque aucune notion de la règle, du frein à imposer à ses passions. Tel autre sera le serviteur irréprochable de la loi ; mais il ne connaîtra jamais les ardeurs de l'affection et les élans du dévouement... A y bien regarder, on trouverait toujours dans la vie de l'enfant, dans les circonstances particulières de son éducation, — la mère sans tendresse ou absente, le père sans autorité, l'isolement ou l'éloignement de toute relation sociale, etc. — la raison d'être de ces insuffisances et de ces lacunes morales [1].

L'action de l'entourage est donc très profonde ; mais elle ne peut cependant pas expliquer l'origine du sentiment moral. Il existe au cœur même de l'enfant, sous forme de tendresse innée ; mis en éveil par l'expérience, il tressaille et se dégage peu à peu ; il parle, et sa voix prend des accents de plus en plus clairs, de plus en plus impératifs, jusqu'au jour où elle retentit avec tant d'autorité que le sujet doit lui prêter une oreille attentive. Si, malgré tout, il résiste, une douleur sourde et profonde viendra bientôt lui dire qu'il a failli à son devoir, et ce sera le remords.

Ainsi donc, il paraît certain que le sentiment d'obligation est inné dans l'âme de l'enfant. S'il n'en était pas ainsi, jamais il ne pourrait apparaître. Il faut avouer toutefois que ce sentiment, d'abord très vague et très confus, ne peut déterminer des jugements de valeur que sous le choc de l'expérience.

La petite Phebe Bartlet, alors âgée de 4 ans 5 mois, se rendit une fois, avec quelques enfants, dans le verger d'un voisin, pour y chercher des prunes. Elle en rapporta chez elle, et fut stupéfaite lorsque sa mère dit doucement qu'il ne fallait pas voler, que c'était un péché. L'enfant se mit à fondre en larmes, et resta inconsolable, même après qu'on fut allé demander au voisin la permission dont les enfants s'étaient passés. Comme sa mère lui demandait pourquoi elle continuait à pleurer, Phebe répondit enfin : « Parce que, parce que c'était un péché. » Pendant long-

1. Compayré, *op. cit.*, p. 281.

temps, elle conserva de cette aventure une aversion marquée pour les prunes [1].

Voici donc une enfant qui possédait à un degré très élevé la notion du devoir, et qui ne savait pourtant pas l'appliquer d'elle-même, faute d'expérience.

Dans le cas suivant, recueilli au cours de notre enquête, le sujet a fort bien conscience d'être en faute et juge son acte avec un discernement que n'auraient pas beaucoup d'adultes :

Un jour, j'avais 5 ans, je fus pris d'une pitié intense pour un pauvre homme ivre ; une foule énorme d'enfants et de grandes personnes l'entouraient et s'égayaient à ses dépens. Le pauvre homme sortit de sa poche un vilain portemonnaie d'un rouge sale, qu'il montrait à la foule, en titubant. La vue de ce portemonnaie, où était contenue sans doute toute la fortune du pauvre homme, aiguillonna ma pitié et la porta à son paroxysme. Je voulais me jeter au milieu de la foule, tout près de cet homme, me constituer son protecteur, son ami, et défendre à quiconque de l'insulter. Mais je me sentais si petit, si faible, que je n'en eus pas le courage, et je rentrai chez moi désolé, découragé. Puis je me mis à pleurer, dans un coin retiré de la maison, me reprochant de n'avoir pas eu le courage d'intervenir, et sentant bien qu'en désobéissant à cette voix intérieure, qui n'était autre que ma conscience, j'avais désobéi à Dieu.

Un enfant de 6 ans, dont parle Frœbel, avait commis dans la journée quelque peccadille. Le soir, il commença sa prière à haute et intelligible voix, mais au moment où il y eut quelque allusion à sa faute,

on put s'apercevoir que sa voix baissait jusqu'à ne plus se faire entendre, et certes, celle de son âme n'en parlait que plus haut [2].

Enfin, dans le cas suivant, la conscience prévient la faute ; elle ordonne catégoriquement, et sa voix prend

1. D'après J. Edwards, *op. cit.*, p. 64.
2. Frœbel, *l'Éducation de l'homme*. Fischbacher, 1881, p. 216.

un accent tellement impératif que l'enfant l'objective et se trouve prêt à l'attribuer à une personne.

Un enfant américain, en se rendant chez lui, vient à passer devant une mare. Sur le bord, il aperçoit une petite tortue d'eau. Il lève son bâton et va frapper l'animal inoffensif ; mais son bras s'arrête tout à coup, car il vient d'entendre une voix retentir en lui-même et dire : « Ne fais pas cela, c'est mal ! » Rentré chez lui, il court vers sa mère, et, tout ému, lui demande quelle est cette voix mystérieuse. Sa mère lui dit que c'est la voix de Dieu, et transforme la leçon morale en une leçon religieuse [1] (*a*).

2. *L'évolution morale et l'idée de Dieu.* — Dans le cas que nous venons de citer, l'éveil puissant de la conscience morale place l'enfant sur le chemin qui conduit à Dieu. Par le jeu même du principe de causalité, le sujet cherche d'où provient la voix qui le condamne, et l'attribue naturellement à quelque être mystérieux qui parle auprès de lui ou en lui. Mais généralement, quand la vie morale se manifeste avec tant de clarté, l'enfant possède une théologie rudimentaire, qui exerce déjà son action ; cependant l'idée qu'il se fait de Dieu peut être modifiée par le nouveau phénomène. S'il a été habitué à croire que Dieu surveille constamment les hommes et réserve aux pécheurs

1. D'après une prédication du Rev. Mac-Iver. Londres, 1913.

(*a*) Sur l'identification de la conscience morale et de la voix de Dieu, cf. Enquête, 1924. Question 6. Plusieurs réponses à cette question, les exemples ci-dessus et beaucoup d'autres, montrent que, contrairement aux idées de Rousseau, l'enfant peut faire, de très bonne heure, des expériences morales, comme il peut faire des expériences religieuses. Les deux traits suivants cités par M. Ernest Monod (*Organisation-type d'une école du dimanche et d'une école du jeudi. Conférences*, p. 77 Paris, 1912), sont particulièrement frappants :

« Une fillette de 6 ans — fille, il est vrai, de parents pieux, — entendant la directrice de la classe enfantine, parler, — sans songer à aucun enfant en particulier, — d'enfants dont la conduite fait pleurer leur maman, se dresse sur sa chaise, et, tremblante d'émotion, dit : « Moi, un jour, j'ai fait pleurer ma maman » ; — magnifique exemple de délicatesse de conscience enfantine : — une autre de 9 ans, appelant sa maman, un soir, auprès de son lit, avoua d'elle-même avoir pris, sans permission, du chocolat, et, comme sa mère exprimait la supposition qu'il s'agissait d'une chute passagère et qui ne se renouvellerait certainement pas, elle s'écria : « Maman, maman, c'est que... je l'ai fait très souvent ! »

les châtiments de l'enfer, ce qu'il n'avait guère compris jusqu'alors peut devenir pour lui terriblement vrai. La voix du remords semble faire sortir des profondeurs mêmes de l'être des notions qui jusqu'ici n'avaient eu qu'une action superficielle. Elle imprime à des idées contestables un caractère de certitude qu'il ne lui appartient pas de donner : c'est ainsi que le sentiment se fait l'allié de l'intelligence [1].

L'enfant qui se trouve dans de telles conditions est sur le chemin qui conduit à la terreur du Dieu courroucé. Au lieu de se repentir véritablement et d'éprouver pour le Père de miséricorde une absolue confiance, il peut se croire indigne, rejeté, damné, voué à l'enfer et au diable. Le Dieu d'amour devient alors un implacable justicier. Il devait apparaître comme tel à Edgar Quinet, dans la crise pénible dont M. Compayré fait le récit :

Edgar Quinet était arrivé à sa septième année, à l'âge de raison, comme disent les théologiens, à l'âge où les péchés comptent, comme disait un enfant. Sa mère l'avait gravement averti de l'importance de cette date, à partir de laquelle il deviendrait responsable de ses actions. Le résultat fut, pendant quelques jours, un redoublement d'obéissance et une conduite irréprochable ; mais nul n'est parfait, surtout à 7 ans ! Une faute assez grave fut commise. Le coupable l'aggrava par son dépit de l'avoir commise, et il entra en pleine révolte. Mais le remords ne se fit pas attendre. Et quel remords ! « Ce fut un désespoir sans bornes, que personne ne pouvait apaiser. J'errais le jour entier sur la galerie extérieure de la maison ; quand les paysans passaient et s'approchaient, je criais d'une voix lamentable, en m'arrachant les cheveux : Je suis damné ! Je suis damné [2] ! (*a*) »

1. C'est à cette illusion que cèdent bien des gens qui croient démontrer la valeur d'un dogme suranné en affirmant qu'ils en ont fait l'expérience. Il s'est produit simplement ceci : l'idée superficielle, mise en contact avec une émotion profonde, a puisé dans ce contact une énergie d'emprunt toute factice.

2. Compayré, *op. cit.*, p. 324.

(*a*) Comp. ce souvenir de Röttger (*op. cit.*, pp. 35-36) : Il pouvait avoir 7 ou 8 ans, lorsqu'un jour, en présence de leur mère, sa petite sœur

Ainsi donc, sauf dans des cas peu fréquents, l'évolution morale de l'enfant modifie l'idée de Dieu plutôt qu'elle ne la crée. Presque toujours les conceptions religieuses apparaissent d'elles-mêmes, ou par l'éducation, bien avant que se manifeste vraiment la notion du bien moral. Mais du jour où cette notion se dégage et grandit, elle entre dans des rapports intimes avec l'idée de Dieu [1].

C'est un fait d'observation que Morale et Religion progressent ensemble et décroissent ensemble dans l'histoire de la race comme dans celle de l'individu. Presque toujours l'évolution morale entraîne un développement religieux et réciproquement.

En fait, la religion est le côté intérieur de la civilisation, et elle exprime l'esprit de la vie humaine aux différents âges et chez les différents peuples. La religion d'une race est l'expression la plus vraie de son caractère, et c'est elle qui réfléchit le plus fidèlement son attitude, ses aspirations, sa politique. La religion d'une époque montre ce qui, à ce moment, faisait l'objet des aspirations et des efforts de l'homme, tandis que d'anciennes espérances pâlissaient, et que de nouveaux espoirs s'offraient à ses regards [2].

A mesure que l'altruisme a grandi parmi les hommes, leur notion de la divinité s'est élargie peu à peu. Le Dieu national, expression de l'égoïsme d'un peuple, est devenu le Dieu du genre humain. Le Très-Haut, dont on

de quelques années plus jeune, crut découvrir qu'il avait menti, et s'écria à haute voix : « Il ira en enfer, n'est-ce pas, maman, il ira en enfer ? » Il s'était laissé aller à l'imagination plutôt qu'il n'avait menti ; mais cependant, les paroles de sa sœur lui firent une impression terrible. Sa mère émue devant un pareil désespoir, lui apprit qu'il y avait un pardon.

1. Il ne s'agit pas de confondre Morale et Religion ni de faire dériver l'un des termes de l'autre. Ce sont deux domaines autonomes, distincts en droit : mais en fait, ils se pénètrent l'un l'autre et s'unissent étroitement. Cf. H. Bois, « Sentiment religieux et Sentiment moral ». *Revue de théologie*, mai 1903.

2. A. Menzies, *History of Religion*, p. 16.

redoute la puissance, est apparu comme le Père céleste, à qui l'on doit l'amour et la vénération[1] (*a*).

Ainsi, le jeune enfant, lorsqu'il conçoit Dieu, est surtout frappé par sa toute-puissance. Il ne voit guère en Lui qu'un pouvoir supérieur dont il est bon de se servir à l'occasion ; volontiers il le prie de bouleverser ciel et terre pour contenter un futile désir. (Cf. Conclusion de notre enquête.) (*b*). Mais à mesure que la sympathie, les sentiments affectueux, l'altruisme, et, pour tout dire, la moralité grandissent, la notion de Dieu s'élargit. L'enfant comprend qu'il y a dans l'univers d'autres intérêts que les siens, des intérêts plus importants et plus nobles que la satisfaction de ses caprices. Le Tout-Puissant devient pour lui le Dieu sage et bon, le Père qu'il faut aimer. Sa prière utilitaire se change en actions de grâces, et s'il intercède, il n'oublie pas de dire : « Que ta volonté soit faite[2] (*c*) ! »

1. Cette double évolution religieuse et morale est facile à discerner dans le développement du peuple d'Israël. L'Elohim protecteur et purement individuel des patriarches devient le Dieu national de Moïse ; puis, avec les prophètes, la royauté de Jahveh dépasse les limites étroites de la Palestine et s'étend sur toute la terre. En même temps que l'altruisme grandit, l'égoïsme religieux s'atténue graduellement, les attributs guerriers de la divinité passent à l'arrière-plan, les caractères moraux de justice, de miséricorde et d'amour prennent de plus en plus d'importance, jusqu'au jour où l'évolution progressive atteint son apogée dans la vie, dans la personne et dans l'œuvre du Christ.

Cf. A. Westphal, *Jehovah*, Paris, 1908 ; — Fallot, *le Dieu masqué* ; — E. Rayroux, *les Étapes de la révélation en Israël* ; — A. Menzies, *op. cit.*, etc.

(*a*) M. Pierre Bovet a bien montré les rapports nombreux entre Dieu, le monarque, et le père, dans la vie religieuse de l'enfant, comme dans celle de la race. Parmi les sentiments sociaux, le sentiment filial est certainement celui auquel le sentiment religieux s'apparente le plus naturellement et le plus étroitement. (Cf. P. Bovet, *le Sentiment religieux chez l'Enfant*, *Foi et Vie*, cahier B, 1er octobre 1921.)

(*b*) Comp. Enquête de 1924. Questions, 4, 5, 6, 7.

2. C'est là le développement normal ; mais combien d'enfants, d'adolescents et même d'adultes en sont encore au premier stade moral et religieux !

(C) Cf. Enquête, 1924, Question 5.

TROISIÈME PARTIE

Influence de l'idée de Dieu sur la vie de l'enfant.

I. — L'idée de Dieu, une idée-force.

En étudiant les origines de l'idée de Dieu, nous l'avons envisagée comme quelque chose de passif, un peu comme une girouette qui tourne à tous les vents. Il est temps de se demander si, après avoir ainsi reçu de tous côtés, l'idée ne se met pas à donner à son tour et à exercer quelque action sur la conduite et sur le caractère de l'enfant. Tout dépend de la nature du concept : s'il n'a fait qu'effleurer l'âme du sujet sans y pousser des racines profondes, il est mort, et le moindre vent le balaiera. L'idée pure, en elle-même, n'est qu'un squelette enveloppé par un mot : c'est du sentiment et de la volonté qu'elle tire sa chair et sa vie ; c'est par eux seulement qu'elle devient une idée-force [1]. Mais il faut avouer que les idées possèdent une singulière énergie quand elles s'amalgament à l'être tout entier : plus intime est la fusion, plus grande est leur puissance.

1. M. Fouillée a remarquablement bien montré quel immense pouvoir est celui de l'idée ; mais au lieu d'attribuer, en majeure partie, l'origine de ce pouvoir au sentiment, il y voit surtout une affaire de volonté. Cf. *la Psychologie des idées-forces*, Introduction. Alcan, 1893 ; — *Morale des idées-forces*, Préface. Alcan, 1908.

Notre personnalité sentante leur donne une chaude coloration ; elles sont, en quelque sorte, des sentiments. Comme la lave, refroidie déjà à la surface, se conserve, des années durant, brûlante à une certaine profondeur, ces idées conservent, dans leur métamorphose en intelligence, la chaleur de leur origine affective. Ces idées sont à la fois les inspiratrices et les soutiens de toute activité prolongée dans une direction donnée...

Leur énergie leur vient en quelque sorte par les racines. C'est une énergie d'emprunt qu'elles vont puiser dans la source vive des sentiments, des passions, en un mot, des états affectifs. Lorsqu'une idée comme celle dont nous parlons naît dans une âme ardente à l'accueillir, par un double et mystérieux phénomène d'endosmose que nous étudierons, l'idée attire à elle les sentiments propres à la féconder ; elle s'en nourrit en quelque sorte. s'en fortifie, et, d'autre part, la netteté de l'idée passe dans les sentiments, leur donne non la vigueur, mais l'*orientation*. L'idée est pour les sentiments ce qu'est l'aimantation pour les innombrables courants du barreau de fer doux ; elle les dirige dans le même sens, détruit les conflits, et de ce qui n'était qu'amas incohérent, elle forme un courant discipliné, d'une force centuplée [1].

L'idée-force peut donc être considérée comme un acte en puissance : elle tend à se manifester, à vivre. D'une part, elle plonge ses racines dans le sentiment, dont elle transforme la masse chaotique en un organisme harmonieux ; d'autre part, elle dirige ses branches vers l'action qu'elle entrevoit : elle sert de canal à la sève de l'affectivité.

Pour bien saisir la différence entre l'idée-force et l'idée-morte, il suffit de comparer la croyance toute superficielle du formaliste avec la foi sentie du mystique. Le mystique éprouve si profondément ses idées religieuses, il en vit tellement bien qu'il affronterait les persécutions et la mort plutôt que de les abandonner. Le formaliste, au contraire, n'a que l'idée-squelette, avec des mots plus ou moins reluisants, mais tous aussi froids,

1. Jules Payot, *l'Éducation de la volonté*, pp. 39 et 40. Alcan, 1894.

pour en masquer la nudité : sa théorie parle d'amour et d'idéal, sa conduite respire l'égoïsme et la bassesse. Comment ce qui est mort pourrait-il avoir un écho dans la vie ?

Nous craignons que, pour beaucoup d'enfants, l'idée de Dieu ne soit quelque chose de formel qui n'ait que peu d'action sur le développement de la personne. Parmi ceux que nous avons interrogés, il y en a relativement peu chez qui l'idée de Dieu semble vraiment profonde. Il y en a beaucoup dont on peut dire que Dieu n'occupe pas une bien grande place dans leur vie. La faute en est, sans doute, aux éducateurs, qui n'ont pas su faire fructifier le trésor divin qui se trouve au fond du cœur de l'enfant. Mais il suffit que l'idée trouve un point de contact avec le sentiment et qu'elle s'attache à lui pour qu'aussitôt elle devienne une force. A côté des abstractions mortes, il y a des conceptions plus ou moins influentes, et chacune a son énergie, suivant la profondeur affective où elle atteint. C'est ainsi que, chez la plupart des enfants élevés dans un milieu chrétien, l'idée de Dieu possède une certaine puissance et influe sur la vie, selon ses moyens.

L'action de l'idée se fait sentir par le rappel et par l'inhibition. Chaque fois qu'elle surgit dans la conscience, elle entraîne après elle une émotion qui lui est associée. Ainsi Mme Rogers, en se reportant par la pensée à l'état de ferveur du « premier amour[1] », finit par éprouver un ravissement analogue. Élisabeth Hutchinson, en racontant ce qu'elle a senti dans un moment d'extase, retombe dans le même état[2]. L'idée peut même ainsi grossir ou modifier la synthèse des sentiments qui lui sont attachés. Comme le cristal dans son eau-mère, elle peut s'adjoindre

1. C'est le nom que Mme Rogers, s'inspirant de la lettre à l'Église d'Éphèse (*Apocal.* 2 : 4), donne à l'état de ferveur et de joie qui suit sa conversion. (*Op. cit.* et d'après un cours inédit de M. H. Bois sur la Sainteté parfaite.)

2. D'après un cours inédit de M. H. Bois sur la Psychologie des Réveils, et J. Edwards, *op. cit.*

un nombre toujours plus grand d'états voisins, elle peut en arriver à prendre la personne entière et à lui donner la forme qui lui plaît. Les sentiments ont une énergie potentielle qui cherche à s'exprimer en force vive, et c'est l'idée qui déclenche le mouvement dans telle ou telle direction.

L'idée-force est encore une puissance d'inhibition. Elle peut se jeter contre telle ou telle tendance avec toute la force des sentiments qui l'animent : elle peut lui faire échec ou la détruire. En collectionnant les états qui élèvent, elle peut vaincre les états qui dépriment ; en s'adressant aux puissances dissolvantes, elle peut anéantir d'heureuses dispositions. Par son habile tactique, elle peut transformer le caractère ; elle peut chasser la tristesse du mélancolique, mais aussi bannir la gaieté d'une âme naturellement confiante :

A quel point les idées, dit très bien M. André Chevrillon, surtout les idées morales et religieuses, modifient l'homme jusque dans son fonds subconscient, on peut l'estimer quand, observant un milieu ethnique comparativement simple et très stable, on découvre la profonde différence de type que crée la diversité des croyances religieuses, quand on compare l'être passif, énervé, qu'est l'Hindou de la pagode au héros possible qu'est son voisin l'Hindou de la mosquée, quand on voit l'Arabe chrétien du Liban plus semblable à l'Européen qu'un musulman de Syrie [1].

Grâce aux divers procédés d'action qu'elle peut utiliser, et suivant la forme qu'elle revêt, l'idée-force de Dieu aide ou entrave le développement normal de l'enfant. Nous l'étudierons d'abord en tant qu'agent de désorganisation.

II. — L'idée de Dieu en tant que force dissolvante.

La peur latente qui se trouve chez l'enfant, à un degré plus ou moins élevé, suivant le caractère, favorise, avons-

1. *La Grande Revue*, numéro du 1er septembre 1900.

nous dit, le succès d'une représentation terrifiante de la divinité. A son tour, l'idée réagit et devient très vite un centre d'associations néfastes, en même temps qu'elle désagrège les heureuses tendances du sujet. Elle groupe autour d'elle toutes les épouvantes qui sommeillent au fond du sentiment; elle met en jeu l'imagination créatrice et, de toute sa force, elle écrase la confiance et l'amour, c'est-à-dire ce qu'il y a de meilleur et de plus efficace pour développer la personne de l'enfant.

Qu'on se représente l'état d'esprit du malheureux qui se croit sans cesse épié par un Dieu-surveillant, comme celui de John Fiske. S'il est confiant par nature, l'idée néfaste agira sourdement, en cachette ; elle créera dans l'âme un parti hostile, en s'associant tous les états qui font opposition, jusqu'au jour où, devenue puissante, elle imposera son gouvernement et détruira le bonheur de l'enfant. Si le sujet est fâcheusement prédisposé par son caractère, ce sera bien pis. Dès son entrée dans la conscience, l'idée régnera sans peine, et dominera sur cet État qui semble avoir été créé pour elle. Elle aura tôt fait d'expulser les quelques idées confiantes, les quelques sentiments d'amour qui protestent timidement: bientôt elle opprimera la personne entière. L'idée sera partout avec l'enfant, elle s'insinuera dans tous les détails de sa vie, elle présentera les caractères et les dangers d'une obsession. La conduite extérieure et la moralité profonde du sujet pourront être profondément bouleversées. Sous le coup d'une terreur perpétuelle, il deviendra de plus en plus morose, il aura peur de se livrer, de se donner; il n'aura plus cet optimisme sain que l'on aime tant à voir chez l'enfant, cette confiance qui est bien la plus grande force de progrès moral dans la vie.

Lorsque cet état craintif se prolonge, il peut engendrer des maladies véritables. L'une des plus fréquentes est le délire de la persécution. Le sujet qui en est atteint aperçoit partout des dangers et des ennemis imaginaires : dans l'ombre qui joue près de

lui, dans le bruit du vent à travers les feuilles, il ne voit que menaces et présages fâcheux. Un geste l'effraie, le moindre mot le blesse. On dirait qu'un mauvais génie prend plaisir à dénaturer, pour le faire souffrir, tout ce qui frappe ses sens. Les sentiments les plus bienveillants eux-mêmes sont faussés par cette disposition pessimiste : aussi la vie devient-elle parfois à charge à ces malheureux enfants [1].

On peut citer bien des exemples de cette puissance néfaste de l'idée.

J. Sully parle d'un enfant qui éprouvait une grande frayeur lorsqu'on l'enfermait dans les ténèbres avec le Dieu redoutable qui voit tout [2]. L'enfance de John Fiske fut certainement gâtée par la crainte du Dieu-surveillant.

Lorsqu'elle eut sa crise de conversion, accompagnée de troubles plus ou moins nerveux, la petite Phebe Bartlet avait peur du Juge courroucé qui envoie les pécheurs en enfer [3].

Le *Journal de Wesley* rapporte le cas d'un enfant de 6 ans chez qui l'idée du Jugement était une obsession terrifiante [4].

Enfin, parmi les enfants soumis à notre enquête, quelques-uns, catholiques pour la plupart, semblent avoir grand peur du Dieu qui surveille et châtie. Il y a là de quoi jeter un sombre voile sur leur confiance et sur leur bonheur [5].

Une idée de Dieu qui développe la peur est, par là même, un agent de désagrégation et de mort ; les perturbations qu'elle peut occasionner dans l'affectivité, dans la moralité, dans le corps même de l'enfant, sont en tous points déplorables. Les partisans de la Christian Science

1. Félix Thomas, *op. cit.*, p. 90.
2. *Op. cit.*, p. 219.
3. Son biographe nous dit qu'elle balançait son corps comme quelqu'un qui est dans l'angoisse. (J. Edwards, *op. cit.*, p. 62.)
4. D'après une lettre adressée à Wesley, en date du 21 septembre 1745. (*Op. cit.*, III, p. 220.)
5. « Une fillette de 9 ou 10 ans, dont les parents avaient surexcité l'imagination par des images trop vives de la vie future, vit un soir le diable lui apparaître ; elle poussa un grand cri et tomba sans connaissance. » (Compayré, *op. cit.*, p. 350.) — L'enfance de Hebbel fut assombrie par un enseignement religieux qui faisait appel à la crainte (Hœpfner, *op. cit.*) Voir plus haut, pp. 79 et ss.

ont raison de faire de la peur « le Grand Péché, le nom actuel de Satan[1] ».

III. — L'idée de Dieu un agent de développement et de progrès.

Les meilleures choses peuvent nuire quand on les emploie mal. Il en est ainsi de l'idée de Dieu. Sous la forme grossière que lui donnent parfois les éducateurs, elle peut causer de grands ravages dans la personnalité de l'enfant; mais présentée sous son vrai jour, comme un reflet de l'amour du Père, elle exerce une action bienfaisante sur le développement affectif et moral du sujet.

Plus l'idéal moral est élevé, plus il a de pouvoir sur la vie : or il ne peut pas y avoir d'idéal plus grand que Dieu. Cela est tellement vrai que l'idée de Dieu a toujours marché de pair avec la moralité, la suivant parfois, plus souvent encore la précédant et la guidant. C'est ainsi qu'à chaque révélation divine, les hommes sont montés plus haut ; dans la course à l'étoile, ils se sont élevés, de cime en cime, jusqu'au jour où le Christ est venu leur apporter, dans sa personne, une parfaite incarnation du Dieu Père, un idéal vivant qui ne sera jamais dépassé.

De même chez l'enfant, à mesure que la loi morale se dégage, elle poursuit un but de plus en plus élevé. D'abord elle s'attache aux parents ou à quelque autre personne humaine ; mais bientôt elle cherche plus haut, attirée vers le ciel. Dans cette envolée sublime, où l'enfant trouverait-il un idéal plus beau, plus vivant et plus vivifiant que le Dieu d'amour, le Dieu de Jésus-Christ ? En pénétrant dans son cœur, la notion du Dieu Père groupe autour d'elle tout ce qu'il a d'idées généreuses et de sentiments nobles. Elle rassemble sous son drapeau toutes les puissances du bien, et les ayant ainsi coordonnées

1. D'après Leuba, *The Development of Emotion in Religion.* (*Op. cit.*, p. 537.)

avec sagesse, elle dirige leur effort contre les tendances mauvaises. En face de l'égoïsme, elle place l'altruisme, après avoir ennobli la sympathie humaine des reflets de l'amour divin. Contre l'orgueil si facile, elle se dresse elle-même, de toute sa grandeur ; elle impose la modestie par son seul prestige. Par le double processus de synthèse et d'inhibition, l'idée de Dieu devient donc un agent puissant de progrès moral[1].

Enfin, la notion du Dieu Père exerce une action bénie sur l'affectivité de l'enfant. Elle rassemble autour d'elle une foule d'idées et de sentiments joyeux pour les sanctifier par sa douce influence. Quand le sujet est naturellement triste, elle combat sans trêve contre la mélancolie, jusqu'à ce qu'elle ait rétabli la sereine confiance. C'est ainsi qu'une âme légèrement inclinée vers la peur dissolvante peut être redressée par l'idée du Dieu d'amour. Et quand bien même sa mélancolie serait telle que ses rapports sociaux en fussent assombris, il y aura toujours pour elle un espoir de relèvement tant qu'elle se tournera candidement vers Dieu. L'idée du Père aimant donne et maintient la confiance ; elle est une preuve que la source du cœur n'est pas encore tarie, et tant que cette idée n'aura pas disparu, l'enfant pourra s'appuyer sur elle pour vaincre un tempérament fâcheux. Nous connaissons des personnes qui, grâce à l'idée religieuse optimiste, ont dépouillé graduellement la mélancolie foncière de leur nature : la notion du Dieu Père a rompu le cercle étroit qui entourait leur cœur et l'étouffait. Or c'est là un

1. Le Dr. Helme écrit dans le *Temps* du 13 avril 1912 : « Resterait maintenant le chapitre de la morale, qui est tout l'homme, et déjà je n'ai plus de place. Je me mépriserais cependant si je n'exprimais mon regret de voir l'idée de Dieu étrangère à la formation de nos petits. Elle emporte avec elle une morale si haute, elle munit les sensibilités de freins si solides que, dans notre hâte d'éphémères enclins aux réalisations immédiates, nous avons porté une main trop brutale sur le vieil édifice. « En « se mêlant au monde, » a dit M. Jean Jaurès dans sa magnifique thèse « de doctorat sur *la Réalité du monde sensible*, « Dieu n'y répand pas seu- « lement et la vie et la joie, mais aussi la modestie et le bon sens. »

résultat merveilleux et béni que de maintenir en l'homme cette tendance à l'optimisme qui est la plus grande force de résistance et de conquête dans la vie.

L'optimisme est comme la santé de l'âme. Cette santé morale peut être spontanée ou bien volontaire et systématique. Quand elle est involontaire, elle fait éprouver du bonheur immédiatement en présence des choses [1].

Il faut que l'enfant soit optimiste ; il le faut pour le développement de sa personne, pour son bonheur présent et futur. L'existence lui réserve assez de déboires pour qu'on s'attache à lui donner une jeunesse heureuse. Il s'agit d'allumer en lui une flamme impérissable de confiance, et cela suffira pour que sa vie tout entière en soit illuminée. Heureux ceux qui, dès leur enfance, ont connu le divin Père : c'est au contact de son amour que le feu sacré se ravive sans cesse ; et tant qu'ils n'auront pas perdu leur trésor de foi, la vie sera pour eux digne d'être vécue.

1. W. James, *l'Expérience religieuse*, p. 75. Alcan, 1908.

QUATRIÈME PARTIE

Conséquences pédagogiques.

CHAPITRE PREMIER

LE PROBLÈME DE L'ÉDUCATION RELIGIEUSE

L'étude psychologique vient de nous montrer combien profondes sont les racines qui fixent l'idée de Dieu à l'intelligence, au sentiment et à la conscience morale de l'enfant. Il y a, dans la jeune âme, un trésor divin qui demande à être mis en valeur. Une tendance naturelle a besoin d'être éduquée pour atteindre son plein épanouissement. Si donc le but de l'éducateur est bien de développer harmonieusement, dans l'individu, toutes les facultés qui honorent l'espèce humaine, il faillirait à sa tâche en se désintéressant du problème religieux. La question paraît encore plus importante si l'on voit nettement l'influence considérable que l'idée de Dieu peut exercer sur le développement affectif et moral de l'enfant. La religiosité n'est pas une de ces qualités accessoires que l'on peut négliger sans inconvénient : elle crée un impérieux besoin qui trouvera toujours le moyen de se satisfaire, et qui pourra devenir un agent de superstition si l'on n'en fait pas une puissance de progrès. L'enfant dont

on brise une aussi légitime aspiration ne sera jamais un homme complet : toujours il gardera dans sa conscience et dans son cœur la marque douloureuse de la mutilation qu'on lui a fait subir :

L'enfance est naturellement religieuse, elle ne demande qu'à ouvrir ses ailes et à prendre son vol. Ce vol, il faut le guider pour qu'il se dirige vers les régions supérieures. Refuser à l'enfant les horizons célestes, couper ses ailes naissantes, c'est ne pas l'élever, c'est l'abaisser [1].

La pédagogie athée n'est pas seulement aveugle, elle est néfaste [2]. Si le problème religieux doit se poser à tout éducateur, quelles que soient ses convictions philosophiques (*a*), à combien plus forte raison ne doit-il pas préoccuper le chrétien ! Mais, dès l'abord, deux objections nous arrêtent.

1. On nous dit en premier lieu : n'allez pas profaner

1. Naville, *l'École chrétienne et l'École laïque*, p. 36.

2. « A supposer même que la religion ne corresponde à aucune « vérité » objective, elle peut être d'une grande utilité en servant de support et de moyen d'expression à des sentiments qui, eux, sont bien réels, et dont l'expansion permet sans doute à la personnalité de franchir un pas difficile de son développement. » Claparède, *op. cit.*, p. 180 (*b*).

(*a*) Il est bon d'apporter ici le témoignage d'un psychologue et pédagogue aussi autorisé que Foerster :

« Je tiens que toute pédagogie profonde est inséparablement liée à la « philosophie et à la théologie. » (*L'École et le Caractère*, trad. par P. Bovet, 5e éd., p. 14, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel.) — « Les libres penseurs se sont plaints vivement que ce livre (*Jugendlehre*) fût soutenu par un témoignage si décidé à la puissance pédagogique inaccessible de la religion chrétienne. L'auteur souligne de nouveau expressément que ce témoignage n'est pas sorti d'une lubie métaphysique, mais du cœur même de ses études de pédagogie morale. Depuis plus de dix ans, il s'est occupé presque exclusivement... d'étudier psychologiquement le problème de la formation du caractère... Le résultat de ces études lui a fait pénétrer l'insuffisance pédagogique absolue (*die absolute pädagogische Unzulänglichkeit*) de toute éducation areligieuse de la jeunesse (*aller religionslosen Jugenderziehung.* » (*Jugendlehre.* Vorwort p. X, Berlin 1910.) Comp. Gaston Frommel, *Pédagogie sociale et religion*, dans *Études religieuses et sociales.* Foyer solidariste. Saint-Blaise, 1908.

(*b*) Nous n'admettons point la forme pragmatiste de cette supposition. Si la religion n'est pas vraie, elle est non seulement inutile, mais nuisible. C'est la vérité d'une religion qui fait sa force ; ses erreurs font sa faiblesse. L'utilité ne remplace pas plus la vérité que la fin ne justifie les moyens.

l'idée de Dieu en la présentant à de jeunes esprits qui ne peuvent pas la saisir ; attendez qu'ils aient atteint l'âge de raison pour les instruire : alors seulement, ils seront capables de se faire une conception de la divinité qui soit conforme à la pensée moderne. Telle est l'opinion de Rousseau :

Gardons-nous d'annoncer la vérité à ceux qui ne sont pas en état de l'entendre, car c'est y vouloir substituer l'erreur. Il vaudrait mieux n'avoir aucune idée de la Divinité que d'en avoir des idées basses, fantastiques, injurieuses, indignes d'elle ; c'est un moindre mal de la méconnaître que de l'outrager [1].

L'auteur de l'*Émile* voudrait que le jeune homme ne reçût aucune instruction religieuse avant 16 ou 18 ans. Pour Kant, l'idéal serait même d'attendre l'âge adulte [2]. Cette attitude est par trop intellectualiste. Elle méconnaît ce qu'il y a de religiosité native dans le cœur, et, sous prétexte de vouloir éviter l'éclosion d'idées fausses, elle ne tend à rien de moins qu'à laisser inassouvis les besoins religieux de l'enfant. Nous avons vu, d'ailleurs, que les représentations grossières de la divinité viennent le plus souvent de l'action du milieu. Quand bien même l'enfant ne pourrait concevoir Dieu que sous une forme imparfaite, cela ne devrait point nous surprendre. Sous l'influence d'une éducation bien menée, l'idée progressera en même temps que la personne. Ensemble, en se prêtant appui, elles atteindront leur plein épanouissement. Au bout de l'évolution, l'idée sera si bien amalgamée à l'âme entière que rien ne pourra la détruire. Si nous voulions, au contraire, appliquer la théorie de Rousseau, d'autres se chargeraient, à notre place, d'initier l'enfant aux problèmes religieux, et, probablement, d'une manière peu conforme à nos désirs. Dans le milieu actuel, où la religion est souvent exposée aux critiques et aux railleries d'une propagande athée, comment le jeune esprit garderait-il son in-

1. *Émile ou de l'Éducation*, par J.-J. Rousseau. Genève, 1780.
2. Cf. *Kant über Padagogik*. Rink, Königsberg, 1803.

dépendance ? Au jour où nous voudrions lui inculquer l'idée de Dieu, la place serait prise, et il serait trop tard (*a*).

2. Une théorie, qui a cours dans certains milieux revivalistes, préconise la conversion brusque et fait fi de l'éducation. La question se poserait, au sujet de l'enfant, sous la forme suivante : s'il n'est vraiment pas susceptible de faire l'expérience du changement radical, il faut attendre, pour agir sur lui, qu'il ait atteint l'âge de la conversion ; si, par contre, on est d'avis que la nouvelle naissance est accessible à tous, il faut travailler la jeune âme et lui faire subir une culture intensive afin qu'elle subisse la crise salutaire dès l'âge le plus tendre. D'un côté, l'enfance est complètement négligée ; de l'autre, on s'efforce de lui imposer des expériences d'adultes, ce

(*a*) A l'opinion de Rousseau, on peut opposer celle de Herbart, dont l'action bienfaisante sur l'enseignement secondaire et supérieur se compare à celle de Pestalozzi sur l'enseignement primaire :

« Faire naître et former l'idée de Dieu est le travail de la synthèse religieuse. Fin suprême du monde et sommet de tout ce qui est grand, cette idée doit commencer à luire dès la plus tendre enfance, aussitôt que l'esprit commence à risquer un coup d'œil sur ce qu'il connaît, pense, craint, espère, aussitôt qu'il essaie de percer du regard les limites de son horizon. Jamais la religion ne prendra la place tranquille qui lui revient au fond du cœur, si son idée fondamentale n'est point parmi les plus anciennes que la mémoire puisse atteindre, si cette idée n'est pas intimement unie à tout ce que la vie changeante a laissé au centre de la personnalité. » J. F. Herbart, *Allgemeine Pädagogik*, pp. 125-129. Reclam. Leipzig.

Stuart L. Roussel exprime la même vérité sous une autre forme, et prend à partie Rousseau :

« C'est une loi physiologique bien connue que, dans l'évolution d'un être vivant, chaque organe apparaît en son rang et en son temps et se développe aussi à un moment donné. Si quelque circonstance adverse, telle que le manque de nutrition, empêche alors son développement normal et complet, celui-ci ne pourra plus tard jamais s'opérer complètement.

« Parmi les utopies qui abondent dans l'*Émile* de Rousseau, aucune ne révèle peut-être aussi clairement le manque complet d'expérience pédagogique de l'auteur, que l'idée qu'il est possible de tenir l'enfant dans une ignorance complète de ce qui concerne Dieu jusqu'à l'âge de 15 ans, et de lui faire ensuite accomplir en quelques années son évolution religieuse complète.

« Même la conversion — quand elle a lieu — ne peut compenser entièrement ce qui a manqué à l'éducation morale première et effacer toutes les traces du péché, pas plus d'ailleurs qu'elle ne fait repousser le bras ou la jambe que l'ivrogne a perdus grâce à son vice. » (*Op. cit.*, pp. 35-36.)

qui est fausser sa nature et lui donner une précocité regrettable : dans les deux camps règne le même dédain pour l'éducation lente et réfléchie qui fait pénétrer graduellement l'idée de Dieu dans le cœur de l'enfant[1].

Celui qui croit à la dépravation totale du nouveau-né acceptera facilement la thèse revivaliste. Les termes sonnent étrangement quand il s'agit d'êtres si frêles et si confiants; mais là où il n'y a que perversité native, il est bien évident qu'il faut un bouleversement complet pour anéantir le vieil homme. On peut affirmer, au contraire, qu'un trésor de religiosité repose inné dans le cœur de l'enfant : l'étude psychologique en montre l'existence profonde. Il y a quelque chose de bon à développer dans la jeune âme (*a*) ; elle est donc bien par là dans le Royaume de Dieu, et la question n'est pas de savoir si elle y entrera, mais si elle y restera, si elle y pénétrera davantage. Notre Sauveur ne dit-il pas : « Le Royaume des Cieux est pour ceux qui leur ressemblent ? »

Est-ce que l'idéal n'est pas pour l'individu, pour l'enfant, que la « conscience de Dieu », comme disent les Allemands, grandisse en lui parallèlement avec sa conscience personnelle, et se développe par les mêmes moyens, c'est-à-dire par l'expérience de tous les jours[2] ?

Et cela ne peut se faire que par l'éducation profonde et réfléchie de la personne entière.

Il peut donc y avoir, il faut donc qu'il y ait une éducation religieuse, et plus tôt elle commencera, mieux cela vaudra. La question se pose aux chrétiens protestants

1. Cf. H. Bois, *Psychologie des Réveils*, pp. 14 et ss. Fischbacher, Paris, 1906. — Coe, *op. cit.*, pp. 53, 60, 378, 394, etc. — *The Child and Religion*, *op. cit.*, pp. 22 et ss., 252, 301, etc.

(*a*) Il y a quelque chose de bon qui a droit à un développement normal par une éducation normale. C'est ainsi que l'on pourrait poser le principe même d'une école religieuse active, en s'inspirant des paroles de Jésus : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. » (Cf. Appendice II, conclusion.)

2. H. Bois, *ibid.*

d'une manière très précise et très angoissante. Au moment où passèrent les lois Ferry, les protestants se sont imaginés que c'était l'avènement du régime de la liberté. Les catholiques étaient battus ; les protestants ont considéré cela comme une victoire à leur actif, et, d'enthousiasme, ils ont laissé tomber leurs écoles ou les ont livrées à l'État. Maintenant, on voit ce qu'est l'éducation laïque : elle ne vaut pas toujours mieux que celle d'autrefois ; elle peut être pire, car sa neutralité n'est parfois que de l'athéisme (*a*). Ce n'est pas tout : nos enfants ne sont pas seulement exposés à entendre ridiculiser la religion par des maîtres incrédules ; chose encore plus troublante, leur pureté, leur innocence risquent à chaque instant d'être assassinées au coin des rues par quelque annonce ou quelque infâme gravure. Il faut absolument donner des armes à nos petits en danger. Les meilleures armes sont celles que fournit une éducation chrétienne ; l'idée-force qui peut le mieux rassembler autour d'elle toutes les énergies vertueuses et devenir une obsession pour le bien, c'est l'idée de Dieu. Que faisons-nous actuellement pour fortifier cette idée ?

Dans la plupart des familles chrétiennes, on n'apprend à l'enfant que des formes vides ; au lieu d'une forte armure qui le protège efficacement, on ne lui donne que des mots impuissants. Souvent même, on remplit son imagination de récits absurdes qui vont se développer à leur aise et fausser complètement l'idée qu'il aurait pu se faire de Dieu. Quant à l'École du Dimanche, elle ne peut pas remplacer l'éducation de la famille, et de plus, elle est loin

(*a*) Le système scolaire le plus pratique et le meilleur serait, sans doute, celui de l'école laïque modifié dans le sens indiqué par les protestants d'Alsace-Lorraine : des cours d'instruction religieuse seraient donnés dans l'établissement même, par les ministres des divers cultes, au gré des familles. Ce système est celui des établissements d'enseignement secondaire. Il n'oblige pas les maîtres laïques à sortir de la neutralité ; il ne leur impose aucune croyance particulière, et cependant, il ne chasse pas la religion de l'école, ce qui est d'un effet déplorable. En attendant un heureux changement qui pourrait bien ne jamais venir, les protestants ont le devoir urgent de renforcer et de perfectionner l'éducation religieuse dans la famille et dans l'Eglise.

d'exercer partout l'influence qu'elle pourrait avoir (*a*).

Dans ces conditions, comment s'étonner si le protestantisme reste stationnaire ou décline ?

Voici qu'autour de nous la pédagogie laïque a fait des progrès étonnants. Suivant en cela les conseils de Montaigne et de Rousseau (*b*), avant d'instruire l'enfant, elle s'est mise à étudier sa nature, afin de savoir ce qu'il peut apprendre ; elle s'appuie constamment sur la psychologie, elle devient de plus en plus scientifique. Sans doute, il ne suffit pas de connaître la théorie pour être un bon éducateur : il faut un tact, un doigté, qui sont comme instinctifs ou qui s'acquièrent lentement à la pratique[1]. Mais que d'erreurs et de fausses manœuvres évitera celui qui connaît l'âme du sujet avant de travailler sur elle ! Au lieu de se perfectionner aux dépens de son élève et de gâcher ses premières ébauches, il pourra d'emblée faire du bon travail avant d'arriver au chef-d'œuvre[2] (*c*).

(*a*) Cf. Enquête, 1924. Question 1. Les réponses paraissent indiquer l'insuffisance de l'éducation religieuse familiale. — D'une manière générale, on peut dire que presque toute la tâche est laissée à l'Eglise, et en particulier, aux pasteurs. C'est merveille que le niveau religieux de notre protestantisme soit encore ce qu'il est au milieu de telles difficultés, avec de si faibles moyens. Il est juste et encourageant de signaler, par contre, l'intérêt croissant qui se manifeste, depuis quelques années, pour la psycho-pédagogie religieuse. Cela nous promet, pour bientôt, une phalange d'éducateurs chrétiens vraiment à la hauteur de leur tâche. Depuis longtemps déjà, le *Journal des Écoles du Dimanche*, rédigé actuellement par M. Jean Laroche, mène le bon combat, et fait pénétrer, peu à peu, dans les milieux les plus fermés, les principes de la pédagogie la plus moderne, avec les meilleures indications pratiques en vue de leur application à l'enseignement biblique. (Cf. en particulier, art. et revues pédagogiques de nov. déc. 1920; fév. 1921 ; av., août, déc. 1922 ; fév. 1923 ; fév., mars. déc. 1924 ; janv., mai 1925, etc., etc.). Cf. E. Monod, *op. cit.*

(*b*) Montaigne disait déjà, dans son style savoureux :

« Il est bon qu'il (le précepteur) le (le disciple) fasse trotter devant lui, pour juger de son train, et juger jusques à quel point il se doit ravaler pour s'accommoder à sa force. A faute de cette proportion, nous gâtons tout ; et de la savoir choisir et s'y conduire bien mesurément, c'est une des plus ardues besognes que je sache ; et est l'effet d'une haute âme et bien forte, savoir condescendre à ces allures puériles, et les guider. Je marche plus sûr et plus ferme à mont qu'à val. » *Essais*. Edit. Hachette, 1872, tome I, 79 (div. I. chap. xxv).

1. Cf W. James, *Causeries pédagogiques*, p. 14 et ss. Alcan, 1909.

2. Cf. Claparède, *op. cit.*, p. 10.

(*c*) La pédagogie est un art Le bon pédagogue est un véritable artiste. Il guide la nature, tout en la respectant ; il unit la science et la vie. Il

Si l'éducateur chrétien veut être à la hauteur de sa tâche, s'il ne veut pas croupir dans la routine, il doit adapter les procédés modernes à son genre d'enseignement : il doit faire une place de plus en plus grande à la psychologie. Avant de présenter à l'enfant l'idée de Dieu, il faut au moins connaître le terrain que l'on va cultiver ; on risquerait, autrement, d'agir avec maladresse, au grand détriment de l'élève et de l'enseignement qu'on veut lui inculquer. Tous les enfants possèdent la religiosité, mais tous n'ont pas les mêmes dispositions ni les mêmes besoins spéciaux. Il faut donc chercher, dans tel sujet donné, les tendances favorables, les points de contact indiqués pour que l'idée de Dieu vienne s'y appliquer. Selon les termes de M. Binet, « la pédagogie doit avoir comme préliminaire une étude de psychologie individuelle[1] ».

Il faut connaître aussi les étapes du développement de l'âme enfantine avant d'agir sur elle. La précocité religieuse, avec ses résultats déplorables, est presque toujours la conséquence directe d'une éducation surchauffée qui va contre la nature du sujet. L'enfant n'est pas un petit homme, et les expériences qu'il s'agit de lui faire accomplir ne doivent pas être des expériences d'adulte. Elles doivent s'adapter à son évolution mentale, qui part de l'image concrète pour s'élever peu à peu jusqu'à l'abstraction.

Il faut se rappeler enfin que la religiosité première consiste presque uniquement en affectivité plus ou moins vague, sur laquelle viennent se greffer des idées plus ou moins étranges. Il ne faut donc pas s'imaginer que l'on pourra, d'emblée, faire parvenir l'enfant à la notion com-

doit connaître la psychologie ; il doit connaître aussi l'esthétique. Cf. Docteur Ernst Weber, *Aesthetik als pädagogische Grundwissenschaft*, pp. 5. 10. Leipzig, 1907.

L'art de l'éducation a besoin, comme tout art, d'une véritable inspiration. Cf. Félix Pécaut : Pourquoi la morale est-elle l'enseignement le plus difficile à donner ? — *Pages choisies*, p. 192. Fischbacher, Paris, 1906. Sur les rapports du tact pédagogique et du sens esthétique, voir encore : Paul Natorp, *Philosophie und Pädagogik*, p. 56. Marburg, 1909.

1. A. Binet, *les Idées modernes sur les enfants*, p. 7. Flammarion, 1911.

plète et définitive de Dieu. Il faudra préparer l'avènement de l'idéal spirituel par une action profonde exercée, chaque jour, sur le sentiment, sur la vie morale et sur l'intelligence du sujet.

Partant de ces principes et des résultats de l'étude psychologique, nous allons essayer de voir comment il est possible d'éduquer la personne entière de l'enfant en vue de l'idée parfaite du Dieu Père[1] (*a*).

1. Dans les trois chapitres qui suivent, on ne trouvera qu'une esquisse d'éducation, quelques grands traits qui semblent ressortir d'une étude préalable de l'âme de l'enfant.

(*a*) Comme nous l'avons indiqué plus haut (p. 111, n. *a*), la psycho-pédagogie religieuse, si elle a beaucoup à faire, n'a cependant pas tout à faire, même en France, où les circonstances ont été moins favorables qu'ailleurs à son développement. Dans les pays anglo-saxons, en Angleterre, et surtout aux États-Unis, c'est elle qui tient la tête et qui donne l'exemple à la psycho-pédagogie laïque (Cf. CHRISTIAN RICHARD, *la Psychologie pédagogique. L'École du Dimanche. Impressions d'un voyage d'étude aux États-Unis*. Casablanca, 1924). Elle s'est nettement dirigée dans le sens de l'école active qui, bien conçue et bien dirigée, peut certainement donner la meilleure forme d'éducation. Depuis longtemps, elle fait sa part au jeu dans l'enseignement biblique. Aux tout-petits, elle fait représenter les scènes de l'histoire sainte sur le plateau de sable ; aux plus grands, elle les fait mimer ou raconter, plutôt que réciter. Ses méthodes sont connues en France par nos organes de pédagogie religieuse : *le Journal des Écoles du Dimanche*, *l'Éducateur protestant*. Elles commencent à être appliquées. C'est donc à une source religieuse que nous pouvons puiser.

Les excellents principes de l'école active, tels qu'ils ont été présentés par M. Claparède au Congrès d'Hygiène mentale de Paris, en 1922, sont depuis longtemps pratiqués dans les écoles du dimanche anglo-saxonnes, et même dans certaines écoles françaises. — En voici quelques-uns :

6. L'école doit être active, c'est-à-dire mobiliser l'activité de l'enfant. Elle doit être un laboratoire plus qu'un auditoire. Dans ce but, elle pourra tirer un utile parti du *jeu*, qui stimule au maximum l'activité de l'enfant.

7. L'école doit faire aimer le travail. Trop souvent elle apprend à le détester, en créant autour des devoirs qu'elle impose des associations affectives fâcheuses. Il est donc indispensable que l'école soit pour l'enfant un milieu joyeux, dans lequel il travaille avec enthousiasme.

9. Dans cette nouvelle conception de l'éducation, la fonction du maître est complètement transformée. Celui-ci ne doit plus être un omniscient chargé de pétrir l'intelligence et de remplir l'esprit de connaissances. Il doit être un *stimulateur* d'intérêts, un éveilleur de besoins intellectuels et moraux. Il doit être, pour ses élèves, bien plus un collaborateur qu'un enseigneur ex cathedra. Au lieu de se borner à transmettre les connaissances qu'il possède lui-même, il les aidera à les acquérir eux-mêmes par un travail et par des recherches personnelles. L'enthousiasme, non l'érudition, sera chez lui la vertu capitale.

Comp. D. C. FISHER, *l'Éducation Montessori*, *op. cit.*, pp. 38, 75 ; — BADEN-POWELL, *le Livre des Louveteaux*, traduit par Pierre Bovet, pp. 7, 231-234 ; — PIERRE BOVET, L'École active. *Foi et Vie*, cahier B, 1er avril 1920, etc.

CHAPITRE DEUXIÈME

L'ÉDUCATION DU SENTIMENT

Le sentiment religieux étant une espèce du genre social, il ne peut être question de le prendre en particulier pour influer sur lui séparément. Au début, il ne se distingue pas des émotions ordinaires provoquées par les rapports familiaux. Si donc on veut le dégager, lui permettre d'avoir un développement normal, et le mettre en valeur, il faut agir en même temps sur l'affectivité tout entière.

I. — Le Développement des sentiments affectueux.

Il s'agit, par le sentiment, de préparer une place à l'idée du Dieu d'amour. Il faut donc étouffer tous les germes de crainte et mettre en valeur le trésor d'affection qui se trouve naturellement dans le cœur de l'enfant.

1. Lorsqu'on s'est rendu compte de l'influence absolument néfaste que la peur est capable d'exercer sur l'enfant, on ne peut que lutter de toutes ses forces contre ceux qui voudraient faire d'un sentiment aussi vil un mobile puissant de l'éducation. Il faut laisser aux temps de luttes ou de barbarie l'emploi d'un moyen aussi répréhensible. Ceux qui l'ont utilisé dans de pareils moments peuvent plaider les circonstances atténuantes, car ils obéissaient

aux sentiments régnants. Malgré tout, notre cœur brûle d'indignation lorsque nous songeons au voile d'épouvante que les enseignements d'un Jonathan Edwards devaient jeter sur l'âme de ses jeunes auditeurs[1]. A notre époque, où les mœurs ont dépouillé la rudesse d'autrefois, nous serions inexcusables si nous retombions dans de tels errements. Rappelons-nous, avec Moody, que

le fouet de la terreur est pour les esclaves et non pour les libres enfants du Tout-Puissant.

Il faut donc extirper de l'âme du sujet tout germe de peur maladive. Il y a d'abord un procédé indirect qui consiste à ne pas trop le dorloter, à l'élever d'une main douce et ferme en même temps ; car si l'abus d'autorité peut développer la crainte, l'absence de toute autorité, l'apitoiement continuel sur les moindres maux de l'enfant préparent un égoïste et un timoré. Il faut enfin, et surtout, éviter d'impressionner le sujet par des récits terrifiants.

Celui qui élève un enfant en représente le cerveau. Tout ce qu'il lui dira de laid, d'effrayant, d'épouvantable, ce sont autant d'épines qu'il lui laisse dans les chairs et qui le blesseront pour toute la vie[2].

S'attacher à détruire la peur et surtout à ne pas la pro-

1. Voici un échantillon du genre de ce prédicateur :
« Le Dieu qui vous tient au-dessus du puits de l'Enfer, comme nous tenons une araignée ou quelque insecte repoussant au-dessus d'un brasier, vous abhorre et est terriblement courroucé. Sa colère contre vous brûle comme le feu. Il vous considère comme dignes seulement d'être jetés au feu. Ses yeux sont trop purs pour supporter de vous contempler. Vous êtes dix mille fois plus abominables à ses yeux que ne le sont aux nôtres les serpents les plus venimeux et les plus haïssables... » (*Sinners in the Hand of an Angry God.* — D'après Leuba, *The Development...*, *op. cit.*, p. 530.)
On comprend qu'à l'ouïe de telles prédications, les auditeurs fussent tellement épouvantés qu'ils se retenaient à leur banc, comme si le puits de l'Enfer s'ouvrait devant eux, ou bien qu'ensuite leur angoisse fût si grande qu'ils « se jetaient sur le sol et hurlaient de terreur ».
2. A. Mosso, *op. cit.*, p. 142.

pager, c'est la préparation négative du sentiment. Pour l'achever et pour la parfaire, il faut en même temps créer autour de l'enfant, et dans son cœur même, une atmosphère d'amour ; c'est la préparation positive.

2. L'éducation familiale est la première en date et la plus importante : elle doit être imprégnée d'amour. Cela ne veut pas dire que les parents doivent abdiquer leur autorité. Ce serait au détriment du respect qui leur est dû ; or, la piété filiale, qui prélude à la piété religieuse, ne pourrait exister sans la vénération. Mais il faut qu'une confiance absolue règne dans les relations familiales : que jamais une atteinte maladroite ne vienne froisser cette fleur de confiance qui s'épanouit naturellement dans le cœur de l'enfant. Il faut le laisser jouir de sa jeunesse, il faut être indulgent pour ses enfantillages. Il ne peut pas, il ne doit pas se comporter comme un adulte ; ses questions naïves, ses jeux, ses rires, ses courses folles sont l'expression de sa nature et doivent être tolérés, supportés, encouragés : le bonheur de son enfance est à ce prix, et pour que ne se flétrisse pas la fleur de sereine confiance, il faut que l'enfant soit heureux. L'affection dictera aux parents la conduite à tenir (*a*), et cette affection devra se manifester d'autant plus que le caractère du sujet sera plus incliné vers la mélancolie. La jeune plante, encore flexible, trouvera dans une atmosphère d'amour les énergies qui lui manquent : avant qu'il soit trop tard, elle se redressera.

Quand de tels rapports de confiance unissent l'enfant à ses parents, il est prêt à entrer avec Dieu dans des relations du même ordre.

Le terrestre est l'ombre et le symbole du céleste. L'amour et les soins d'un père et d'une mère sont les moyens naturels de sug-

(*a*) C'est l'amour qui fera de l'éducateur chrétien un véritable artiste, et qui, subvenant à bien des lacunes, lui donnera ce tact pédagogique dont aucune théorie n'a trouvé le secret [Cf. p. 111 *c*.)

gérer l'amour et la sollicitude de Dieu; la confiance et l'obéissance qui émanent des relations inférieures sont un guide vers ce que réclament les supérieures [1].

La vie de famille où domine l'amour colorera d'amour la vie religieuse de l'enfant. Dans une âme ainsi préparée, la crainte est bannie, la confiance règne, et Dieu ne peut être qu'un Père.

II. — L'éducation du sentiment religieux.

Pour que l'idée de Dieu trouve dans l'âme un accès facile, il faut aussi préparer les émotions spécialement religieuses. C'est encore à la famille qu'incombe cette tâche, car seule une influence de chaque jour peut agir sur l'affectivité profonde. La famille doit exercer cette action d'une double manière : inconsciemment et volontairement, ou, si l'on préfère, par la suggestion pure et par le rite aidé de la suggestion.

1. La religiosité qui sommeille au fond de l'âme de l'enfant ne peut être éveillée que par le contact avec la vie religieuse. Ni l'instruction de l'intelligence, ni les formes du culte ne suffisent à développer le sentiment du divin. L'action même qu'elles exercent dépend de quelque chose qui est indépendant de l'école ou de l'Église et qui existe avant elles : c'est l'influence cachée de la famille [2].

L'enfant se laisse pénétrer et suggestionner si facilement qu'il devient, de bonne heure, comme un écho de ses parents. Si la piété chrétienne est faible et mourante au foyer domestique, elle n'allumera pas d'étincelle au cœur de l'enfant. Si, par contre, elle est intense, véritablement vivante, elle se propagera, elle éveillera dans la

1. G. Hill, *The Child and Religion*, p. 298. Londres, 1905.
2. Cf. Otto Baumgarten, *Ueber Kindereziehung*, p. 66 et ss. Tubingen, 1911.

jeune âme le sentiment inné qui la pousse vers Dieu : elle sera pour l'enfant le flambeau de la vie.

La mission d'une mère est splendide à cet égard.

L'exemple de la mère, dit Ewald, est naturellement celui qui influe le plus fortement sur l'enfant. Elle crée le climat dans lequel son âme doit vivre et conserver son bien-être [1] (*a*) ».

Le devoir du père n'est pas moindre, et, comme la mère, il doit être pour les siens la religion en action (*b*). Vivre une vie chrétienne, c'est encore la meilleure éducation religieuse que l'on puisse donner à ses enfants. Cette vie se transmet naturellement sous la forme même qu'elle revêt chez les parents. C'est ainsi que les enfants de Zinzendorf manifestent, de très bonne heure, la tendance de leur père à substituer Christ à Dieu [2]. La foi craintive ou larmoyante des parents ne peut pas éveiller dans la jeune âme une piété joyeuse et confiante. Pour que la religiosité de l'enfant soit imprégnée d'amour, il faut que la piété familiale déborde d'amour. Si donc les

1. Ewald, *Histoire littéraire*, t. II, p. 181.

(*a*) Comp. les belles pages de Pestalozzi à la fin de son livre : *Wie Gertrud ihre Kinder lehrt*, op. cit., pp. 211-216. Il présente la mère comme la médiatrice entre Dieu et son enfant. Il préconise aussi l'éducation de l'enfant par ses frères et sœurs. (Cf. en particulier, p. 14.) — Sur le rôle dela mère dans l'éducation religieuse de l'enfant, voir encore : Vinet, *l'Éducation, la famille et la société*, pp. 536-537. Paris, 1855 ; — Th. Ziegler, *Allgemeine Pädagogik*, pp. 74, 111. Teubner, Leipzig, 1914 ; — Pierre Bovet, *le Sentiment religieux chez l'Enfant*, pp. 259-260 ; *Foi et Vie*, Cahiers B, 1er octobre 1921, etc., etc. — Citons enfin ces quelques lignes de Mrs. E. Read Mumford (*op. cit.*, p. 11) : « Lorsque sa mère prie, son attitude, le ton de sa voix, l'expression de son visage, le contact même de sa main, sont différents de ce qu'ils sont à tout autre moment et en toute autre circonstance : l'enfant répond instinctivement à cette différence. Silencieusement, inconsciemment, son respect, son amour, transmis d'une manière étrange et délicate, sur les cordes de la sympathie humaine, appellent en lui, presque dès le début, des sentiments semblables aux siens. Ce qu'elle sent, lui aussi commence à le sentir : un enfant est capable de sentiment religieux bien avant d'être capable de pensée religieuse. » Comp. cit. d'Amiel, plus loin, p. 127.

(*b*) Cela est d'autant plus nécessaire que l'enfant, normalement, doit transférer sur Dieu, en les sublimant, les sentiments qu'il a pour ses parents, et en particulier pour son père.

2. F. Bovet, *op. cit.*, t. II, p. 81 et ss.

parents ont comme but d'inculquer à leur enfant l'idée du Dieu d'amour, qu'ils rentrent en eux-mêmes et se demandent si le Dieu Père vit bien dans leur expérience.

2. La piété se transmet naturellement comme par un mystérieux phénomène d'endosmose ; mais elle doit passer à l'action pour avoir une influence durable. Il faut que les parents aient un culte extérieur auquel assiste l'enfant; il faut que l'enfant lui-même soit initié aux actes de ce culte.

a) Le culte domestique, auquel assistent tous les membres de la famille, est la cheville ouvrière de l'éducation religieuse, et c'est un triste spectacle que de voir tant de foyers protestants où on ne le pratique plus. La lecture de la Bible et la prière en commun, l'expression de recueillement gravée sur tous les visages, la voix émue de celui qui parle, exercent une suggestion profonde et marquent, dans le cœur de l'enfant, des impressions ineffaçables : il se forme, dans son esprit, une association très forte entre la religion et la vie familiale (*a*).

b) Cela ne suffit pas encore; il faut que l'enfant lui-même agisse, car c'est le meilleur moyen d'ancrer en lui la piété. Certes, le rite, en lui-même, est mort et l'habitude pure n'est que de la routine; mais le danger du formalisme est évité dans le milieu profondément chrétien. La piété des parents vient chaque jour éveiller dans

(*a*) Le missionnaire John G. Paton, l'apôtre des cannibales, raconte ses impressions d'enfance au culte de famille :

« Combien les prières de mon père me faisaient impression en ce temps, je ne saurais l'expliquer, et aucun étranger ne pourrait le comprendre. Lorsque, sur ses genoux, et nous tous à genoux, autour de lui, pour le culte de famille, il épanchait toute son âme, avec larmes, pour la conversion du monde païen au service de Jésus, et pour tout besoin personnel ou domestique, nous nous sentions tous comme en présence du Sauveur vivant, nous apprenions à le connaître et à l'aimer comme notre Ami divin. Lorsque nous nous levions, j'avais coutume de regarder à la lumière qui éclairait le visage de mon père, et je souhaitais être comme lui par l'esprit, j'espérais qu'en réponse à ses prières, j'aurais le privilège de porter l'Évangile béni à quelque portion du monde païen. » (John G. Paton, *An Autobiography*, p. 31. Hodder and Stoughton, London, 1890.)

l'âme de l'enfant des sentiments d'amour et de vénération : son émotivité, sans cesse en éveil, ne tarde pas à pénétrer le rite. Entre sa religiosité profonde et l'acte qu'il accomplit, s'établit vite une mystérieuse correspondance; des associations, que l'habitude rend indissolubles, se créent entre la forme du culte et l'affectivité : la source religieuse intime est définitivement captée.

Les deux actes les plus importants du culte de l'enfant doivent être la prière et le chant. Le seul fait de placer le corps du sujet dans l'attitude recueillie de l'adoration fait jaillir du subconscient les émotions religieuses. L'acte est précédé d'un sentiment quelconque ; mais bien souvent, il en provoque d'autres, ou tout au moins favorise leur éclosion. A cela s'ajoute l'influence des paroles d'affection et de reconnaissance dictées par une tendre mère. Les termes prononcés avec amour, et répétés sur le même ton, par une imitation naturelle, font pénétrer dans le subconscient l'impression de confiance qui, bien vite, fait croire que Dieu est un Père. Dès que l'enfant est capable de prononcer quelques mots, il faut donc lui faire balbutier une prière confiante (*a*).

Il faut encore agir sur lui par le chant. De très bonne heure, il est sensible aux mélodies et manifeste une préférence marquée pour les airs sentimentaux. Il y a là certains goûts artistiques naissants qu'il est bon de développer, car la culture esthétique vient souvent en aide à la vie religieuse. C'est ainsi que les émotions les plus nobles sont capables de prêter à la religiosité un appui efficace. Mais la mélodie ne suffit pas ; il faut que des paroles bien choisies viennent agir, par elle, sur l'enfant. Il faut, en pre-

(*a*) Il faut se méfier des prières apprises par cœur et faites de mots que l'on n'a pas expliqués à l'enfant, ou qu'il est incapable de comprendre. Les termes éveillent parfois, par simple assonance, des associations stupéfiantes. Il est certainement bien préférable de laisser l'enfant libre de choisir son vocabulaire, ce qui n'exclut pas des interventions pleines de tact. Il faut que l'enfant soit actif en priant, il faut que sa prière soit active. Plus tard, il n'en comprendra que mieux la beauté et la simplicité du *Notre Père*. (Voir plus haut, p. 23, *b*.)

mier lieu, qu'elles soient adaptées à l'état d'esprit du sujet : cela ne se rencontre pas souvent, tant il est difficile à des compositeurs de se mettre à la portée de l'enfant. Non seulement il faut que les paroles soient compréhensibles pour la jeune intelligence, mais, étant donnée la puissance de suggestion que va leur communiquer la musique, elles doivent être soigneusement sélectionnées. — Un cantique anglais, qui se trouve encore dans un recueil de 1862, renferme les strophes suivantes :

Il y a un enfer terrible
Et des peines éternelles ;
C'est là que les pécheurs doivent vivre avec les démons,
Dans l'obscurité, le feu et les chaînes.

Est-ce qu'un enfant comme moi
Peut échapper à cette fin terrible ?
Et puis-je avoir l'espoir, quand je mourrai,
D'aller au ciel ?

Oui, je veux lire et prier
Tant que j'ai la vie et le souffle,
De peur que je ne sois retranché aujourd'hui
Et envoyé à la mort éternelle (1).

Il est évident que des paroles de ce genre doivent être absolument prohibées. En éveillant la peur, elles pourraient avoir les résultats néfastes que nous savons. — C'est un message d'affection qu'il faut confier aux ailes de la mélodie. De la sorte, il pénétrera plus profondément dans le cœur de l'enfant et l'attachera plus vite au Dieu d'amour (*a*).

1. D'après Coe, *op. cit.*, p. 53.

(*a*) On peut agir sur le sentiment religieux de l'enfant même par le jeu. C'est que le jeu n'est pas pour l'enfant ce qu'il est pour l'adulte. Malgré toute l'exubérance et toute la joie qui peuvent l'accompagner, il est un acte important, un acte grave ; il prépare l'enfant à la vie, il élimine certaines tendances, il en favorise d'autres. (Cf. P. Bovet, L'instinct combatif, *op. cit.*, pp. 48 et ss. ; 247 et ss.) Les jeux de l'enfant, lorsqu'ils touchent à la religion, ne la profanent point, comme feraient ceux de l'adulte. Les jeux sacrés de l'enfant non seulement ne doivent pas être prohibés, mais peuvent être encouragés dans certaines limites ; il faut les surveiller discrètement avec la plus grande sympathie. Observez cet enfant qui représente un service religieux, qui parle et qui agit comme s'il était pasteur. Ne raillez point, mais admirez ce naturel, ce sérieux, cette onction, et dites-vous qu'en ce moment, tout cela fait écho dans l'âme enfantine. Ce jeu n'est point artificiel ; l'enfant n'a point de masque ; c'est un jeu vécu. Si vous savez vous y prendre, ce jeu peut être au tout petit en édification et en bénédiction. D'ailleurs,

Nous dirons, pour conclure ce paragraphe : une idée dont la venue est ainsi préparée dans le sentiment ne peut manquer d'apparaître ; bien plus, elle ne disparaîtra probablement jamais. Toutes les attaques échoueront devant un concept aussi profondément enraciné dans l'affectivité. L'être entier se révoltera contre les assauts du doute, comme s'il était menacé lui-même : c'est l'instinct de conservation qui lui dictera la résistance. Et si la croyance chérie lui est arrachée de force, le sentiment ne cessera jamais de la rappeler de ses vœux ; toujours il la gardera dans son souvenir, qui est tellement plus profond que la mémoire purement intellectuelle, et l'être ne sera pas satisfait tant que son idée ne lui sera pas rendue. Les exemples sont innombrables de gens qui, après un temps d'incrédulité, sont revenus à la foi de leur enfance[1].

Préparer l'affectivité, c'est donc bien le meilleur moyen d'incorporer l'idée de Dieu à la personne entière. Si la préparation est telle que nous l'avons rêvée, cette idée ne peut être que celle du Dieu Père.

nous l'avons déjà vu, les limites du jeu sont difficiles à tracer (pp. 69 *a*, 70). Quelle est la part du jeu dans les chants religieux de l'enfant ? Elle est certainement parfois très considérable. Les leçons bibliques mimées sont des jeux, et quand elles sont bien faites, elles ne sont assurément pas celles qui agissent le moins sur l'âme enfantine, bien au contraire. Autant que possible, l'enfant doit être actif. Cela ne lui est pas plus difficile dans le domaine religieux que dans les autres, peut-être moins ; c'est une preuve nouvelle que la religion lui convient parfaitement et qu'il ne peut s'en passer normalement et sans risques graves. (Cf. Appendice n° II : *La Religion, un jeu.*)

1. « Ce que nous trouvons à l'ordinaire, c'est la constance de la foi reçue dès l'enfance, et c'est aussi le retour à cette foi, ébranlée quelque temps ou négligée au cours de la vie. » (ARRÉAT, *le Sentiment religieux en France*, p. 101.)

CHAPITRE TROISIÈME

L'ÉDUCATION MORALE

Le Dieu que nous voulons faire connaître à l'enfant est un Dieu moral. Or l'idée que le sujet se fera de la divinité dépend en grande partie de ce qu'il sera lui-même. S'il est colère, jaloux, poltron, il y a de grandes chances pour que son Dieu soit vindicatif, capricieux, terrible. Si, par contre, il a des sentiments altruistes développés et une dignité sans orgueil, son Dieu sera bon, aimant, protecteur de la justice, de l'ordre et de l'honneur. Les aberrations de l'idée ou du sentiment religieux viennent généralement d'une atrophie du sens moral, et souvent aussi, la perte de la foi n'est que la conséquence de quelque faute grave. Il importe donc d'agir le plus tôt possible sur l'enfant, afin de créer en lui une personnalité morale. Ce programme implique une action de tous les jours sur les sentiments et sur les idées, en même temps que sur la volonté.

I. — Le développement des idées et des sentiments moraux.

L'éducation du sentiment, telle que nous l'avons indiquée, prépare heureusement la vie morale ; mais il faut y ajouter une action particulière exercée sur les émotions spécifiquement morales et sur les idées du même

ordre. L'action doit être double : il faut à la fois détruire et construire, extirper tout ce qui pourrait gêner l'évolution morale, pour mieux édifier ensuite, édifier aussi pour mieux détruire (*a*).

1. Les tendances mauvaises doivent être soigneusement extirpées. Il faut d'abord ne jamais leur donner l'occasion de se manifester, et, en même temps, développer les états contraires, qui finiront par l'emporter. Tout se tient si bien dans la vie de l'âme que l'action doit être menée simultanément sur tous les points. Ainsi, pour détruire la peur, nous avons vu qu'il faut d'abord se garder de la provoquer directement ou indirectement par des idées fâcheuses, qui pourraient facilement devenir des obsessions. Il faut, en même temps, détourner l'esprit de l'état pernicieux, en faisant appel à la raison naissante et à la volonté, en développant dans le cœur les sentiments de confiance. Pour vaincre l'égoïsme, par exemple, on agira de même. On se gardera, tout d'abord, de faire croire à l'enfant qu'il est le petit dieu de la maisonnée : l'affection qu'on lui manifeste ne doit rien avoir de servile. Quand il sera en âge de s'amuser avec de jeunes camarades, on surveillera ses jeux, et l'on interviendra, au besoin, pour montrer la laideur de l'orgueil, de la dispute et la beauté du bon accord. Dans les récits qu'on lui fera pour satisfaire son imagination, dans l'exemple qu'on lui donnera, tout parlera d'altruisme ; le meilleur moyen de détruire un mauvais penchant sera de le remplacer par un bon.

L'éducateur, qui connaîtrait à fond l'âme de son élève, saurait à chaque instant comment agir sur lui sans employer de procédés violents. Les moyens brutaux peuvent avoir des résultats complètement opposés à ceux que l'on veut atteindre : sous prétexte de réformer l'enfant, on risque de le rendre sournois et poltron.

Les coups sont un attentat à la dignité humaine, Or, la dignité humaine est une conquête du christianisme : on n'a pas le droit

(*a*) Cf. Vinet, *op. cit.*, p. 11.

de l'avilir. Les coups avilissent, ils font trembler, ils provoquent la dissimulation. Le système des punitions corporelles favorise le développement du mensonge. Il crée des natures d'esclaves[1] (*a*).

Sous prétexte d'affirmer son autorité, on risque fort de perdre l'empire sur soi-même et de se diminuer aux yeux de l'enfant. Il faut donc, autant que possible, employer des moyens plus habiles et plus moraux. Nous avons cité le cas de cet enfant, qui, au seul regard mécontent de sa mère, éprouvait un véritable désespoir. Sans être sensibles à ce point, la plupart des enfants peuvent éprouver une émotion du même genre ; la crainte de faire de la peine à ceux que l'on aime peut remplacer avantageusement la peur des coups. Ainsi, plus tard, dans les rapports avec Dieu, les mêmes sentiments régneront : l'enfant suivra les voies de Dieu non par crainte d'un châtiment futur, mais par amour, pour ne pas attrister son Père qui est aux cieux, pour lui faire honneur et pour le réjouir.

2. Tout en détruisant les mauvais penchants, il est indispensable de développer les bonnes dispositions : la première action ne va pas sans la seconde, ni la seconde sans la première. Les sentiments altruistes, qui agiront si puissamment sur la notion de Dieu, aident ainsi à dé-

1. H. Monnier, *Entretiens sur l'Éducation*. Foyer solidariste, 1911, p. 30.

(*a*) Lire le réquisitoire de Foerster contre les châtiments corporels, dans *Jugendlehre*, op. cit., pp. 707-712. Molière faisait dire très justement à Ariste, dans *l'École des maris* (acte I, scène II) :

« ... Je tiens sans cesse
Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse,
Reprendre ses défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne point lui faire peur. »

Montaigne écrivait déjà : « Otez-moi la violence et la force : il n'est rien, à mon avis, qui abâtardisse et étourdisse si fort une nature bien née... Quelle manière, pour éveiller l'appétit envers leur leçon à ces tendres âmes et craintives, de les y guider, d'une trogne effroyable, les mains armées de fouets... Où est leur profit, que là fût aussi leur ébat. On doit ensucrer les viandes salubres à l'enfant et enfieller celles qui lui sont nuisibles. » (1595.)

truire l'égoïsme, et, en même temps, les attaques dirigées contre l'égoïsme ne pourront que les fortifier (*a*).

Le premier devoir qui paraît accessible à l'enfant, c'est la justice : il la réclame énergiquement pour lui-même, et il semble aisé de la lui faire désirer pour les autres. L'obligation de ne pas faire à autrui ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fît peut être comprise par les plus jeunes. Mais à ce devoir tout négatif doit se joindre celui de l'amour, car le pur sentiment de charité semble aussi précoce que le besoin de justice. L'enfant est accessible à la pitié, aux élans d'affection et de générosité : c'est ce qu'il a de plus noble dans l'âme, et c'est cela qu'il faut s'attacher à développer par-dessus tout. D'ailleurs, la justice n'est vraiment elle-même que quand elle est transfigurée par la charité :

> Ne faut-il pas, en effet, beaucoup d'amour pour respecter toujours le droit de nos semblables qui borne notre droit, pour respecter leur liberté qui gêne notre liberté ? (*Ozanam*[1].)

Aussi bien l'enfant comprendra-t-il plus tard qu'il en est ainsi pour Dieu, et que sa justice n'est plus que de l'amour (*b*).

Une autre disposition, qui peut rendre de grands services à la loi morale et à la religion, c'est l'affection pour le beau. L'imagination, que l'on enflamme par le récit de quelque noble action, finit par s'éprendre du beau moral et par éprouver de la répulsion pour tout ce qui est bas et laid.

Il y a une esthétique du sentiment de l'honneur, et,

(*a*) Cf. FOUCAULT, *l'Éducation prémorale*, p. 202 ; *Foi et Vie*, cahiers B, 1er juillet 1921.

(1) D'après P.-F. THOMAS, *op, cit.*, p. 273.

(*b*) L'éducation morale atteint son but lorsqu'elle fait comprendre, aimer et vivre, pour ainsi dire, à l'enfant, chacun des attributs moraux de Dieu. Une éducation aussi importante que celle de la justice est celle de la vérité. L'enfant, malgré son imagination brillante, y est très accessible. Ses fables habituelles ne sont pas des mensonges. Il s'indigne quand on le trompe, et il sait fort bien quand il ment.

plus tard, le sujet qui le possède vraiment n'attribuera jamais à Dieu quelque sentiment ou quelque pensée qu'il jugerait indigne d'un gentilhomme. Bien des conceptions erronées disparaîtraient sans doute, si l'on partait de ce principe que les actes divins sont régis par les mêmes lois qui jugent les actions humaines.

Pour développer les tendances nobles, il faut employer la méthode exposée déjà : combattre leurs ennemis, et leur donner l'occasion de se manifester le plus souvent possible ; on les fait ainsi passer dans l'habitude. Mais l'éducation morale réclame plus encore : il faut qu'à ces procédés habiles s'ajoute l'influence de l'exemple. L'enfant a besoin d'images concrètes où fixer sa pensée. L'idéal moral s'incarne pour lui dans quelqu'un, et ce quelqu'un, avant d'être Dieu, c'est son père ou sa mère (*a*). La responsabilité des parents est donc très grande : on peut dire que la vie religieuse et morale de leur enfant reflète leur propre vie. Amiel a écrit de fortes paroles à ce sujet :

La mère doit se considérer comme le soleil de son enfant, astre immuable et toujours rayonnant, où la petite créature mobile, prompte aux larmes et aux éclats de rire, légère, inconstante, passionnée, orageuse, vient se recharger de chaleur, d'électricité et de lumière, se calmer, se fortifier. La mère représente le bien, la providence, la loi, c'est-à-dire la Divinité sous sa forme accessible à l'enfance. Qu'elle soit passionnée, et elle enseigne un Dieu capricieux, despotique, ou même plusieurs dieux en discorde. La religion de l'enfant dépend de la manière d'être, et non de la manière de parler de sa mère et de son père. L'idéal intérieur et inconscient qui guide leur vie est précisément ce qui atteint l'enfant ; leurs paroles, leurs remontrances, leurs punitions, leurs éclats mêmes ne sont pour lui qu'une comédie et qu'un tonnerre ; leur culte, voilà ce qu'il pressent et ressent par instinct. L'enfant voit ce que nous sommes à travers ce que nous voulons être ; de là sa réputation de physionomiste. Il étend son pouvoir le plus loin qu'il peut avec chacun de nous ; c'est un fin diplomate. Il subit, sans le savoir, l'influence de chacun et la reflète en la

(*a*) Cf. plus haut, pp. 118-119.

transformant d'après sa nature propre ; c'est un miroir grossissant. Voilà pourquoi le premier principe de l'éducation, c'est : Élève-toi toi-même ; et la première règle à suivre pour s'emparer de la volonté d'un enfant, c'est : Deviens maître de la tienne[1].

II. — L'éducation de la volonté.

Aucune éducation morale ou religieuse ne peut être complète sans l'affermissement de la volonté. Elle existe déjà chez le jeune enfant, et, parfois, elle fait sentir à l'éducateur que son élève n'est pas une pâte molle que l'on peut modeler à sa guise. Cependant, au début, la volonté n'est guère qu'une spontanéité capricieuse, presque un réflexe : elle a grandement besoin d'être éduquée. Il faut, en premier lieu, se garder de tout ce qui pourrait l'affaiblir. Les parents qui tiennent leurs enfants sous un joug de fer et ceux qui ne leur laissent aucune initiative risquent d'aboutir au même résultat : la destruction partielle ou totale de ce qui fera la plus grande force de l'individu (*a*).

Il ne suffit pas de ne pas arrêter la volonté : il faut encore la faire fonctionner. Le moyen le plus efficace est de mettre le sujet, le plus souvent possible, dans l'obligation de se déterminer lui-même. Les occasions ne manquent pas, même pour les plus jeunes : il n'y a qu'à les choisir et à

1. H.-F. Amiel, *Fragments d'un journal intime*. Genève, 1892, t. I, pp. 73, 74.

(*a*) « Ce qui réduit une montessorienne au désespoir », écrit Mme Fisher (*op. cit.*, p. 38), « ce sont les enfants du genre de la petite fille que j'ai vue dans une des écoles destinées aux enfants des classes fortunées. C'était une adorable petite fille de 4 ans ; son corps charmant et sain, vêtu à ravir, avait été entouré des soins les plus scientifiques par des bonnes d'enfant éclairées et des gouvernantes amplement diplômées. Mais il semblait que les attentions débilitantes de toutes ces gardiennes eussent brisé en elle les ressorts de l'initiative et de l'invention. »

Si elle prend l'enfant d'assez bonne heure, l'éducation active évitera ce grand danger. Sans doute elle ne transformera pas radicalement tous les caractères. Elle ne fera pas que tous les élèves deviennent des personnalités puissantes ; mais elle permettra peut-être aux moins doués d'acquérir une dose respectable d'énergie personnelle. Tout enfant normal, quel qu'il soit, peut devenir quelqu'un.

proportionner la tâche aux forces de l'enfant. C'est, avant tout, dans le domaine moral que cette initiative peut et doit être développée (*a*).

La volonté est une force d'inhibition et d'entraînement. Il faut donc lui faire vaincre de mauvais penchants, en même temps que l'appliquer à développer d'heureuses dispositions. Toute victoire sur le mal peut devenir le point de départ d'une bonne habitude; tout élan vers le bien est capable, à son tour, d'extirper une tendance fâcheuse. Habilement dirigée, la volonté peut être le plus puissant moyen d'éducation morale, en attendant de devenir la plus grande force de cohésion dans la vie religieuse.

Il ne suffit pas que l'idée de Dieu soit enracinée dans le sentiment, ni même qu'elle présente un réel aspect de

(*a*) Certains pédagogues insistent beaucoup sur la nécessité d'une éducation physique pour développer directement l'énergie volontaire. Il ne faut pas exagérer. On connaît peu d'athlètes qui soient des personnalités puissantes et rayonnantes ; on connaît des malades qui l'ont été ou qui le sont. Saint Paul, avec sa mystérieuse écharde dans la chair, Calvin, avec toutes ses misères physiques, sont deux des caractères les plus forts que l'histoire ait connus. Il faut cependant reconnaître que, dans bien des cas, la culture de l'énergie physique vient en aide à la culture de l'énergie spirituelle et morale. Elle n'est certainement pas à négliger. C'est ce qu'a très bien vu Baden-Powell, dont le plan d'éducation intégrale est bien l'un des plus vastes et des plus complets dont puisse faire usage l'éducateur moderne.

Cependant il faut maintenir, et ceci, assurément, avec Baden-Powell lui-même, que le caractère de l'enfant doit se former, avant tout et surtout, par une action morale dans la sphère morale. Foerster, avec raison, insiste sur ce point : la meilleure éducation est d'apprendre à l'enfant à se vaincre soi-même. Ceci ne contredit nullement les principes de l'école active, mais montre nettement vers quoi ils doivent tendre : à fortifier tellement l'énergie personnelle de l'enfant qu'il devienne son maître. L'éducation par l'intérêt, et même par le jeu, n'a pas comme but d'éviter tout effort à l'enfant, mais de le faire agir, de l'inciter à faire effort de lui-même, à travailler par lui-même. L'enfant pourra d'autant mieux déployer son énergie au bon moment, au bon endroit, qu'il ne l'aura pas gaspillée en efforts inutiles.

Foerster montre à quels intérêts on peut faire appel (au désir d'être considéré comme un homme, au sens du ridicule, au désir de faire ce qui est difficile, à la soif d'héroïsme, etc.), pour apprendre à l'enfant la maîtrise de soi-même. (Cf. F. W. Foerster, Jugendlehre, *op. cit.*, pp. 42-49 et L'École et le Caractère, *op. cit.*, pp. 129 et ss.)

moralité, pour être à l'état parfait. Le sentiment varie sans cesse : comme la mer, il est calme dans ses profondeurs, mais sa surface est continuellement agitée par des vagues : c'est le rythme affectif, ce sont les émotions à chaque instant nouvelles. L'idée a beau plonger jusque dans les couches profondes : elle subit, malgré tout, les variations de la surface, elle risque d'être une épave ballottée par les flots affectifs, à moins qu'un pouvoir supérieur ne lui donne la stabilité dont elle a besoin. Ce pouvoir, c'est la volonté ; son rôle est justement de maîtriser les vagues du sentiment et d'affermir la personnalité (*a*).

L'idée de Dieu, profondément enracinée dans l'affectivité, ennoblie par l'idéal moral, ne craindra plus les changements superficiels de l'émotion quand la volonté lui prêtera son appui.

(*a*) Une éducation trop sentimentale, comme celle de Pestalozzi, par exemple, risque d'avoir des effets désastreux. Elle peut nuire à la formation de fortes personnalités morales et religieuses.

CHAPITRE QUATRIÈME

L'ÉDUCATION DE L'IDÉE DE DIEU

La préparation du sentiment social, religieux ou moral peut commencer, pour ainsi dire, dès le berceau, puisqu'elle consiste, avant tout, dans l'atmosphère affective que la famille crée autour de l'enfant. L'idée de Dieu, par contre, ne peut être inculquée, pour être développée, que vers la troisième année, c'est-à-dire au moment où l'intelligence prend son essor. Ce sera d'abord la notion facile à saisir d'un Être encore plus puissant que les parents, qui aime et protège comme eux. Cette idée, forcément très vague au début, se précisera peu à peu sous diverses influences déjà signalées : l'assistance au culte de famille, la prière ou le chant. Faut-il ajouter de bonne heure à cette action indirecte un véritable enseignement religieux ? Faut-il imposer à l'intelligence une culture intensive, afin de l'amener le plus tôt possible à la connaissance de la nature de Dieu ? Il est permis d'en douter.

I. — La Loi du développement et les dangers de la précocité.

Avant d'atteindre son développement intellectuel complet, l'individu traverse une série d'étapes qui représentent vaguement les diverses phases de l'évolution mentale de l'humanité.

De cette constatation très générale, certains ont voulu faire une loi rigoureuse à laquelle il faudrait soumettre la pédagogie. Pour M. Durkheim[1], l'éducation de l'individu devrait être guidée par les principes du développement social. Auguste Comte préconisait un enseignement fétichiste pour la première enfance; Earl Barnes[2] voudrait que l'on n'épargnât pas à l'enfant les illusions religieuses dont ont vécu des sociétés moins avancées que la nôtre.

Une telle attitude ne se justifie ni moralement, ni pratiquement. Jamais il ne faut inculquer une erreur, alors même qu'elle serait utile, et à plus forte raison quand cette utilité n'est pas prouvée (*a*). L'enfant n'a pas besoin de repasser par les étapes de la religion d'Israël pour arriver au christianisme; il n'est pas nécessaire qu'il fasse un petit séjour sous la loi pour parvenir à la grâce; il n'est pas utile que son Dieu soit d'abord le Maître de l'orage, l'Éternel des armées ou le Dieu de la justice avant d'être le Dieu père. A quoi sert l'éducation, sinon à épargner à l'enfant le long et pénible travail par lequel ses ancêtres sont parvenus à la vérité?

Il y a pourtant, dans la loi du développement, quelque chose d'exact, dont l'éducateur peut et doit tenir compte, en dehors de tout système. Pour être abrégée, l'évolution de l'enfant n'en doit pas moins être normale; elle ne doit rien avoir de précipité.

La nature veut que les enfants soient enfants avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni saveur[3].

Il faut se garder de manier inconsidérément le cerveau de l'enfant, comme s'il était capable de s'assimiler des abstractions qu'un âge plus avancé pourra seul com-

1. D'après Gaston Richard, *Pédagogie expérimentale*, p. 93. Paris, Doin, 1911.
2. *Studies in Education*, vol. II, p. 305.
(*a*) Cf. plus haut, p. 106, notes 2 et *b*.
3. Rousseau, *Nouvelle Héloïse*, part. V, lettre III.

prendre. On peut activer le développement par la culture intensive; mais c'est un procédé de serre chaude qui n'est point à recommander (*a*).

La précocité intellectuelle des tout petits enfants ne préjuge rien en faveur de l'esprit qu'ils auront plus tard. Elle serait plutôt dangereuse. Gare à l'arbre fruitier qui « débourre » trop tôt, quand approche le printemps ! Ses fleurs hâtives, téméraires, seront grillées à la première gelée : plus de fruits pour l'automne ! Et ceci n'est pas une comparaison arbitraire : c'est l'image exacte de l'atrophie soudaine qu'inflige la moindre maladie à un cerveau d'enfant développé trop tôt [1].

Il ne faut donc pas diriger, de trop bonne heure, l'esprit du sujet vers les notions métaphysiques ou religieuses qui aident à comprendre la nature spirituelle de Dieu. Qu'il se contente, au début, de savoir qu'il a au ciel un bon Père, et, quand il voudra en savoir plus long, son maître le guidera sagement vers une connaissance plus complète.

La religiosité est chose délicate; souvent elle n'est qu'un souffle: mais justement ses manifestations les plus tendres et les plus vaporeuses sont celles qui ont le plus de valeur intime. C'est pourquoi, se taire et simplement donner des indications est généralement plus sain qu'une intervention brutale accompagnée de discours ou même d'arguments [2].

Ces constatations dictent une méthode. L'éducateur suivra de près le développement intellectuel de son élève; il étudiera sa nature, afin de savoir quels sont ses besoins, ses capacités, ses « intérêts »; à chaque étape, il interviendra prudemment, dans la mesure où les facultés du sujet le permettront; graduellement, il écartera de

(*a*) « Guider l'enfant, mais ne pas le pousser » (*das Kind zu leiten, nicht zu treiben*), disait Pestalozzi, *op. cit.*, p. 52. Comp. pp. 14, 30, 59.

1. Marcel Prévost, *Lettres à Françoise Maman.*

2. Otto Baumgarten, *Ueber Kinderziehung*, p. 69. Tübingen, 1911.

devant ses yeux le voile spatial qui ne lui permettait pas de saisir Dieu dans la pureté de sa nature spirituelle.

II. — Une éducation de l'idée de Dieu fondée sur les « intérêts » de l'enfant (*a*).

On peut, on doit exiger de l'enfant certains efforts d'attention. L'idée pénètre ainsi plus profondément dans son esprit, en même temps que la volonté fonctionne et se développe. Toutefois, il est bien certain qu'un effort prolongé peut être pénible, fatigant, dangereux pour une jeune intelligence. Il faut donc, autant que possible, remplacer l'attention volontaire par l'attention spontanée. Or, le seul moyen de provoquer ce dernier état, c'est d'être intéressant (*b*). Il faut savoir se mettre à la place de celui qu'on instruit, il faut éveiller en lui une tendance, un besoin, un intérêt, choses avant tout subjectives Une idée isolée n'est pas intéressante en elle-même ; elle ne le devient que par son association avec un sentiment, un acte ou une autre idée, fixés déjà dans l'esprit du sujet. Lors donc que l'éducateur veut parler de Dieu à son élève, il doit provoquer le rappel de tous les états qui sont susceptibles d'admettre l'idée nouvelle en leur compagnie. Cela implique de sa part une connaissance approfondie de l'expérience actuelle du sujet. S'il ne tient pas compte, en effet, de cette expérience, les mots employés par lui risquent de glisser sur le jeune esprit comme sur une plaque de marbre; peut-être seront-ils retenus mécaniquement par la mémoire; peut-être enfin seront-ils

(*a*) La fortune du mot « intérêt », pris dans un sens philosophique et psycho-pédagogique, date de Herbart : « L'intérêt s'oppose à l'indifférence ; il a cela de commun avec le désir, le vouloir, le jugement de goût ; mais il se distingue de ces trois en ce qu'il ne dispose pas de son objet, mais y est attaché. » (Herbart, *op. cit.*, p. 74). — Comp. Romano, *op. cit.*, pp. 16 et ss. ; — Claparède, *op. cit.*, pp. 160 et ss.

(*b*) « Sois intéressant ! Tel est l'impératif catégorique de chaque éducateur, de l'école primaire à l'Université. » Th. Ziegler, *op. cit.*, p. 98.

défigurés par l'élève et prendront-ils un sens tout différent de celui que leur donne un adulte. L'enseignement retenu par cœur n'a aucune valeur, et l'instruction mal comprise est la source d'erreurs grossières (*a*).

On voit donc combien il est important, pour l'éducateur, de bien connaître l'expérience du sujet, pour y faire pénétrer l'idée de Dieu par des associations nombreuses. Chaque enfant a son expérience particulière et ses intérêts spéciaux, chaque élève réclame un enseignement qui lui soit approprié. Cependant, il est possible d'indiquer quelques principes généraux, quelques intérêts communs, quelques procédés applicables à tous (*b*).

(*a*) L'enseignement *ex cathedra*, le don doctoral ennuient souverainement le jeune enfant, qui ne prête aucune attention et finit souvent par lâcher quelque impertinence. Une maman sermonnait son petit garçon au sujet d'une faute vénielle. Après l'avoir écoutée distraitement, l'enfant dit tout à coup : « Maman, quand tu parles, tu ne remues pas ta mâchoire d'en haut. » (D'ap. J. Sully, *op. cit.*, p. 273.)

L'enseignement verbal n'a aucune valeur. Comme le fait remarquer Gaston Richard, « le sens des mots dépend de la richesse des expériences et des habitudes d'esprit déjà contractées ». (*Op. cit.*, p. 53.) Ainsi, dans la plupart des cas, il n'est pas le même pour le maître et pour l'élève. De là souvent des erreurs et des confusions qui effarent l'éducateur mal avisé. « Une petite fille avait reçu dans la journée plusieurs leçons, dont une de géographie et une de catéchisme. La mère voulut lui faire repasser la leçon de catéchisme ; elle lui demanda : « Qu'est-ce que Dieu ? » La petite, combinant la géographie et la théologie, répondit tranquillement : « Dieu est un pur esprit entouré d'eau de tous les côtés. » (Il s'agit, sans doute, d'une enfant catholique de 8 ou 9 ans.) D'ap. Lavisse, *l'Enseignement de l'histoire à l'école primaire*. A. Colin, Paris.

L'enfant pense par images. Il est donc indispensable de l'instruire par des images, en les évoquant devant son esprit, et, si possible, en les montrant à ses yeux, dessinées et peintes sur le carton ou sur la toile.

(*b*) Theobald Ziegler (*op. cit.*, pp. 75, 95 96, 111-112) s'élève avec force et avec raison contre l'individualisme à outrance et contre l'éducation de l'enfant isolé par un précepteur. Il est bon, en effet, de rappeler avec Pestalozzi (*op. cit.*), et Natorp (*op. cit.*), que l'homme étant fait pour vivre en société, la pédagogie doit être sociale. Concilier heureusement les exigences individuelles et les besoins sociaux est un art qui suppose une véritable esthétique de l'éducation, du tact et des inspirations. (Cf. plus haut, p. 111, c.) L'existence d'intérêts généraux, d'intérêts communs, est la base psychologique de cette conciliation. Herbart a essayé de donner une classification des intérêts (*op. cit.*, p. 75 ss.), qu'il divise en deux grandes catégories : les intérêts de la connaissance (*Erkenntnis*), et les intérêts de la sympathie (*Teilnahme*). Sa théorie est par trop intellectualiste.

1. — *La première enfance.* — Trois ans, c'est le début de l'âge questionneur : l'enfant cherche à connaître les causes des phénomènes. Sa curiosité ne se limite pas à tel ou tel point particulier; elle est insatiable, elle s'étend à tout. Cela dure ainsi jusqu'à la seconde enfance. M. Claparède appelle cette phase de la vie intellectuelle : « période des intérêts généraux[1] ».

Les questions sans nombre du sujet le mettent bien souvent sur le chemin qui conduit à Dieu. L'éducateur en profitera pour montrer à son élève que le Père, qui l'aime et le protège, est en même temps le Créateur. Il faut pourtant se garder de faire intervenir Dieu à tout instant, pour couper court à des questions ennuyeuses. Ainsi, dire que le tonnerre ou les éclairs sont produits par Lui peut provoquer chez l'enfant une certaine terreur du Maître de l'orage et gâter la conception qu'il se faisait de Dieu. Plus tard, quand on lui fournira l'explication naturelle, sa conviction religieuse, associée à une erreur, pourra en être ébranlée.

Un autre caractère de la première enfance est la prédominance de l'imagination. Peu capable d'abstraire, le sujet vit dans le concret; il aime les histoires et ne cessera pas d'en réclamer jusqu'à l'adolescence. Il faut que la vérité lui soit présentée dans un récit vivant (*a*).

1. Claparède, *op. cit.*, p. 161.

(*a*) Fénelon, qui a finement observé les enfants, veut qu'on entre absolument dans leurs vues, ce qui nous semble inadmissible, non seulement par égard pour la vérité, mais par égard pour l'âme enfantine dont on menace ainsi l'avenir spirituel. Ce procédé ressemble étrangement à ceux de certains missionnaires catholiques prêts à transiger avec les coutumes païennes pour avoir plus de prosélytes. Fénelon écrit, entre autres : « Frappez vivement leur imagination : ne leur proposez rien qui ne soit revêtu d'images sensibles. Représentez Dieu, assis sur un trône, avec des yeux plus brillants que les rayons du soleil, et plus perçants que les éclairs. Faites-le parler ; donnez-lui des oreilles qui écoutent tout, des mains qui portent l'univers, des bras toujours levés pour punir les méchants, un cœur tendre et paternel pour rendre heureux ceux qui l'aiment... » (*De l'Éducation des filles*, chap. vii.)

Il nous paraît plus habile et plus vrai d'amener l'enfant à Jésus, au Jésus homme, à celui des Évangiles, dont on peut retracer la vie, dont on peut voir le pays sur des cartes, sur des tableaux, sur des images, dont on peut, sans mensonge, sans blasphème, figurer les faits et gestes. Il

Cette imagination doit être dirigée vers des tableaux riants. On évitera les sombres récits, les macabres histoires, les contes effrayants, qui terrorisent et dépriment le sujet par les images qu'ils suscitent. Que tout parle à l'enfant de joie et de lumière. Il ne se trouve à l'aise que dans ce bel Eden de la Bible, notre livre admirable, où l'on trouve tout ce qu'il faut pour satisfaire les goûts de l'enfant comme la foi de l'adulte. L'éducation biblique peut commencer dès le premier âge, mais sans rien avoir encore de systématique. On choisira, dans l'Écriture sainte, des récits très simples, faits pour créer une impression morale, en même temps que pour montrer l'amour du Père Céleste (*a*). Ce sera le meilleur moyen de créer une forte association entre l'idée de Dieu et celle de Bien.

Dans cette première période, en somme, la tâche de l'éducateur est d'associer l'idée de Dieu, par les habitudes religieuses, à des sentiments et à des actes. A l'occasion seulement, aux instants propices, il peut agir directement sur l'intelligence de l'enfant.

2. — *La seconde enfance.* — Dans la seconde enfance, la curiosité du sujet se limite à certains domaines, son activité prend des formes plus définies, son caractère s'affirme toujours davantage. Certains psychologues ont essayé de découvrir l'ordre d'apparition de ses intérêts spéciaux.

W. Hutchinson décrit, dans l'évolution de l'enfant, quatre périodes distinctes, qui rappellent les périodes de l'évolution de la civilisation : 1° intérêts de chasse, de capture, de guerre ; 2° intérêts pastoraux, par suite desquels l'enfant tente d'apprivoiser et

nous paraît plus habile et plus honnête de conduire l'enfant, par Jésus, au vrai Dieu.

(*a*) Il va sans dire qu'aux récits bibliques on adjoindra, le plus possible, des cartes, des gravures, des tableaux appropriés. La description habile d'une image, et surtout d'une image qu'il peut voir de ses yeux, est, pour le petit enfant, la plus belle histoire.

de dresser les animaux, et s'amuse à creuser des trous, à construire des huttes ; 3° intérêt agricole, qui se manifeste par le jeu du jardinage ; 4° enfin, intérêt commercial, qui produit le troc, la vente d'objets de valeur minime, pour réaliser un bénéfice[1].

Il nous semble qu'une classification de ce genre est assez arbitraire. Les intérêts de l'enfant doivent dépendre, en majeure partie, de l'influence du milieu auquel il appartient ; plus il va, mieux il s'adapte à l'entourage, et, chaque jour, la société affermit sur lui son empire. De jeunes enfants, pris dans des milieux différents, se ressembleront de moins en moins au cours de leur développement. Le fils de l'agriculteur manifestera bientôt ses goûts pour les travaux des champs ; le jeune montagnard s'attachera toujours plus à sa montagne ; l'enfant du marin sentira croître la fascination de la mer. Autant de sociétés différentes, autant d'intérêts spéciaux. Celui qui veut parler de Dieu à un enfant, cherchera donc les moyens de l'intéresser dans le milieu auquel appartient cet enfant. Il créera des associations captivantes entre l'idée de Dieu et les images auxquelles son élève est accoutumé par l'expérience de tous les jours. Ce procédé, qui vaut aussi pour l'adulte, est à recommander pour l'enfant (*a*).

Il y a enfin les tendances individuelles, qui constituent

1. D'après CLAPARÈDE, *op. cit.*, p. 167.

(*a*) Nous avons admis la récapitulation des habitudes ancestrales comme un fait assez général, mais assez imprécis, plutôt que comme une loi. Cela n'empêche pas que l'on puisse en tenir compte en éducation religieuse ; mais l'observation individuelle préalable de l'enfant nous paraît nécessaire pour savoir où il en est de son développement. La classification de Baden-Powell, beaucoup plus acceptable que celle de Hutchinson, nous semble encore trop stricte. Il y aurait trois phases psychologiques dans la seconde enfance du garçonnet : de 6 à 8 ans (instinct dramatique, « faire semblant ») ; de 8 à 11 ans (affirmation de soi, individualité, rivalités) ; de 11 à 15 ans (culte du héros, solidarité loyale). (Cf. Livre des Louveteaux, *op. cit.*, p. 233.)

Baden-Powell fait preuve ici, comme ailleurs, d'une grande finesse psychologique, et certainement l'éducateur doit profiter de ses observations. Pourtant, il nous semble toujours que l'action du milieu reste prédominante. De toutes façons, nous croyons impossible de classer un enfant d'après son âge, sans l'avoir étudié. (Sur le caractère très relatif des classifications, voir plus haut, p. 12, *a*.)

en partie le caractère. L'éducateur verra dans quelle mesure il convient de les mettre à l'œuvre et d'y accrocher l'idée de Dieu. — Grâce à cette idée, tel mauvais penchant peut être détruit, telle bonne disposition peut être développée. C'est ainsi, par des associations toujours nouvelles et toujours plus fortes, que l'idée de Dieu peut prendre les traits d'une véritable obsession, mais d'une obsession pour le bien. Par là même, aussi, Dieu peut vraiment devenir un Dieu d'expérience.

Dans cette seconde période, l'intelligence de l'enfant se développe graduellement ; de plus en plus, il est capable de prêter une attention volontaire. L'appel fréquent à ses facultés de compréhension ne présente plus les dangers qu'il pouvait avoir dans la première période. De temps à autre, on peut essayer de spiritualiser les notions du sujet, soit en lui demandant un effort d'abstraction, soit par des comparaisons ou par des figures habilement présentées. L'éducation religieuse peut prendre le caractère d'un véritable enseignement systématique. C'est d'ailleurs généralement vers l'âge de 6 ans que les enfants sont mis à l'école du dimanche. La Bible va prendre pour eux une importance de plus en plus grande. Elle est, en effet, nous allons le voir, le pédagogue religieux par excellence; elle fournit les procédés les meilleurs pour éclairer toujours mieux l'intelligence de l'enfant sur les problèmes divins.

3. — *L'éducation de l'idée de Dieu par la Bible. Le Christ.* — La différence essentielle entre l'esprit de l'adulte et celui de l'enfant, c'est que le premier se meut facilement dans l'abstraction, tandis que le second a une tendance invincible à tout concrétiser. Cette tendance, au début, revêt une tournure spatiale assez grossière. C'est elle qui fait de Dieu un être plus grand ou meilleur que les autres, avec un corps visible et tangible comme celui d'un homme. Sous l'influence de l'éducation, ce matérialisme disparaît graduellement pour faire place au véritable an-

thropomorphisme, tout spirituel celui-là, c'est-à-dire à la forme la plus parfaite de la religion. Dieu n'est plus alors conçu comme un Être spatial, mais comme un esprit, dont les facultés sont celles de notre âme portées à leur perfection. Cela est tellement vrai que la plus haute idée que nous ayons de Dieu nous est donnée par la contemplation d'une vie humaine sainte, normale, celle de Jésus-Christ. Il ne faut donc pas s'étonner ni se scandaliser de l'anthropomorphisme grossier de l'enfant; il n'y a qu'à le spiritualiser pour en faire sortir la notion parfaite du Dieu parfait. Le meilleur moyen d'y parvenir, tout en répondant aux besoins légitimes de l'enfant, c'est de s'adresser à la Bible.

La Bible ne présente pas la vérité divine sous forme de préceptes abstraits ; ce sont des personnalités religieuses qu'elle place devant nous : de là son incomparable valeur. Aucun livre n'est mieux fait pour l'enfant, car nul, plus que l'enfant, ne s'attache aux personnes. Tout ce qui est idée morale ou religieuse, le jeune esprit a besoin de l'incarner dans une personne. L'idéal du Bien, la religion, c'est pour lui, tout d'abord, son père ou sa mère, puis un héros quelconque, Dieu enfin. La Bible est donc le livre de l'enfant comme celui de l'adulte. Recueil d'expériences concrètes, elle montre Dieu s'incarnant dans un peuple et chez des individus précis. L'enfant apprend, par elle, que le Seigneur vit et agit dans sa création, qu'Il s'afflige de nos fautes, qu'Il se réjouit de notre foi, qu'Il protège, console, exauce les prières. Il comprend, de mieux en mieux, que Dieu est esprit, qu'Il est en tous lieux et qu'on peut s'adresser à Lui partout et toujours. Une éducation biblique sagement dispensée dans le sens de l'amour et de la confiance, voilà donc le meilleur moyen de faire pénétrer l'idée de Dieu dans le cœur de l'enfant[1].

1. Il serait intéressant de chercher comment on pourrait graduer l'enseignement biblique, afin de l'adapter exactement à l'âge et au caractère du sujet. Sans doute, il faudrait se résigner à laisser tomber de l'Ancien Testament bien des récits terrifiants ou d'un anthropomorphisme par trop grossier : ils révèlent un état inférieur de la religion par où il

Il est dans la Bible une personnalité qui dépasse infiniment toutes les autres : en amenant la jeune âme au Christ, on lui fait sentir l'amour divin parfaitement réalisé dans une vie humaine. Jésus parle à la fois au sentiment, à la conscience et à l'intelligence de l'enfant ; il répond à toutes ses aspirations morales, à tous ses besoins religieux.

Dans sa personne, il y a toujours quelque trait, quelque élément qui attire et séduit le sujet de tout âge, de tout caractère, de toute condition.

Comme elle fait vibrer les émotions les plus pures, l'idylle galiléenne, au charme si prenant ! Ce Maître doux et humble de cœur, qui aima les oiseaux, les arbres, les lis des champs, qui se plut à voguer sur le lac de Tibériade et qui dormit sous le ciel étoilé de Syrie, que de choses il dit à l'enfant ! C'est lui qui conta d'admirables histoires à des pêcheurs émerveillés ; c'est lui qui, plein de compassion pour les malheureux, consola les affligés, guérit les malades et nourrit ceux qui avaient faim. C'est encore lui qui, passant de l'idylle au drame, eut le cou-

est bien inutile et même dangereux que l'enfant passe. Le vrai Dieu, c'est le Dieu Père, et tout ce qui pourrait gêner l'éclosion, le développement de cette croyance dans l'âme du sujet doit être proscrit. Plus tard, quand il sera capable de mieux comprendre, à la fin même de la seconde enfance, on pourra commencer à lui présenter toute la Bible, avec les explications et les éclaircissements que cela nécessite. L'Ecriture Sainte est assez riche pour que nous y trouvions tout ce qui convient aux âges, aux besoins, aux tempéraments les plus divers.

On pourrait aussi se demander s'il est moral de raconter à l'enfant, qui les prend pour la vérité, les beaux mythes de l'Ancien Testament. Il nous semble qu'on peut se sentir tout à fait libre de le faire, à la condition toutefois que l'accent soit mis sur ce qui est la vérité profonde, éternellement jeune. L'histoire, qui parle à l'imagination, ne doit être qu'un moyen, non pas le but : par elle, on fait mieux saisir et mieux assimiler le suc moral et religieux.

Ce sont là des problèmes captivants qui demanderaient à être étudiés en détail. Nous n'avons cherché à donner ici que des indications générales, des principes directeurs. Il semble qu'il soit assez facile de voir ce qu'ils réclament dans la pratique.

Pour une étude plus approfondie de ces questions, nous renvoyons aux ouvrages suivants : G. A. Coe, *op. cit.* ; — E. Lombard, *l'Ancien Testament, la critique et l'enseignement religieux*. Lausanne, 1906 ; — H. Monnier, *op. cit.* ; — Paul Vallotton, *Lettres à une mère*. Lausanne, 1911, etc.

rage de résister aux méchants, et l'héroïsme d'affronter volontairement la mort. Sur la croix, suprême grandeur, il prie pour ses bourreaux. Il meurt par amour pour ses frères, et maintenant, Il est le Sauveur. — Vers ce Jésus, l'être entier de l'enfant s'élance ; la vision de douceur et de sereine confiance, en même temps que de courage et de sublime héroïsme, parle trop à son cœur pour qu'il résiste à l'appel du Maître :

« Laissez venir à moi les petits enfants. »

CONCLUSION

La fin de toute éducation religieuse doit être : l'expérience. Il ne s'agit pas d'inculquer à l'enfant des préceptes abstraits, ni de lui imposer, d'autorité, des notions toutes faites. Il faut le mettre sur le chemin de la découverte, il faut lui faire trouver, par lui-même, l'idée féconde. Alors seulement, elle sera sienne : enchâssée dans un ensemble de sentiments, d'images et de volitions, elle fera partie intégrante de son être.

Une éducation qui prépare soigneusement la vie affective et morale du sujet en vue de l'idée de Dieu, qui dirige sagement l'intelligence vers cette idée, toujours en suivant la nature, et sans jamais lui faire violence, une telle éducation, nous semble-t-il, est bien faite pour enraciner la notion divine dans l'expérience du sujet. Sous la douce influence du Christ et par l'action de l'esprit divin, cette notion croîtra, se spiritualisera, s'associera de plus en plus fortement à tout ce qui est amour, beauté, bonté, justice et vérité dans l'âme de l'enfant.

Un jour viendra où, rentrant en lui-même, le sujet prendra conscience de la valeur infinie du trésor qu'il détient : peut-être ne sera-ce que tardivement ; il est possible et nullement anormal que ce soit dès la fin de la seconde enfance. Doucement, sans crise violente, sans

brusque révolution, l'individu se convertira, c'est-à-dire qu'il vivra désormais, consciemment et volontairement, la vérité qu'il possède. Fondée sur le roc de l'expérience intime, l'idée de Dieu sera pour lui, dès lors, avec la vision du Christ, la plus grande puissance de vie sainte et d'action bonne.

APPENDICE I

L'Enquête de 1924.

Notre enquête de 1924 a porté sur 107 enfants de 6 à 12 ans, dont 57 filles et 50 garçons. Tous ces enfants sont protestants, élèves des écoles du dimanche, la plupart dans des paroisses de campagne. Voici d'abord le texte du long questionnaire qui a été généralement appliqué en plusieurs fois, pour ne pas fatiguer les enfants, et pour avoir des réponses plus précises :

QUESTIONS A POSER AUX ENFANTS DE MOINS DE 13 ANS.

N. B — *Les réponses doivent être écrites par les enfants eux-mêmes, sans aucune suggestion ou, s'ils ne savent pas écrire, notées scrupuleusement par le maître, sans aucune correction. Il vaut mieux prendre les enfants par surprise, sans leur annoncer à l'avance qu'ils auront à subir une espèce d'examen.*

Prière d'indiquer sur chaque feuille : l'âge de l'enfant (années, mois), le sexe ou un prénom, et tous renseignements utiles (état physique, intellectuel, moral, hérédité, milieu...).

1. — *Vous a-t-on quelquefois parlé de Dieu ? — Qui ? — Où ? — Quand ? — Connaissez-vous des histoires où l'on parle de Dieu ? — Lesquelles ? — Laquelle est la plus belle ?*

2. — *Qui est Dieu ? — Si vous pouvez, dites comment Il est. — (Pour les plus jeunes : Avez-vous vu des images de Dieu ? — Où ? — Si vous pouvez, faites un dessin pour montrer ce que vous avez vu.)*

3. — *Où est Dieu? a-t-il une maison? — Si vous pouvez, dites comment elle est. — (Pour les plus jeunes : Avez-vous vu des images de la maison de Dieu? Où? — Si vous pouvez, faites un dessin, avec les noms des choses dessinées, pour montrer ce que vous avez vu.)*

4. — *Que fait Dieu? — Dites ce qu'Il fait. — Qu'est-ce qui arriverait si Dieu ne faisait rien?*

5. — *Est-ce que vous pensez souvent à Dieu? — Pourquoi? — Où? — Quand? — Est-ce que vous Lui parlez quelquefois? — Où? — Quand? — Comment? — Que lui dites-vous?*

6. — *Est-ce que Dieu pense à vous? — Pourquoi? — Est-ce qu'Il vous parle? — Où? — Quand? — Comment? — Que vous dit-Il?*

7. — *Dieu fait-Il quelque chose pour vous? — Quoi? — Peut-Il faire tout ce qu'Il veut? — Pourquoi? — Comment? — Peut-Il faire ce que vous ne voulez pas? — Pourquoi? — Comment?.*

8. — *Pouvez-vous faire quelque chose pour Dieu? — Que faites-vous? — Pourquoi?*

9. — *S'il vous arrivait de rencontrer Dieu, auriez-vous peur? — Pourquoi? — Que feriez-vous?*

10. — *Y a-t-il une différence entre Jésus et Dieu? — Laquelle?*

11. — *Qui aimez-vous le mieux : Dieu ou Jésus? — Pourquoi?*

12. — *Qu'est-ce que le Ciel? — Si vous pouvez, dites comment il est. — Avez-vous vu des images du Ciel? — Si vous pouvez, faites un dessin avec les noms des choses dessinées, pour montrer ce que vous avez vu.*

13. — *Qui est au Ciel? — Qui va au Ciel? — Quand va-t-on au Ciel? — Comment peut-on aller au Ciel? — Notre corps va-t-il au Ciel?*

14. — *Qu'est-ce que notre âme? — Où est-elle? — Comment est-elle? — De quoi est-elle faite? — Quelle est la différence entre notre âme et notre corps?*

15. — *Avez-vous rêvé du Ciel, de Dieu, de Jésus? — Si vous vous souvenez de vos rêves, racontez-les. — Si vous pouvez dessiner ce que vous avez vu, faites-le.*

Enquête complémentaire par tests.

1. Associations. — *Principe : On indique à l'enfant un mot (inducteur), et on lui dit d'écrire immédiatement à la suite les mots*

(induits) qui lui viennent à l'esprit (substantifs, adjectifs, etc...). Exemple : cheval, *bête, patte, âne, chien, beau, aboyer, etc... Indiquer successivement les mots: Dieu, Jésus, Ciel, âme...*

2. Sentences. — *Demander à l'enfant d'écrire un certain nombre de phrases, en y mettant les mots Dieu, Jésus, Ciel, âme.*

4. Histoires. — *Demander à l'enfant d'écrire une histoire où il fera entrer les mots Dieu, Jésus, Ciel, âme...*

Voici maintenant les résultats de l'enquête :

1re question[1]. — La première question, destinée à gagner la confiance des enfants, n'a recueilli que des réponses affirmatives. Tous les enfants ont entendu parler de Dieu.

En réponse à la question : « Qui ? », 85 p. 100 mentionnent le pasteur ou les monitrices comme leur ayant parlé de Dieu ; 40 p. 100 mentionnent les parents, le père ou la mère, et 7 p. 100 quelque autre membre de la famille. Un seul enfant : Édouard (9 ans et demi), dit : « la conscience, mon âme, le pasteur ».

En réponse à la question : « Où ? », 93 p. 100 mentionnent le temple, le culte ou l'école du dimanche ; 55 p. 100 mentionnent la maison.

En réponse à la question : « Quand ? », 75 p. 100 mentionnent le dimanche ou le jour de l'école religieuse de semaine ; 40 p. 100 disent : « tous les jours, presque tous les jours, souvent, quelquefois, quand on fait le mal, quand on fait la prière ».

Voici quelques réponses typiques :

Evelyne D. (9 ans). « Oui. Le pasteur, mes parents. — A l'union, à l'école du dimanche, à la maison. — Le dimanche, le jeudi, et même la semaine, au temple. »

Marguerite A. (10 ans) : « Oui. Le pasteur, mes parents. — Au temple et à l'école du dimanche — On m'a parlé de Dieu quand j'avais désobéi et fait le mal et quand, le soir, je fais ma prière. »

Edouard R. (9 ans et demi) : « Oui. La conscience, mon âme, le pasteur. On nous en a parlé à l'école du dimanche, à la maison, tous les jours. »

1. Question particulière à la présente enquête.

Les pourcentages établis paraissent indiquer nettement la prédominance de l'association Dieu-Église sur l'association Dieu-famille, dans l'esprit des enfants.

55 p. 100 des enfants qui ont répondu à la dernière partie de la question confondent évidemment les récits où il est question de Dieu et ceux où il est question de Jésus. Voici quelques exemples : « La plus belle histoire, c'est Marie et Madeleine à Nazareth, le bon Samaritain, la résurrection de Dieu » (Evelyne D., 9 ans). — « L'histoire de Jacob, celle de Marie et Madeleine » (Odette C., 10 ans). — « Jésus bénit les enfants ou bien le bon Samaritain » (Georgette S., 11 ans). — « Une fois Jésus, son papa l'a perdu ; sa maman qui le tenait » (Robert B., 7 ans). — « La résurrection du frère de Marthe et Marie » (Lucien V., 11 ans).

2e question [1]. — Les réponses à cette question sont particulièrement intéressantes en ce qu'elles permettent de jauger approximativement le degré d'anthropomorphisme et la qualité d'anthropomorphisme de l'enfant.

27 p. 100 des réponses sont d'un anthropomorphisme matérialiste complet ; 58 p. 100, d'un anthromorphisme matérialiste mitigé ; 15 p. 100, d'un anthropomorphisme plus ou moins spiritualisé.

Pour plus de clarté, nous donnons, à la page suivante, sous forme de tableau, le détail par âges et par sexes [2] :

Voici quelques exemples :

Premier type. — Robert B. (6 ans) répond : « Il nous ressemble pas, il porte des robes ». Le même dessine deux images de Dieu, d'après deux tableaux bibliques dont l'un représente l'enfant

1. Première question de l'enquête de 1913.

2. Nous ne désirons nullement en imposer par ces chiffres, mais présenter clairement les résultats, à portée limitée, d'une enquête que nous aurions voulue beaucoup plus vaste. Ce n'est pas notre faute si elle ne l'a pas été. Les rares correspondants qui ont compris l'intérêt de la recherche que nous leur proposions ont droit à d'autant plus de reconnaissance qu'ils ont été moins nombreux.

AGES	1er TYPE (matérialiste)		2e TYPE (mitigé)		3e TYPE (spiritualiste)	
	FILLES	GARÇONS	FILLES	GARÇONS	FILLES	GARÇONS
6-7	100 %	100 %	»	»	»	»
8	»	100 %	100 %	»	»	»
9	»	25 %	100 %	75 %	»	»
10	»	»	80 %	100 %	20 %	»
11	»	»	80 %	60 %	20 %	40 %
12	»	»	50 %	50 %	50 %	50 %
Moyennes.	16,5 %	37,5 %	68,5 %	47,5 %	15 %	15 %

Jésus dans l'atelier de son père, l'autre, Jésus et Nicodème, sur une terrasse, le soir. Le même, conduisant un petit ami devant un Christ en croix, lui a dit que c'était le bon Dieu [1].

Charlotte C. (7 ans) répond : « Il est comme moi », sans doute parce qu'il porte des robes.

Georges C. (7 ans) répond : « Il nous ressemble pas », toujours pour la même raison, et il ajoute : « Il ramasse des fleurs. » Il fait un dessin de Dieu d'après un tableau qui représente l'Innocence : une petite fille vêtue de blanc, et ramassant des lis.

Deuxième type. — Fernand V. (10 ans) : « Dieu est le Père Saint. Dieu est un homme pas tout à fait comme tous les autres hommes, assis sur son trône, et autour de lui, il y a les anges. »

Georgette S. (11 ans) : « Dieu est un homme que l'on ne peut ni voir, ni toucher, et qui fait du bien sur la terre. Il a des bras et des jambes, il est en esprit. »

Louise C. (11 ans) : « Dieu est un esprit. Je ne peux pas dire comment il est, parce que je ne l'ai pas vu. Des images, il y en a dans le temple et dans l'église. » (Elle dessine un Christ en croix.)

Troisième type. — Renée T. (10 ans) : « Dieu est esprit, Dieu est le Père de tous les hommes ; Dieu est saint ; Dieu est pur. »

Maurice A. (11 ans) : « Dieu est esprit. Il est partout et voit tout ce que nous faisons. Il purifie de tous péchés. »

1. Dans presque tous les cas, les enfants qui ont cru pouvoir dessiner Dieu ou décrire des images de Dieu ont confondu Jésus et Dieu.

René C. (11 ans) : « Dieu est le Père tout-puissant. Dieu est l'esprit qui se trouve dans notre âme. »

Marc S. (11 ans) : « Dieu est invisible. »

Aline C. (12 ans) : « Dieu est le Père Céleste, Dieu est le Saint-Esprit; Il est le créateur, Dieu est l'Esprit [1]. »

3e question [2]. — La conception matérialiste s'étale encore plus dans les réponses à la question 3 que dans celles à la question 2. Elle atteint 51 p. 100. Les expressions spiritualistes ont augmenté aussi ; elles sont à 32 p. 100. Les expressions du matérialisme mitigé ne sont plus qu'à 17 p. 100. Le tableau suivant indique le détail par âges et par sexes :

AGES	1er TYPE (matérialiste)		2e TYPE (mitigé)		3e TYPE (spiritualiste)	
	FILLES	GARÇONS	FILLES	GARÇONS	FILLES	GARÇONS
6-7	100 %	100 %	»	»	»	»
8	100 %	100 %	»	»	»	»
9	30 %	75 %	40 %	»	30 %	25 %
10	25 %	30 %	25 %	50 %	50 %	20 %
11	30 %	»	20 %	20 %	50 %	80 %
12	35 %	»	15 %	40 %	50 %	60 %
Moyennes.	53 %	50 %	16 %	18 %	31 %	32 %

1. L'enquête du groupe d'études de pédagogie religieuse apporte quelques réponses intéressantes à la question : « Qui est Dieu ? » :

« Dieu c'est un esprit qui parcourt la terre pour ramener les âmes à des sentiments meilleurs » (fille 10 ans). Un garçon de 7 ans et demi, catholique, a vu une image de Dieu « en bronze, dans le fond de l'église ».

L'observation suivante montre la persistance de l'anthropomorphisme à forme matérialiste. Une fillette de 11 ans se représente Dieu « comme sur les livres, avec une barbe brune et des cheveux bouclés sur les oreilles et une robe bleue. Jésus lui ressemble, mais il a une robe blanche, et il est beaucoup plus petit. Pour faire ma prière, je le vois, je vois seulement sa tête. Mais c'est drôle, je le vois très bien, et puis après, quand j'ai fini ma prière et que je réfléchis, je ne le vois plus du tout, et je me demande comment j'ai fait pour le voir. Mais il faut que je le voie pour faire ma prière. »

2. Seconde question de l'enquête de 1913.

Voici quelques exemples :

Premier type. — Robert B. (6 ans) : « Il y a sur sa maison, il y a une terrasse. » Il dessine une maison de Palestine, vue sur un tableau biblique.

Georges C. (7 ans), Célestin V. (8 ans) dessinent aussi des maisons à terrasses. André B. (9 ans) dessine une façade qui ressemble vaguement à celle de sa maison.

Charlotte C., petite paysanne de 7 ans, répond : « Dieu est au ciel, à Valence. » Ainsi, dans les récits de John Habberton, Budge (5 ans) confond le ciel et New-York (Cf. plus haut, p. 15, en note).

Edouard R. (9 ans) : « Dieu est dans le ciel; il a une maison; la maison de Dieu est comme la nôtre. »

Alain L. (9 ans) : « Je me représente la maison de Dieu, Dieu assis sur un trône, tout éclairé de lumière, avec une couronne sur la tête, Jésus à côté de Lui, et des anges autour. »

Annette M. (11 ans) : « Dieu est dans le ciel ; Il a une maison. C'est un royaume, et Dieu est sur son trône, entouré d'anges. »

Berthe P., Lydie C., Marie A., Marthe C. (12 ans) : « Dieu est dans le ciel. Oui, il a une maison. »

Deuxième type. — Evelyne D. (9 ans) : « Dieu est au ciel, et même sur la terre. Non, Dieu n'a pas de maison. La maison de Dieu est au ciel. Elle est pleine d'anges. »

Georgette S. (11 ans) : « Dieu se trouve dans le ciel. Oui, il a une maison qui est l'âme. Je me représente la maison de Dieu au temple. »

Troisième type. — Edouard B. (9 ans) : « Je crois qu'il est dans toutes les maisons à la fois. »

Charles C. (10 ans) : « Dieu est partout dans le ciel ; il n'a pas une maison. »

Marguerite A. (10 ans) : « La maison de Dieu, c'est notre âme. »

Siméon V. (11 ans) : « Dieu est dans le ciel et dans notre cœur. Il n'a pas de maison. Sa maison, c'est notre cœur. »

Maurice A. (11 ans) : « Dieu est partout, et sa maison est l'univers entier. »

Aline C. (12 ans) : « Dieu est partout. La terre et le ciel sont sa maison. »

Nos conclusions sur l'anthropomorphisme de l'enfant,

à la lumière de cette nouvelle enquête, restent les mêmes qu'en 1913. Nos chiffres ne sont là que pour plus de clarté, pour marquer nettement quelques traits généraux. Dès que l'on entre dans les détails, ils ne concordent pas toujours. Il n'y a qu'à comparer les deux premiers tableaux pour s'en rendre compte. Le fait vaut bien d'être mis en lumière. Il prouve qu'il ne faut pas être absolu, comme certains psychologues seraient tentés de l'être, dans un domaine aussi divers et aussi ondoyant que celui de l'âme enfantine. Pour prendre un exemple précis, comment expliquer la recrudescence de l'expression matérialiste chez les fillettes de 11 et 12 ans, d'après le 2e tableau, quand le 1er n'indique rien de semblable ? Si l'on comprend, à la rigueur, que la 3e question prête plus que la 2e aux images spatiales, on ne saisit pas pourquoi les aînées reculent à ce point. Nous présentons ces chiffres, et nous croyons les prendre nous-même exactement, pour ce qu'ils valent. Il nous suffit d'avoir, une fois de plus, retrouvé cet élan spirituel que Leuba nous semblait méconnaître, et que nous avions déjà signalé en 1913. Malgré quelques légers flottements, de-ci, de-là, de la seconde enfance à l'adolescence, une progression est indéniable. Si nous en jugeons d'après nos deux enquêtes, le mouvement de spiritualisation s'affirme nettement, dès l'âge de 8 ans chez un certain nombre de filles. C'est vers 9 ans qu'il prend, chez les garçons, des expressions semblables. Il se poursuit ensuite, avec des divergences minimes de part et d'autre, jusqu'au seuil de l'adolescence.

4e question [1]. — En recherchant, comme en 1913, auxquels des attributs de Dieu l'enfant s'attache de préférence, nous avons établi les proportions suivantes :

45 p. 100 des enfants sont frappés par la puissance et par l'énergie créatrice de Dieu, 20,5 p. 100 par sa justice, 34,5 p. 100 par son amour.

1. Questions 3 et 4 de l'enquête de 1913.

Le tableau ci-dessous indique les proportions en détail :

AGES	PUISSANCE ET VIE		JUSTICE		AMOUR	
	FILLES	GARÇONS	FILLES	GARÇONS	FILLES	GARÇONS
6-7	60 %	75 %	10 %	»	30 %	25 %
8	50 %	75 %	»	»	50 %	25 %
9	25 %	60 %	25 %	20 %	50 %	20 %
10	15 %	50 %	40 %	25 %	45 %	25 %
11	20 %	25 %	30 %	50 %	50 %	25 %
12	45 %	40 %	15 %	30 %	40 %	30 %
Moyennes	36 %	54 %	20 %	21 %	44 %	25 %

Voici quelques exemples typiques :

Puissance et vie. — « Dieu fait des pommes de terre » (Georges C., 7 ans). — « Dieu fait pousser les plantes » (Célestin V., 8 ans). — « Dieu dirige tout » (Edouard B., 9 ans). — « Dieu fait tout » (Renée T., 10 ans; Lucie T., 12 ans, etc...). — « Dieu nous donne la vie et tout ce que nous avons » (Henri M., 11 ans). — « Dieu peut faire accomplir des miracles. Il est le créateur de la terre, de la mer, des astres, et de tout ce qui existe » (René C., 12 ans). — Si Dieu ne faisait rien, « on mourirait de faim » (Célestin V., 8 ans). — « Tout s'écroulerait » (Edouard B., 9 ans). — « Nous serions morts » Jean C., Jean L., 10 ans; Henri M., 11 ans, etc.). — « Tout le monde mourrait » (Hélène J., 11 ans; Elise P., 12 ans; Marthe C., 12 ans, etc.). — « Nous n'aurions rien pour manger, puisqu'il est le créateur » (Lydie G., 12 ans).

Justice. — « Dieu regarde si nous faisons le bien ou le mal sur la terre » (Evelyne D., 9 ans). — « Il regarde si on fait des sottises » (Jeanne B., 10 ans). — « Il nous fait faire le bien, et quand nous ne le faisons pas, il nous punit » (Siméon V., 11 ans). — « Dieu fait le bien ; il nous empêche de faire le mal » (Marie A., 12 ans). — « Dieu conduit à faire le bien » (Marthe C., 12 ans).

Si Dieu ne faisait rien, « on ne serait plus béni, tout le monde ne regarderait jamais la Bible » (Evelyne D., 9 ans). — « On se-

rait méchant » (Jeanne B., 10 ans). — « Le mal nous envahirait, et nous ne ferions plus le bien » (Siméon V., 11 ans). — « Tous les hommes feraient le mal, tous les hommes seraient corrompus » (Marguerite A., 10 ans; Georgette S., 11 ans, etc.).

Bonté, amour. — « Dieu pardonne et nous aide tant qu'il peut » (Georgette L., 8 ans). — « Dieu aide aux malheureux » (Hélène S., 9 ans). — « Dieu bénit les enfants » (Edouard R., 9 ans). — « Dieu fait que nous aimons nos parents et tous ceux qui nous entourent » (fille, 11 ans). — « Dieu nous protège, il veille sur nous » (René A., 11 ans). — « Il est brave, il pardonne tout » (Marthe C., 12 ans). — « Il aime ceux qui l'aiment » (Berthe P., 12 ans).

Si Dieu ne faisait rien, « on l'aimerait pas » (Edouard R., 9 ans). — « On serait plus béni » (Odette C., 10 ans). — « On ne serait pas sauvé » (Edelweiss R., 12 ans).

Certaines réponses montrent que tel enfant peut être frappé successivement ou simultanément par divers attributs de Dieu.

Fernand V. (10 ans) répond : « Dieu veille sur toutes les actions des hommes, femmes et enfants, et s'ils font le mal, Dieu les pardonne. Si Dieu ne faisait rien, nous n'aurions rien de toutes ces choses qui sont sur la terre, et nous ne serions point pardonnés, et alors, cela ferait que chacun, nous irions vers le mal. »

Annette M. (11 ans) répond : « Il juge les hommes, et il envoie le pain quotidien. S'il ne faisait rien, nous serions malheureux et nous aurions pas notre pain, et nous serions des méchants. »

Notre conclusion serait ici légèrement différente de celle de 1913 pour les questions correspondantes. La prédominance des préoccupations de puissance n'est pas telle que l'on puisse négliger les autres, celles de justice et d'amour. Il y a d'ailleurs une notion d'énergie spirituelle qui est en parfait accord avec le pur idéal religieux et moral.

Il est intéressant de noter ici l'écart assez net entre la mentalité des garçons et celle des filles. Pour les pre-

miers, la puissance est au premier plan, pour les secondes, l'amour. Il est curieux d'observer que, d'après cette enquête, la préoccupation de force, en décroissance nette chez tous les enfants de 6 ans à 10 ans, remonte chez les filles à 11 ans, et chez les garçons à 12. Un examen attentif de quelques cas particuliers montrerait, sans aucun doute, que cette préoccupation n'est plus exactement la même qu'au début de la seconde enfance, et qu'il s'agit d'une force plus interne, plus vitale, plus spirituelle.

5e question [1]. — Presque tous les enfants répondent assez longuement aux diverses parties de la question. Presque tous déclarent penser à Dieu et lui parler souvent. Cette quasi-unanimité, déjà signalée en 1913, montre que la préoccupation religieuse est générale chez les enfants, et ceci sans distinction d'âges ni de sexes. Un seul enfant (garçon, 11 ans) avoue ne pas penser souvent à Dieu.

La majorité des enfants mentionnent la prière du soir ou du matin, associant ainsi indirectement Dieu et leur foyer. Les réponses à la question 1 marquaient une prédominance de l'association Dieu-Église. Il n'en est plus de même lorsque l'on touche à la piété individuelle de l'enfant. Il pense à Dieu ou lui parle, parce qu'il croit à son pouvoir utile, à sa puissance morale, à son amour. Cette triple croyance est facile à déceler dans la plupart des réponses.

Voici quelques exemples :

Odile M. (5 ans et demi) : « Je pense souvent à Dieu parce que je l'aime. Je lui parle dans ma chambre, quand je fais ma prière. Je lui demande de me rendre sage et de garder toute ma famille. »

1. Ici commence la partie de l'enquête concernant les rapports de l'enfant avec Dieu. La question 5 correspond à la question 1 (§ 2), de l'enquête de 1913.

Robert B. (6 ans) : « Oui. — Pace que se lème. — Dans mon lit, quand se vé à table. — Se lui parle petit. »

Jean C. (7 ans) : « Oui. — Parce qu'il fait faire le bien tout le temps. — Oui, tous les soirs, en me couchant. — Je lui demande des choses et de me pardonner. »

Célestin V. (8 ans) : « Je pense souvent à Dieu parce qu'il nous aide. — On pense à Dieu au temple. — Je lui parle quelquefois. — Je lui parle au temple. — Je parle à Dieu tout bas. »

Georgette L. (8 ans) : « Je pense souvent à Dieu parce qu'il me pardonne quand j'ai fait une faute ou bien qu'il m'aide quand je ne peux pas faire quelque chose. Je pense à Dieu et je lui parle à l'école du dimanche. »

Alain L. (9 ans) : « Je pense assez souvent à Dieu. J'y pense à la maison, le dimanche, le jeudi, au temple. Je parle à Dieu quand je fais ma prière, le soir. Je lui dis de me donner la force de résister au mal, de faire que je sois sage, obéissant, de guérir les malades. »

Édouard R. (9 ans) : « On pense souvent à Dieu, parce que Dieu est dans notre cœur. On parle quelquefois à Dieu. On lui dit qu'il nous pardonne de tout le mal que nous avons fait. »

Edouard B. (9 ans) : « Je pense souvent à Dieu, parce qu'il nous est utile. — Dans ma maison, surtout le soir. — En priant, je lui demande pardon des fautes de la journée. »

Hélène S. (9 ans) : « Je pense souvent à Dieu parce qu'il est brave et bon. Je pense à Dieu quand vient le soir. — Je lui parle quand je fais ma prière, ou quand nous faisons quelque chose de mal, on lui demande de nous pardonner. Je dis de m'aider. »

Evelyne D. (9 ans) : « Oui, je pense souvent à Dieu. J'y pense parce que c'est lui qui me fait vivre : c'est lui qui me soutient. J'y pense quand je suis en colère ou que je fais inquiéter quelqu'un de ma famille. Je lui dis qu'il faut qu'il me bénisse et qu'il me soutienne sous son aile. »

Jean L. (10 ans) : « Je pense souvent à Dieu, parce que Dieu est notre Sauveur et nous aime. J'y pense souvent quand je suis dans un malheur ou malade. »

Yvan C. (10 ans) : « Je pense à Dieu parce qu'il est notre maître. »

Fernand V. (10 ans) : « Quand on s'amuse, je n'y pense pas ; mais il y a beaucoup de moments où j'y pense. Nous y pensons quand nous sommes en tristesse. Je lui dis la prière. »

Marguerite A. (10 ans) : « Oui, je pense souvent à Dieu. J'y pense parce que c'est lui qui nous donne ce que nous mangeons, et qui nous fortifie. J'y pense partout, à toutes les heures du jour. Oui, je parle quelquefois à Dieu. Je lui demande de me rendre sage. »

Siméon V. (11 ans) : « Oui, assez, mais pas tout le temps. — Parce que, comme cela, il sait qu'on l'aime. — A l'école du dimanche, à l'école du jeudi, et le soir, quand je fais ma prière. — Je lui demande qu'il me pardonne mes péchés, qu'il guérisse mon frère qui est malade, qu'il me donne tout ce qu'il me faut, et je le remercie de ce qu'il m'a donné. »

Annette M. (11 ans) : « Oui, on y pense, parce que Dieu a fait le ciel et la terre, et c'est Dieu qui nous fait vivre. On y pense partout, quand on fait le mal et qu'on sait que Dieu nous voit, et en faisant sa prière. — Je lui parle en faisant ma prière, tous les soirs, et en me levant. On lui demande de nous aider à être sage, et à obéir à nos parents et à tout le monde, et à faire le bien. »

Georgette S. (11 ans) : « Oui, nous pensons souvent à Dieu. J'y pense parce que c'est lui qui fait le bien partout ; il nous donne notre pain de chaque jour. J'y pense partout, à la maison, dans la rue, à toutes les heures du jour. — Oui, nous parlons quelquefois à Dieu, par exemple lorsque nous faisons le mal, c'est lui qui nous dit que nous avons fait le mal, et lorsque nous faisons souvent le bien, il nous dit de continuer. Je lui demande de me rendre sage, appliquée à l'école, obéissante. »

Lydie C. (12 ans) : « Je pense souvent à Dieu parce qu'il nous soulage pendant nos moments de détresse. »

Berthe P. (12 ans) : « Je n'y pense pas assez souvent, mais j'y pense quelquefois. J'y pense pendant le jour, à la maison, et quand je vais à l'école du dimanche. Je lui parle des fois, avant d'aller me coucher, en me levant. Je lui demande de me rendre plus obéissante et plus travailleuse. Je lui dis : Mon père qui es dans les cieux, pourrais-tu me rendre plus utile, et changer mon cœur et me rendre meilleure[1] ? »

1. Comparer ces deux réponses intéressantes de l'enquête du Groupe d'études pédagogiques :

« Oui (je pense souvent à Dieu). — Je lui demande de me donner la santé, je ne suis presque jamais malade. Je lui demande de faire beau le dimanche pour sortir avec les louveteaux, alors il commande à la pluie et au vent de faire beau » (fille, 10 ans).

« Oui, assez souvent, plus souvent qu'à Jésus. J'ai quelquefois peur et

Ainsi donc, les enfants ont répondu avec un empressement tout à fait remarquable à cette question multiple. Nous avons cité à dessein un bon nombre de leurs réponses. Elles nous confirment dans cette conviction, déjà fondée sur les faits, qu'une vie spirituelle de la plus haute valeur peut éclore normalement, et de bonne heure, chez l'enfant. Elles nous laissent découvrir de vraies expériences religieuses d'une fraîcheur et d'une vitalité que l'âge adulte pourrait souvent envier à l'enfance. L'étude des questions suivantes va nous fournir de nouveaux faits à l'appui des mêmes observations[1].

quelquefois ça me fait plaisir. Par exemple, quand je ne sais pas que choisir entre deux choses à faire, tout à coup, je me rappelle qu'il y a le Bon Dieu, et alors, je cherche e qu'il veut que je fasse, et c'est très facile » (fille, 11 ans).

1. Il faut noter aussi la prédominance de la prière d'intercession qui laisse peu de place à l'action de grâces et surtout à l'adoration. L'intercession a d'ailleurs, dans bien des cas, un caractère nettement altruiste. L'enfant sait aussi remercier, et l'on peut découvrir, sans qu'elle soit formulée nettement, une véritable adoration faite d'amour, d'admiration et de reconnaissance.

Mrs. Read Mumford cite les deux jolis traits suivants, qui montrent comment les sentiments habituels de l'enfant, lorsqu'il pense à Dieu, n'excluent pas nécessairement une vraie sollicitude et une certaine familiarité :

« Geoffrey, à 9 ans, priait ainsi : « Je te remercie d'essayer de nous rendre tous heureux, et, je te prie, sois heureux, aussi, si tu peux ; mais si tu ne peux pas, ne t'en fais pas », tandis que Marguerite, vers le même âge, ajoutait respectueusement, comme un post-scriptum, à sa prière du soir : « Cher Père, j'ai oublié de te dire bonne nuit comme il faut, et j'espère que tu auras aussi une bonne nuit. » — « Ça ne fait rien que j'ai dit ça, dis maman, » murmura-t-elle, « j'aime Dieu, c'est pour cela que j'espérais qu'il aurait une bonne nuit. » (Mrs. Read Mumford, *op. cit.*, p. 81.)

Les prières d'enfants peuvent arriver à un degré de spiritualité surprenant. Robin, à 8 ans, s'exprimait ainsi : « Merci pour avoir fait le monde si beau et plein de joie. La moindre chose que tu as faite est si jolie ; même la plus petite branche de l'arbre est parfaite et rend le monde plus délicieux. » Un an plus tard, après la mort de son grand-père, il disait : « Merci de nous avoir permis d'avoir grand-père si longtemps, cher Dieu. Il nous a appris tant de leçons, la patience, et tant d'autres leçons. Et maintenant qu'il a tant travaillé, je suis si content qu'il soit avec toi dans le ciel, et à ta main droite, avec tous les saints, car grand-père était un saint. Merci, Père, pour toutes tes bénédictions. » (*Ibid.*, p. 82.)

6e question [1]. — Tous les enfants sont d'avis que Dieu pense à eux ; la grande majorité croient qu'Il leur parle (75 p. 100 des filles et 70 p. 100 des garçons) ; 25 p. 100 des filles et 30 p. 100 des garçons répondent que non ou ne savent pas. — Presque tous les enfants qui ont entendu parler Dieu identifient sa voix et la conscience morale. La plupart l'entendent quand ils ont fait le mal ou quand ils vont le faire ; quelques-uns d'entre eux quand ils ont fait le bien ; un plus petit nombre encore a entendu comme un appel d'amour. Il y a peu de différences entre les âges et les sexes, surtout à partir de 8 ans pour les filles et de 9 ans pour les garçons :

Voici quelques exemples :

Odile M. (5 ans et demi) : « Il me parle. Quand je ne suis pas sage, il n'est pas content ; je le sais. »

Jean C. (7 ans) : « Il pense à nous, parce qu'il nous aime. »

Célestin V. (8 ans) : « Oui, Dieu pense à tout le monde ; il ne nous parle pas. »

« Dieu ne nous parle pas parce que c'est trop loin depuis le ciel » (fille, 8 ans).

Georgette L. (8 ans et demi) : « Il me parle dans mon cœur. Il me dit de bien le servir. »

Alain L. (9 ans) : « Dieu pense tout le temps à nous. Il nous parle par la conscience, quand on a fait le mal. »

Édouard B. (9 ans) : « Il pense tous les jours à moi, parce qu'il m'aime. Il me parle dans ma conscience. Partout, il me dit de faire le bien, et pas le mal. »

Hélène S. (9 ans) : « Il nous parle gentiment. Il nous dit : mes enfants, je vous aime de tout mon cœur. »

Evelyne D. (9 ans) : « Dieu pense à moi plus ce que moi j'y pense. Dieu me dit quand j'ai fait le bien : tu as fait le bien (*bis*), quand j'ai fait le mal, il me dit : tu as fait le mal (*bis*). » (Textuel.)

Yvan C. (10 ans) : « Dieu me parle dans ma conscience, quand

1. Cette question correspond en partie à la question 3 (§ 2) de l'enquête de 1913 ; en précisant un point particulier, elle a permis d'obtenir de meilleurs résultats.

je fais une faute ou une sottise. Il me dit de ne pas faire ceci ou cela. »

Fernand V. (10 ans) : « Il nous regarde et nous surveille pour ne pas qu'on fasse le mal trop souvent. Quand on est sur le point de faire le mal, il nous dit que Dieu n'aime pas les enfants qui font le mal. »

Odette C. (10 ans) : « Dieu pense à nous tout le temps, parce qu'il nous aime. Il nous dit : ne fais pas ceci, c'est mal ; fais cela, c'est bien. »

Marcel M. (11 ans) : « Oui, il me parle, mais pas à mes oreilles [1]. »

Henri M. (11 ans) : « Il me parle par sa Parole. Il me dit de faire le bien. »

Maurice A. (11 ans) : « Il ne me parle pas, mais m'entend. »

Siméon V. (11 ans) : « Il me dit que si je fais le bien, il me récompensera, et si je fais le mal, il me punira. »

Georgette S. (11 ans) : « Il pense à nous pour nous empêcher de faire le mal. Il nous parle quand nous avons fait le mal. Il nous dit que c'est très mal ce que nous faisons et qu'il faudrait être sage. »

Annette M. (11 ans) : « Il pense à tous les hommes, parce qu'il est notre Père. Il nous parle quand on fait le mal ou quand on va le faire. Il nous dit qu'il ne faut pas faire le mal. »

Marc B. (12 ans) : « Dieu pense à nous parce qu'il nous aime. Il nous parle toujours, partout. Il nous dit de ne pas faire du mal, de ne pas désobéir, de ne pas mentir. »

René C. (12 ans) : « Il nous parle quand on a fait une mauvaise action, quand on a commis une mauvaise action. C'est notre conscience qui nous reproche ou nous remercie. »

1. Il est intéressant de noter comment, de très bonne heure, l'enfant a la notion d'un parler spécial, intérieur, pour s'adresser à Dieu, et d'une ouïe spéciale, intérieure, pour l'écouter. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner, à ce point de vue, quelques réponses aux questions 5 et 6. — Comp. l'observation suivante de Mrs. Read Mumford :

« Maurice n'avait que 7 ans lorsqu'il dit : « Nous demandons à Dieu des choses quand nous prions ; mais nous n'avons pas besoin de parler tout à fait pour les lui demander ; nous lui demandons dans nos cœurs, et Il nous parle par une voix en nous, dans nos cœurs. Nous pouvons l'entendre quand nous écoutons, et tout le temps qu'Il parle. » (Mrs. Read Mumford, *op. cit.*, p. 39.)

7e *question* [1]. — Tous les enfants sont d'avis que Dieu fait quelque chose pour eux. Tous répondent aussi qu'Il peut faire tout ce qu'Il veut. Cependant, quelques-uns nient qu'Il puisse leur faire faire ce qu'ils ne veulent pas, soit 35 p. 100 des garçons et 5 p. 100 des filles ayant répondu. Les nombres par âges sont intéressants ; nous les indiquons pour 100 filles et 100 garçons :

Ages . . .	6	7	8	9	10	11	12
Filles. . .	»	»	»	»	»	»	5
Garçons. .	5	»	»	5	5	5	15

Exemples :

Odile M. (5 ans et demi) : « Dieu me garde. Il peut faire tout ce qu'il veut, parce qu'il sait tout. »

Robert B. (6 ans) : « Oui. A Noël, il nous apporte des affaires. — Non, il ne peut pas. »

Jean J. (8 ans) : « Dieu fait pour moi du bien. Dieu peut faire tout ce qu'il veut, parce qu'il est puissant. »

Georgette L. (8 ans et demi) : « Il nous aide à pardonner nos fautes. Dieu peut faire tout ce qu'Il veut, parce que c'est lui qui est maître dans notre cœur. Dieu peut nous faire faire quelque chose que je ne peux pas faire, parce qu'Il nous aide à le faire. »

Edouard B. (9 ans) : « Il peut faire tout ce qu'Il veut parce qu'il est le plus fort de tous. Il peut faire ce que je ne veux pas. »

Édouard R. (9 ans) : « Dieu nous dit de faire le bien. Il peut faire tout ce qu'Il veut. Il ne peut pas nous forcer. »

Hélène S. (9 ans) : « Dieu nous aide. Il peut faire tout parce qu'il est le maître. Il peut nous faire faire tout ce que nous ne voulons pas, parce qu'il est le maître. »

Evelyne D. (9 ans) : « Il me donne chaque jour mon pain quotidien. Il peut faire tout parce qu'Il est le maître, et c'est le plus puissant. »

Gaston M. (10 ans) : « Dieu nous aide à faire le bien. Dieu pardonne nos péchés. »

1. Cette question correspond à la deuxième partie de la question 3 (§ 2) de l'enquête de 1913. Elle est plus détaillée, d'où résultats meilleurs.

Fernand V. (10 ans) : « Il nous donne notre nourriture de chaque jour. Il ne peut pas toujours (me forcer). »

Marguerite A. (10 ans) : « Dieu nous rend obéissant, sage, et il nous préserve d'être malades. Dieu peut faire tout ce qu'Il veut, parce qu'Il est puissant. Il peut faire ce que nous ne voulons pas. »

Henri M. (11 ans) : « Il me garde, il me soutient. Dieu peut faire tout ce qu'Il veut parce qu'Il est grand. Il peut faire ce que je ne veux pas. »

« Dieu nous fait aimer nos parents et nous rend sages. Dieu nous donne le pain » (fille, 11 ans).

Georgette S. (11 ans) : « Il fait que, quand nous sommes malades, c'est lui qui nous guérit. Il peut faire tout ce qu'Il veut, parce qu'Il est plus puissant que tout le monde. — Il peut faire tout ce que nous ne voulons pas. — Parce que. »

Marcel P. (12 ans) : « Il est le maître des cieux. Si on ne l'écoutait pas, on ne serait pas ses enfants. »

René C. (12 ans) : « Il essaie de nous rendre bon, de croire en lui et de se convertir. »

Berthe P. (12 ans) : « Il nous aime Il veut nous corriger de nos défauts. Il est tout-puissant parce que c'est un homme sans défaut, qui n'a jamais rien fait de mal. — Non, parce qu'il ne veut pas nous obliger ; il veut que nous fassions ce que nous voulons [1]. »

8e question [2]. — L'étude des réponses à la question 8 montre que les enfants, d'une manière générale, croient pouvoir faire quelque chose pour Dieu, comme ils croient que Dieu fait quelque chose pour eux. 3 p. 100 des garçons et 3 p. 100 des filles (enfants de 11 ans) déclarent qu'ils ne peuvent rien faire ; la proportion est infime. —

1. Le groupe d'études a reçu ces réponses intéressantes :

« Dieu nous a rendu de grands services. Par exemple, il a permis de payer l'automobile de papa ou ma bicyclette. Quand j'étais petit, je croyais que c'était lui qui m'apportait mes jouets à Noël. Un bien plus grand service est que sans lui, la terre, notre maison n'existeraient pas. « Nous ne vivrions pas. » (Garçon, 9 ans.)

« Il ne m'a donné qu'à Noël des jouets. » (Garçon 9 ans et demi.)

Mme Paola Lombroso cite le cas d'une petite fille de 7 ans qui croyait tout à fait que le beau temps après la pluie était envoyé exprès pour elle. C'était un plaisir que Dieu voulait lui faire. Aussi courait-elle au balcon pour crier : « Merci Dieu, vive Dieu ! » (Paola Lombroso, *la Vita dei bambini*, p. 36. Bocca, Torino, 1923.) Comp. question 5, p. 158.

2. Question spéciale à la présente enquête.

12 p. 100 des garçons et 7 p. 100 des filles ne répondent pas. — 85 p. 100 des garçons et 90 p. 100 des filles répondent : oui. — Le mobile qui pousse les enfants à faire quelque chose pour Dieu est l'amour, dans la majorité des cas : 70 p. 100 des filles, 50 p. 100 des garçons. — 30 p. 100 des filles et 35 p. 100 des garçons ne répondent pas. — 15 p. 100 des garçons avouent quelque motif intéressé.

Exemples :

Odile M. (5 ans et demi) : « Oui. — Je donne 2 sous à l'aveugle. — Parce que je l'aime bien. »

Robert B. (6 ans) : « Si, pace que se lème. »

Georges C. (7 ans) : « Oui, pour qu'il m'aime. »

Jean C. (7 ans) : « Oui. — Il faut être bien gentil. — Parce qu'on lui fait plaisir. »

Célestin V. (8 ans) : « Oui. — Je le fais parce qu'il nous aime. »

Georgette L. (8 ans) : « Je peux faire quelque chose pour Dieu. — En le sêrvant tant que je peux. — Parce que je l'aime beaucoup. »

Édouard B. (9 ans) : « Oui. — Je peux prier, parce qu'il m'est utile. »

Evelyne D. (9 ans) : « Oui. — Je prie, je l'aime et je crois en Lui. »

Fernand V. (10 ans) : « Oui. — Quelquefois le bien. »

Marguerite A. (10 ans) : « Oui. — En lui obéissant à lui et à mes parents. »

Henri M. (11 ans) : « Je ne peux rien faire pour Dieu, mais croire en lui. »

Fernand C. (11 ans) : « Oui, en aidant les malheureux. Parce que, si on était malheureux, les autres nous aideraient. »

Lydie C. (12 ans) : « Oui, on travaille bien dans nos travaux. »

Berthe C. (12 ans) : « Je lui fais sa prière pour lui faire plaisir. » (Textuel.)

Berthe P. (12 ans) : « Oui, on doit lui obéir, le servir. — Parce que nous en serons mieux, et parce que nous devons le faire. »

Marcel P. (12 ans) : « Oui, en lui donnant notre cœur. Parce qu'il nous a donné son fils unique pour Sauveur[1]. »

1. Le groupe d'études a reçu une trentaine de réponses analogues à une question semblable : Est-ce que tu peux faire quelque chose pour Dieu, pour Jésus ? Quoi ? Le fais tu ? — Voici quelques exemples : « Oui — Prier toujours — Oui, parce qu'il m'a pardonné » (G. 9). — « Oui, parce qu'il m'a aimé » (G. 9) — « Je fais des prières pour qu'il me pro-

9e question.[1]. — Presque tous les enfants se sont laissés prendre à la forme de la question, qui évoque dans leur esprit une image anthropomorphique plus ou moins spiritualisée. Il n'est d'ailleurs pas possible d'indiquer ici d'une manière précise le degré de spiritualisation, comme on l'a fait pour les réponses aux questions 2 et 3. Le point essentiel est de déterminer le sentiment qu'éprouve l'âme enfantine en présence de Dieu. Malgré la forme de la question, qui suggère la notion de peur, 75 p. 100 des garçons et 40 p. 100 des filles répondent : non. — Cet écart notable est intéressant ; il n'est pas inutile de préciser par un tableau d'ensemble :

ENFANTS AYANT RÉPONDU QU'ILS AVAIENT PEUR DE DIEU							
Ages . . .	6	7	8	9	10	11	12
Filles. . .	0	0	30 %	30 %	75 %	100 %	30 %
Garçons . .	0	0	0	30 %	25 %	15 %	15 %

Exemples :

Odile M. (5 ans et demi) : « Je serais heureuse de le voir. »

Célestin V. (8 ans : « Je n'ai pas peur de Dieu. Je serais content. »

Georgette L. (8 ans) : « Je n'aurais pas peur. Parce que je le connais. Je lui dirais de m'aider. »

Édouard B. (9 ans) : « Non, je n'aurais pas peur. Il me parlerait avec bonté. Je lui dirais bonjour. »

André B. (9 ans) : « J'aurais peur, parce que je l'ai jamais vu. Je me cacherais. »

Hélène S. (9 ans) : « Je n'aurais pas peur. Je lui parlerais bien gentiment. »

Evelyne D. (9 ans) : « Oui, parce que quelquefois j'ai fait le mal

tège du mal » (G. 9) — « Je pense lui faire ma « pryère » — Parce qu'il est bon » (F. 9) « Oui, je prie » (F. 10) — « Je peux aider Dieu en étant toujours obéissant. — Je ne le fais pas toujours, parce que c'est plus fort que moi. » (G. 11) — « Oui — être aimable avec mes parents et tout le monde. — Pas toujours, parce que je ne suis pas assez persévérante. » (F. 11) — « Oui, je pense parfois l'aimer ; ou lui envoyer quelque baiser. Je le fais parce qu'il faut le faire. » (F. 12) — « Je veux être très sage, et montrer à mes amies que c'est Dieu qui me rend sage. » (F. 11 ans 1/2.)

1. Cette question correspond à la question 2 (§ 2) de l'enquête de 1913.

et j'aurais peur qu'il me punisse. Je fuirais en me cachant le visage. »

Fernand. V. (10 ans) : « Non, je me mettrais autour de lui. »

Marguerite A. (10 ans) : « Oui, parce que nous ne l'avons jamais vu. Je me prosternerais devant lui. »

Siméon V. (11 ans) : « Non, j'irais vers lui. »

Henri M. (11 ans) : « Je n'aurais pas peur, parce que je crois en Jésus. Je l'adorerais. »

Maurice A. (11 ans) : Je n'aurais pas peur, parce que Dieu n'est pas méchant. »

Berthe V. (11 ans) : Oui (j'aurais peur). Je ne le connais pas. Je le ferais manger, boire. »

Georgette S. (11 ans) : « J'aurais peur, parce qu'il est plus puissant que nous, et qu'il peut faire tout ce qu'il veut. — Nous nous prosternerions devant lui. »

René C. (12 ans) : « Oui, parce que je n'aurais pas su ce que c'était. Je m'en irais. »

Marcel P. (12 ans) : « Non. Il n'est pas un malfaiteur. »

René A. (12 ans) : « Je lui demanderais de ne pas me laisser mourir. »

Marie A. (12 ans) : « Oui, parce que nous ne l'avons jamais vu. Je me mettrais à genoux. »

Marthe C. (12 ans) : « Non. Parce qu'il ne nous ferait pas du mal. »

Berthe P. (12 ans) : « Non. Parce qu'il ne veut pas nous faire du mal ; au contraire, il veut nous attirer plus près de lui. »

10e question [1]. — 75 p. 100 des garçons et 60 p. 100 des filles répondent qu'il y a une différence entre Jésus et Dieu ; 10 p. 100 des garçons ne savent pas ; 15 p. 100 des garçons et 40 p. 100 des filles répondent qu'il n'y en a point. Voici les proportions par âges, pour les réponses négatives :

IL N'Y A PAS DE DIFFÉRENCE ENTRE JÉSUS ET DIEU					
Ages . . .	8	9	10	11	12
Filles. . .	50 %	50 %	50 %	40 %	20 %
Garçons . .	?	30 %	15 %	30 %	0

1. Question particulière à la présente enquête.

Exemples :

Célestin V. (8 ans) : « Dieu, c'est le papa de Jésus. »

Édouard R. (9 ans). « Dieu est plus grand que Jésus-Christ. »

Evelyne D. (9 ans) : « Oui. C'est que Jésus-Christ est le fils de l'homme. »

Maurice A. (11 ans) : « Dieu est esprit, tandis que Jésus est un homme comme nous. »

Jacqueline M. (10 ans) : « C'est que Dieu est le père de Jésus et que Jésus est le fils. »

Berthe V. (11 ans) : « Non, c'est la même chose. »

Georgette S. (11 ans) : « Il n'y a aucune différence entre Dieu et Jésus-Christ. »

Marie A. (12 ans) : « Dieu est l'enfant de Christ. »

Lucy T. (12 ans) : « Dieu est esprit. Jésus ne l'est pas. »

René C. (12 ans) : « Dieu est le père de Jésus. C'est grâce à Dieu que Jésus peut accomplir des miracles et être un homme sans défaut. »

11e question [1]. — 13 p. 100 des filles et 23 p. 100 des garçons préfèrent Dieu ; 29 p. 100 des filles et 27 p. 100 des garçons préfèrent Jésus ; 58 p. 100 des filles et 50 p. 100 des garçons les aiment pareillement.

Exemples :

Édouard B. (9 ans) : « Je les aime également. C'est deux fois la même personne. »

Fernand V. (10 ans) : « Tous les deux pareils ; mais quand même, j'aime mieux Dieu. »

Jacqueline M. (10 ans) : « Jésus, parce que Jésus est mort sur la croix pour nous. »

Marguerite A. (10 ans) : « Jésus-Christ, parce qu'il est mort sur la croix pour nous sauver et qu'il a demandé pardon à Dieu pour nous. »

Siméon V. (11 ans) : « Dieu, parce qu'il a envoyé son fils sur la terre pour nous. »

Maurice A. (11 ans) : « Je les aime également tous deux, car ils sont tous deux saints et purs. »

1. Question particulière à la présente enquête.

Marie A. (12 ans) : « C'est Dieu, parce qu'il est mort pour nous. »

Juliette S. (12 ans) : « Jésus, parce que j'en ai entendu souvent parler. »

Paulette B. (12 ans) : « Jésus, parce qu'on le connaît mieux, on nous raconte ses histoires, tandis que le Bon Dieu, on le voit jamais. »

Élise P. (12 ans) : « Dieu, parce que Dieu est notre Père, et Jésus, le fils de Dieu. »

René A. (12 ans) : « J'aime mieux Jésus, parce que Jésus est venu sur la terre et il a souffert, tandis que Dieu n'est pas venu sur terre [1]. »

12e question [2]. — Les résultats sont analogues à ceux de la question 3 ; cependant, la conception matérialiste évoquée naturellement par l'association du ciel religieux et du ciel astronomique, est ici beaucoup plus accentuée. Voici dans quelles proportions elle se présente, par âges et par sexes :

NOTION MATÉRIALISTE				
Ages. . . .	6-7	8-9	10	11-12
Filles . . .	100 %	60 %	50 %	20 %
Garçons . .	100 %	70 %	60 %	30 %

Exemples :

Robert B. (6 ans), dessine le ciel au crayon bleu, avec des points rouges qui représentent les étoiles. — Georges C. (7 ans), Célestin

1. Le groupe d'études a reçu quelques réponses intéressantes à une question semblable :

« J'aime mieux Dieu, parce que c'est Dieu qui a permis que papa et maman soient mes parents, alors je l'aime beaucoup pour ça. » (Garçon : 7 ans 10 mois.)

« Dieu, parce que c'est le papa, puis je n'en sais rien. C'est comme si on me demandait : Qui aimes-tu le mieux, papa ou maman ? « (Fille 10 ans.)

« Jésus, parce qu'il nous a sauvés de la mort. » (Garçon 11 ans.)

« Un petit mieux Dieu que Jésus, parce que c'est la Parole de Dieu qui a enflammé le cœur de Jésus. » (Garçon 11 ans.)

« Jésus, parce qu'il a été exposé aux tentations du monde et qu'il n'a pas faibli une seule fois. » (Fille 12 ans.)

2. Question particulière à la présente enquête.

V. (8 ans), font de même. — Ce dernier répond : « Le ciel, c'est la maison de Dieu ; il est bleu. »

Édouard B. (9 ans). « Le ciel est une étendue d'air bleu. J'en ai vu des images. Dieu est assis sur une chaise à côté des petits enfants et de leur mère. »

Evelyne D. (9 ans) : « Le ciel est un endroit où il y a Dieu et où nous irons quand nous serons morts, si nous avons fait le bien. Le ciel est beau et très, très grand. — Non, j'en ai pas vu. Non. »

Charles C. (10 ans) : « Le ciel est l'air et une masse de nuages. »

Fernand V. (10 ans) : « Le ciel est beau et grand. — Non, j'en ai pas vu. Non. »

Siméon V. (11 ans) : « C'est le paradis. Il est beau et grand. — Non. Non. »

Henri M. (11 ans) : « Le ciel est l'endroit où Dieu et Jésus se trouvent. »

Fernand C. (11 ans) : « Il est couvert de nuages. — Non. »

« Le ciel est formé d'une quantité immense d'air et de mondes » (fille, 11 ans).

Georgette S. (11 ans) : « Le ciel est une étendue de nuages et de fumée si nombreuse qu'il semble coloré de plusieurs couleurs. Il est très grand. — Non. Non. »

René C. (12 ans) : « Le ciel est formé par une grande quantité d'air qui forme des nuages. C'est là qu'habitent Jésus, Dieu et les hommes qui ont cru en Dieu. Le ciel est bleu. »

Lydie C. (12 ans) : « Le ciel est une immense voûte étoilée dans laquelle Jésus et Dieu habitent. Oui, j'ai vu des images du ciel. »

Marthe C. (12 ans) : « Le ciel, c'est là où vont les âmes. »

13e question[1]. — Presque tous les enfants sont d'avis que l'âme seule va au ciel. A peine 20 p. 100 des filles et 10 p. 100 des garçons ayant répondu pensent que le corps va au ciel. Il faudrait savoir quelle différence ils font entre l'âme et le corps. Le but de la question suivante est d'élucider ce problème.

La plupart des enfants sont d'avis qu'il y a des conditions à remplir pour aller au ciel : conditions morales (être honnête, sage, bon), conditions religieuses (aimer Dieu, Jésus, croire en Dieu). Quelques-uns, cependant, croient

1. Question particulière à la présente enquête.

que tout le monde va au ciel. Le tableau ci-dessous donne des indications précises :

	NOMBRE D'ENFANTS INDIQUANT		TOUT LE MONDE VA AU CIEL
	CONDITIONS MORALES	CONDITIONS RELIGIEUSES	
Filles . . .	45 %	25 %	30 %
Garçons . .	25 %	35 %	40 %

Exemples :

Célestin V. (8 ans) : « Non, notre corps ne va pas au ciel. Rien que l'âme. »

Georgette L. (8 ans et demi) : « Au ciel, il y a Dieu. C'est ceux qui meurent qui vont au ciel. Je ne sais pas comment on peut aller au ciel. Notre corps va au ciel. »

Édouard B. (9 ans) : « Au ciel est Jésus, tous ceux qui sont morts. Quand on est mort, notre corps va au ciel. »

Hélène S. (9 ans) : « Au ciel, il y a Dieu. On peut aller au ciel en prenant le chemin de Jésus. Notre corps va au ciel. »

Marthe D. (9 ans) : « Il y a les gens qui ont aimé Dieu. »

Evelyne D. (9 ans) : « Il y a Dieu et son fils et tous les anges. On y va quand on est mort et qu'on a fait le bien sur la terre. Ce ne sont que ceux qui ont fait le bien. C'est notre âme qui va au ciel. »

Fernand V. (10 ans) : « Dans le ciel, il y a Dieu et Jésus-Christ. C'est l'âme qui y va, quand on est mort. Il faut suivre les lois de Dieu, il faut faire le bien. »

Jean L. (10 ans) : « Il y a Dieu au ciel, et nous pouvons y aller quand nous sommes morts, par notre âme. »

Jacqueline M. (10 ans) : « Il y a Dieu, les anges. C'est les hommes qui ont fait le bien toute leur vie. »

Maurice A. (11 ans) : « Dieu est au ciel, Jésus aussi. On va au ciel quand on a donné le dernier soupir et que l'âme s'envole. »

Fernand C. (11 ans) : « Il y a Dieu. On peut aller au ciel en aimant Dieu. »

Berthe V. (11 ans) : « Ceux qui vont au ciel, c'est nous autres, ceux qui aiment Dieu. Oui, notre corps va au ciel. »

Fanny C. (11 ans) : « Au ciel, il y a les anges, Jésus et Dieu. — On va au ciel après la mort, quand on a l'âme pure. »

Marcel P. (12 ans) : « Il y a Dieu. Tout le monde y va. »

René C. (12 ans) : « Il y a Dieu, Jésus et les hommes qui ont cru en Dieu. Ceux qui vont au ciel, c'est les hommes qui croient en Dieu, qui vont au culte, et qui pensent souvent à lui. On y va quand on est mort. On peut aller au ciel en le demandant à Dieu. »

Marthe C. (12 ans) : « Tout le monde va au ciel. »

Berthe P. (12 ans) : « On y va quand on meurt et qu'on aime Dieu. »

14e question [1]. — 28 p. 100 des filles et 33 p. 100 des garçons interrogés ne répondent pas. Parmi les enfants qui répondent, 18 p. 100 des filles et 20 p. 100 des garçons (tous ayant moins de 10 ans) s'expriment en termes d'un matérialisme complet; 30 p. 100 des filles (9 à 12 ans), 20 p. 100 des garçons (11 et 12 ans) en termes d'un spiritualisme à peu près correct; 60 p. 100 des garçons et 52 p. 100 des filles, en termes d'un matérialisme spiritualisé.

Exemples :

Célestin V. (8 ans) : « C'est ce qui va au ciel. »

Georgette L. (8 ans et demi) : « Notre âme, c'est l'esprit. Elle est dans notre cœur. Je ne sais pas comme elle est. Il n'y a pas de différence entre notre âme et notre corps. »

Edouard R. (9 ans) : « L'âme est dans notre corps »

Edouard B. (9 ans) : « C'est la chose où Jésus nous parle. — Dans notre corps. — Elle est faite en chair. — Ça forme un tout. »

Evelyne D. (9 ans) : « Elle est dans le corps, à côté du cœur. La différence, c'est que l'âme monte au ciel et que le corps est dans la terre. »

Hélène S. (9 ans) : « Notre corps va au ciel. — Notre âme est notre cœur, elle est dans notre cœur; elle est faite de chair. — Notre corps est plus gros que notre âme. »

Marthe D. (9 ans) : « Notre âme, c'est la pensée. »

Fernand V. (10 ans) : « L'âme, c'est le lieu où on entend la

1. Question particulière à la présente enquête.

voix de Dieu. Elle est dans notre corps. Il y a beaucoup de différence. »

Odette C. (10 ans) : « L'âme est dans notre cœur. La différence est qu'elle est invisible. »

Marguerite A. (10 ans) : « L'âme est dans notre corps. La différence est que l'âme est immortelle et que le corps est mortel. »

Siméon V. (11 ans) : « L'âme est dans notre corps. — La différence est que l'âme est un esprit, tandis que le corps on peut le toucher. »

Annette M. (11 ans) : « Elle est dans notre corps. — L'âme est invisible, tandis que le corps est voyable. »

Berthe V. (11 ans) : « Notre âme, c'est notre cœur. Elle est dans le cœur de Dieu. Notre âme pense. Notre corps, c'est de la chair. »

Marc B. (12 ans) : « Notre âme est notre intelligence. Elle est dans notre tête; elle est invisible. La différence entre notre corps et notre âme, c'est que l'âme nous dirige. Le corps est dirigé par l'âme. »

Marcel P. (12 ans) : « L'âme est dans notre cerveau. Notre âme pense, et notre corps pas. »

René C. (12 ans) : « Notre âme est l'esprit qui va au ciel. Elle est dans notre cœur. Notre corps reste sur la terre. »

Lydie C. (12 ans) : « L'âme est invisible. Elle vient de Dieu et doit retourner à lui, car elle ne demeure pas avec le corps. »

Berthe P. (12 ans) : « C'est ce qui ne meurt jamais, et c'est ce qui nous fait penser à Dieu. Notre âme ne meurt jamais, tandis que notre corps meurt. Notre âme s'en va dans les cieux. »

15e question[1]. — Les rêves d'enfants, de l'aveu même de Freud, offrent très peu de symbolisme. On a observé, depuis longtemps, combien faible est la barrière qui les sépare de l'état de veille. L'enfant vit aisément ses rêves, et l'on peut dire qu'il rêve aussi la vie [2]. D'autre part, sans aller aussi loin que Freud, on peut reconnaître que les rêves d'adultes marquent souvent une régression, et

1. Question particulière à la présente enquête.
2. Voir plus haut, pp. 71-72.
Sur les rêves d'enfants, cf. Sigm. Freud, *op. cit.*, pp. 141-144.
Sur l'infantilisme du rêve, cf. Sigm. Freud, *op. cit.*, pp. 218-223.

que l'infantilisme est un de leurs caractères observés. Il était donc intéressant d'étudier simultanément le rêve à forme religieuse chez l'enfant et chez l'adulte pour appuyer ou modifier peut-être certaines observations déjà faites sur l'enfant à l'état de veille. Malheureusement, sur ce point, l'enquête a peu donné. Cependant, nous avons pu recueillir quelques cas intéressants qui viennent à l'appui de nos conclusions sur l'anthropomorphisme de l'enfant. Notons d'abord que 8 p. 100 des garçons (6 à 9 ans) et 28 p. 100 des filles (5 à 13 ans), interrogés, ont répondu oui à la question.

Une fillette de 5 ans répond : « J'ai rêvé que j'allais voir l'arbre de Noël des anges. »

Odile M. (5 ans et demi) : « Je ne me rappelle pas bien; mais je crois en avoir rêvé des fois. J'ai vu des anges bien petits. »

« J'ai rêvé que j'allais voir Jésus au ciel, et qu'il mettait sa main sur ma tête » (garçon, 6 ans).

Georgette L. (8 ans) : « J'ai rêvé de Dieu, de Jésus, du ciel. J'ai rêvé que le ciel était tombé et qu'il ne s'était pas relevé. »

Edouard B. (9 ans) : « Dieu est un être invisible; mais j'ai rêvé qu'il avait une tunique blanche, des sandales aux pieds, les cheveux blonds, mais point de chapeau sur la tête. »

Hélène S. (9 ans) : « J'ai rêvé de Dieu, de Jésus, du ciel. J'ai rêvé que Dieu, un de ces jours, il nous viendrait chercher. »

Berthe V. (11 ans) : « J'ai rêvé du ciel que c'était un linge étendu. »

Emma C. (13 ans) : « Oui, j'ai rêvé d'être un jour avec Dieu. »

Berthe S. (13 ans) : « J'ai rêvé quelquefois de Dieu. Je le voyais dans le soleil. Sa figure était resplendissante de lumière. Il souriait. » (Suit un dessin, représentant un soleil rayonnant, avec quelques traits d'une figure humaine.)

Nous n'avons pu recueillir qu'un seul témoignage d'adulte; mais il semble être vraiment intéressant. Il s'agit, en effet, d'un rêve qui s'est reproduit plusieurs fois, sous la même forme, de l'enfance à l'âge adulte. C'est un rêve qui, d'auditif, devient visuel, par une asso-

ciation toujours la même. Il commence à l'ouïe d'un cantique anglais de la première enfance :

Gentil Jésus, humble et doux,
Regarde un petit enfant,
Aie pitié de mon innocence,
Permets que je vienne à toi.

Je voudrais bien être conduit à toi.
Seigneur chéri, ne t'y oppose pas;
Donne au petit enfant une place
Dans le royaume de la grâce.

Le rêve se poursuit, au son du cantique, par un tableau qui représente Jésus sur une espèce de terrasse, entouré des parents et des grands-parents de l'enfant. Jésus regarde, sourit, et fait signe à l'enfant de monter. — C'est un cas très net d'infantilisme du rêve, mais sans aucun détail choquant. L'adulte qui a fait plusieurs fois ce rêve, depuis son enfance, le considère comme l'expression d'une expérience intime et comme l'image d'un idéal très haut. — Quoi qu'il en soit, ce trait, comme les précédents, confirme ce qui a été dit sur l'anthropomorphisme de l'enfant[1].

1. Comp. les deux traits suivants, cités par Röttger.

« Lorsque je vis Dieu pour la première fois, j'avais bien quatre ans. Il avait ouvert le toit de notre chambre à coucher, et il se penchait des nuages vers moi. Il étendait un peu la main, comme s'il voulait me caresser, ou en tout cas me protéger. Une ombre en même temps s'éloignait de moi ; c'était ma mère qui venait de me donner le baiser du soir. » (De Richard Kabisch, dans « Gottes Heimkehr. », d'après Röttger, *op. cit.*, p. 89.)

« Dieu le Père était un vénérable vieillard assis sur des nuages ou sur une chaise d'or ; la Vierge se tenait dans un croissant de lune ; je l'avais vue ainsi représentée. Et maintenant, je n'avais qu'à fermer les yeux ou à regarder un instant, les yeux grands ouverts, dans le vide, pour voir tout, comme une hallucination.

« On parlait encore beaucoup de l'apparition de la Vierge à Marpinger, et l'on répandait des images sur lesquelles cette apparition était représentée. Dans les conversations que l'on tenait à ce sujet dans la famille, on témoignait une considération particulière pour les enfants qui, les premiers avaient vu l'apparition. Cela piqua mon orgueil ; je forçai l'image à venir. La nuit suivante, je me réveillai, et je vis, au milieu de

Enquête complémentaire par tests. — Nous n'attendions pas grand'chose de la méthode des tests, employée généralement pour un tout autre usage. Au lieu de nous attacher à la forme de l'association, nous désirions aller au fond, pour découvrir, une fois de plus, ce que l'idée religieuse évoque dans l'esprit de l'enfant. Les résultats n'ont pas dépassé notre attente; mais ils ne sont pourtant pas dénués de tout intérêt.

Si nous prenons tout d'abord le mot Dieu comme inducteur, nous remarquons que la plupart des premiers mots induits expriment quelque idée religieuse ou morale; les induits les plus courants sont, par ordre de fréquence : Jésus, ciel, père, homme, terre, temple, créer, Bible, saint, bon, esprit. — Les séries d'associations ne se rattachent souvent à l'idée de Dieu que par le premier induit, qui est devenu inducteur à son tour, et ainsi de suite.

Avec le mot Jésus comme inducteur, les induits sont, par ordre de fréquence : Sauveur, Fils de Dieu, Dieu, consolateur, croix, Bethléem, ciel, Marie, Joseph.

Avec le mot Ciel comme inducteur, les induits les plus employés montrent que l'enfant pense au ciel astronomique; nous avons déjà observé qu'il le confondait généralement avec le Ciel religieux. Voici quelques induits, par ordre de fréquence : bleu, étoiles, soleil, lune, nuages, espace, anges, Dieu, Jésus.

Avec le mot âme comme inducteur, les induits les plus employés sont, par ordre de fréquence : esprit, cœur, Dieu, ciel, pensée, conscience, corps, vie, mémoire.

Les phrases et les histoires n'apportent rien de nouveau. Nous retrouvons les mêmes associations, les mêmes idées et les mêmes termes que précédemment. Exemples : « Dieu a créé les hommes..., Dieu a créé les hommes,

la chambre obscure, dans la réalité la plus sensible, l'apparition, qui répondait exactement à l'image; je la voyais, les yeux ouverts. J'étais fermement persuadé que je voyais la véritable Marie. » (Cas de H. d'ap. Röttger, pp. 58-59.)

la terre, les cieux..., Dieu est le père de Jésus..., Dieu est au ciel..., Dieu est esprit..., Dieu est le Père de tous les hommes..., Dieu est saint, bon... C'est Dieu qui nous guide... »

« Jésus est le Sauveur..., le Fils de Dieu..., le Consolateur de tous les hommes..., Jésus a été crucifié..., Jésus est né dans une étable..., Jésus est né pour nous sauver..., Jésus est dans le ciel... »

« Le ciel est une immensité bleue..., les étoiles sont dans le ciel..., le soleil y brille..., les anges sont dans le ciel..., Jésus et Dieu sont dans le ciel. »

« L'âme est l'esprit..., la pensée..., Dieu est dans l'âme et dans le cœur..., tout homme a une âme.... Dieu est une âme..., l'âme s'appelle encore conscience..., l'âme va au ciel. »

Un garçon de 10 ans écrit l'histoire d'un vieillard mourant qui se confie en Dieu, en Jésus-Christ, et qui assure que son âme ira au ciel. Une fille de 12 ans bâtit une histoire analogue, mais il s'agit, cette fois, d'une aïeule. D'autres enfants, au lieu d'inventer, reproduisent, tant bien que mal, tel ou tel passage des Évangiles où ils font entrer les mots inducteurs.

CONCLUSION

L'enquête de 1924, plus détaillée, plus minutieuse que celle de 1913, nous a permis de vérifier par les faits certaines inductions déjà tirées des faits ; elle nous permet de marquer plus nettement quelques nuances.

Les enfants atteints par la seconde enquête sont, à peu de chose près, des mêmes milieux que les enfants atteints par la première; une plus forte proportion d'entre eux appartient aux campagnes, mais leurs réponses ne se distinguent pas, d'une manière appréciable, de celles des citadins. Nous observons, une fois de plus, que les jeunes Américains étudiés par M. Leuba sont d'un niveau intellectuel et spirituel sensiblement inférieur à celui de nos

jeunes Français, dont les derniers interrogés sont tous élèves de l'école du dimanche ou du catéchisme. Tous ces enfants sont de santé normale.

Bien que les observations ne concordent pas toujours, les réponses des filles paraissent être, en général, plus spiritualistes que celles des garçons, à partir de 8 ans et jusque vers 10 ou 11 ans. L'écart le plus notable entre les réponses des deux sexes apparaît aux questions 4, 7, 8, 9 et 12. Les filles pensent plus souvent que les garçons à la bonté de Dieu et à l'amour qui Lui est dû. Pourtant, malgré leur admiration plus souvent exprimée pour la puissance divine, les garçons, de nature moins souple, répugnent davantage à admettre que Dieu puisse leur faire faire ce qu'ils ne veulent pas ; ils avouent moins souvent qu'ils aient peur de Dieu et reconnaissent plus difficilement qu'il y ait des conditions morales à remplir pour aller au ciel. Notons cependant que, parmi les quelques réponses relativement correctes, à notre point de vue d'adulte, la plupart sont des réponses de garçons.

L'anthropomorphisme décelé par des questions nombreuses, détaillées, précises, et même par de nouveaux procédés (étude des rêves, tests), est bien tel que nous l'avions observé en 1913. Au milieu des expressions matérialistes, nous avons retrouvé l'élan spirituel indéniable qui aboutit normalement aux expériences morales et religieuses les plus hautes.

Le matérialisme de la force nous apparaît moins sensible qu'il ne l'était dans les réponses de 1913. Une part plus grande est faite à la justice et à l'amour divins. La notion même de puissance est souvent celle d'énergie vitale, et se trouve sur la voie de la vraie conception d'énergie spirituelle.

L'égocentrisme de l'enfant, mis en éveil par certaines questions, est loin d'être absolu. Un grand nombre de réponses expriment des sentiments altruistes développés.

Nous avons vu, comme précédemment, combien l'enfant est prompt à entrer en rapport avec les personnes

divines ; il prie sans peine ; il croit à l'exaucement. Il y a en lui tous les germes, et déjà de belles expressions, d'une vie religieuse puissante et saine. Il est encourageant de constater, une fois de plus, combien fort est le lien naturel entre l'enfant normal et Dieu.

APPENDICE II[1]

La Religion des enfants.

Laissez venir à moi les petits enfants.
(MATTHIEU, XIX, 14.)

I. — Le Jeu.

Jean vient de préparer une dînette à son ours. Très occupé, très affairé, le petit cuisinier de trois ans a découpé des feuilles de buis et dénudé des graines de frêne. Après maintes opérations savantes, il a décidé que cela serait un plat d'épinards, et ceci de la confiture. Bourré de son, énorme, congestionné, rouge comme jamais ne le fut ours en chair et en os, le jouet regarde fixement, de ses gros yeux de verre, indifférent au manège de son maître. Jean s'apprête à le servir ; mais, tout à coup, pris de remords, il dit : « Maman ! veux-tu faire la prière pour que je puisse faire manger mon ours ? », et, comme Maman ne veut pas, Jean lui-même fait la prière, et répète imperturbablement le bénédicité qu'il entend à chaque repas.

Georges n'aime rien tant que grouper devant lui, en un pieux auditoire, ses frères et sœurs. Le couloir devient une nef, les marches de l'escalier des gradins, et le jeune pasteur officie avec une grande dignité...

La religion des enfants, c'est un jeu.

1. Cette étude a paru en trois articles, dans le *Christianisme au XXe siècle* (1er avril, 24 avril et 1er mai 1924).

Les personnes graves haussent les épaules : qui dit jeu dit babiole et futilité ! Point du tout ! Les jeux d'enfants sont bien plus sérieux que les jeux d'adultes.

Comme ces derniers, sans doute, ils sont une détente et une récréation. L'adulte qui, pour quelques heures, quelques jours ou quelques semaines, a l'esprit en vacances, retrouve la joie du jeu, qui est repos et oubli de soi-même. Les impressions d'enfant lui reviennent encore, avec de la fraîcheur, au travers des saisons torrides de la vie. Parfois chez les meilleurs, chez les plus dignes de respect, il y a d'adorables réveils du gamin qui sommeille, et qui, dans la détente et le délassement du jeu, se retrouve tel que Dieu l'a donné, tout pétillant de vie, d'esprit et de gaieté.

Les jeux d'enfants sont encore un dérivatif à l'énergie qui surabonde en des corps et en des âmes où bouillonne une sève dont le trop-plein déborde. Parvenu à sa stature complète, en possession de toutes ses facultés, l'homme n'a pas trop de forces pour la lutte vitale. Il ne peut se permettre les prodigalités folles de l'enfance, qui ne dépense jamais trop dans ses jeux parce que la nature, plus prodigue encore, subvient à tous les frais.

Les jeux d'enfants sont enfin, et ceci est le plus important, une préparation, un entraînement pour la vie de demain. L'instinct providentiel guide l'enfant, sur le chemin du jeu, vers les fins que lui assigne la nature.

Voyez la fillette qui joue à la poupée : la poupée n'y fait rien, c'est le jeu qui importe. L'enfant des logis pauvres, dont la fille n'est qu'un chiffon, joue aussi bien à la maman que la petite riche avec son jouet de porcelaine qui ouvre et qui ferme les yeux, et qui dit : papa, maman ! Ainsi, par le jeu même, la nature prépare la fillette à son avenir le plus beau.

Voyez le jeune garçon : pour lui, ce sont les courses folles et les jeux audacieux, les compétitions et les luttes. Sans doute, il est bon que l'instinct combatif soit guidé vers de nobles buts, et qu'il ne dégénère pas en querelles

et en coups de poing. Pourtant la hardiesse et la compétition sont parfaitement normales chez les garçons. Le jeu même prépare les âmes viriles de demain : tout en jouant, l'enfant devient un homme.

Le *Journal des Écoles du Dimanche* a préconisé l'emploi du jeu pour apprendre aux enfants certaines portions de l'Histoire sainte. Représenter, mimer une scène, ou, mieux encore, la faire jouer aux enfants eux-mêmes, c'est le meilleur moyen de la graver dans leur esprit. Cette méthode est excellente et convient à tous les milieux. A la campagne ou à la ville, elle peut être utilisée sans costumes ni décors, avec les moyens les plus simples. Il suffit de choisir les acteurs, de décrire la scène et de poser le cadre, où que l'on soit, dans une salle, dans le temple, en plein air, pour que l'imagination enfantine subvienne à toutes les lacunes, et que, l'instinct du jeu aidant, le passé ressuscite, tout coloré et tout vivant.

Marthe a joué la parabole de la drachme perdue. Sa maison, c'était le parquet du temple, sous la chaire ; sa pièce était cachée dans une fente du plancher. Marthe a cherché, balayé, aux yeux de tous les bambins ravis ; elle a trouvé la pièce ; elle l'a montrée. Tous ont redit ensemble la parabole. Marthe ne l'oubliera pas, et les autres non plus.

Il ne saurait être question de remplacer l'effort par un amusement. Ce serait une naïveté ou une hérésie. L'effort est nécessaire à l'acquisition des connaissances durables comme à la constitution des personnalités fermes. Le supprimer serait un mal, et, par le mal, on n'obtient rien de bon. La vieille éducation de l'effort a fait ses preuves ; elle a parfois besoin d'être mise à la page ; mais elle vaut toujours mieux qu'une pédagogie du moindre effort. La victoire, en éducation comme ailleurs, couronne l'effort persévérant.

Il n'empêche qu'il serait regrettable de bannir le jeu de l'éducation, et en particulier de l'éducation religieuse. L'instinct du jeu est une puissance qui, mise en œuvre, et

bien menée, amplifie les efforts de l'enfant et leur fait rendre davantage. L'attention, la mémoire, la réflexion étaient purement intellectuelles, difficiles, pénibles, peut-être infructueuses. Éducateur chrétien, vous n'obteniez de vos élèves que résonances timides, sourdes et grêles, ainsi que de son instrument quelque musicien inhabile. Vous avez mis en action l'instinct du jeu : l'effort n'a point disparu ; l'attention, la mémoire, la réflexion ne se sont pas évanouies ; mais les résonances, dont la pauvreté vous attristait, ont pris tout à coup une ampleur, une richesse et une intensité que vous n'attendiez point. Devant les visages éveillés, les yeux brillants et les esprits alertes de vos bambins, vous avez eu l'impression de l'artiste qui, jouant sur les orgues, avec toutes les ressources de l'instrumentation, trouve des harmonies inconnues jusque-là.

Pourquoi s'étonner ou se scandaliser de cette alliance du jeu et de la religion ? Voyez l'attitude de Jean priant devant son jouet, ou de Georges prêchant devant son auditoire enfantin. Quelle gravité comique, touchante et délicieuse chacun apporte dans son rôle ! Ne dirait-on pas qu'ils accomplissent quelque rite dont ils connaissent la valeur ? Tout le sérieux de la vie peut entrer en puissance dans les jeux des enfants, et souvent, par ces jeux, pénétrer dans leurs âmes. Que les enfants parfois sont graves dans leurs jeux ! N'ont-ils pas la conscience obscure de suivre les voies divines ?

Ah ! ne nous moquons pas, au risque de scandaliser quelqu'un de ces petits.

La religion de l'enfant, c'est un jeu : mais c'est une religion quand même, et qui doit nous être sacrée.

II. — L'Imitation.

Lorsque tout le monde est à table, et parfois avant même que le père de famille ait indiqué, d'un signe, l'instant de la prière, Jean, impatient de commencer, joint les mains, ferme les yeux, plisse ses joues et son front,

dans un effort de gravité qui serait d'un comique achevé s'il n'était pas touchant. Jean fait maladroitement ce qu'il voit faire à d'autres. Il n'y a encore aucune spontanéité, aucun naturel dans son rite ; c'est une imitation ; et pourtant, si l'on ne rit pas, c'est qu'on cherche à saisir sous les paupières qui se pressent, sous les traits qui se tendent, sous le visage qui se ride, l'effort d'adaptation d'une âme à peine éclose, et qui voudrait s'épanouir suivant les formes et les directions que lui offre son entourage.

Invité à dîner, Jean eut une fois l'occasion d'entendre un autre bénédicité que celui qu'il entend d'habitude. Il protesta énergiquement, et, s'adressant à la personne qui venait de dire les actions de grâces, « Mademoiselle », affirma-t-il péremptoirement, « tu t'es trompée ! »

Quand Georges prêche, il fait exactement ce qu'il a vu faire au pasteur : dans ses gestes et dans sa voix, il est facile de retrouver les mouvements et les intonations du prédicateur dominical.

La religion de l'enfant est non seulement un jeu, mais une imitation : tout en suivant l'instinct du jeu, l'enfant imite le milieu et la race.

L'enfant ne peut, en quelques années, refaire toutes les expériences qu'on a faites avant lui. Pour être absolument original, il devrait, de toute nécessité, demeurer un sauvage. Il imite, et c'est l'imitation qui lui permet, en grande partie, de brûler les étapes, d'échapper à la barbarie.

Il y a, autour de l'enfant, un milieu non-éducateur, ou passif, et un milieu éducateur, ou actif. Le premier est celui de beaucoup d'enfants qui s'élèvent soi-disant tout seuls. En réalité, tous les milieux sont plus ou moins éducateurs, et plus ou moins actifs. En dehors de toute entreprise méthodique et raisonnée, le milieu agit par influence, et l'enfant, spontanément, imite. Plus loin que les coutumes et que les formes, il découvre les états d'âmes, et les imite aussi. Parents qui ne donnez à votre enfant aucun exemple religieux, et qui vous tirez d'affaire en décrétant qu'il choisira plus tard, vous ne vous doutez pas

que l'enfant imite votre fonds, c'est-à-dire votre indifférence, et que vous faites passer en lui votre propre impuissance religieuse.

Il y a le milieu proprement éducateur, dont l'action est directe, voulue et raisonnée. Son influence se traduit, en grande partie, chez l'enfant, par des imitations que l'on provoque, et que l'on renforce, au prix de leçons et d'exemples choisis. La religion de l'enfant a besoin d'une éducation religieuse. Il faut remarquer ici que l'imitation de l'enfant va plus profond qu'un simple enseignement. Sous les préceptes religieux, il sait découvrir la foi, mais aussi la tiédeur, l'indifférence ou l'impiété de celui qui les donne, et c'est cela qu'il retiendra, de préférence a des mots creux. De là le danger d'un enseignement religieux public et donné par n'importe qui ; de là la faillite d'une instruction chétienne faite par des maîtres incrédules ou indifférents. La religion de l'enfant pourrait bien rarement se passer de ce puissant moyen de développement et de perfectionnement qu'est une éducation religieuse.

On peut même affirmer qu'elle ne peut jamais s'en passer complètement. L'absence d'une éducation religieuse se fait toujours sentir, et la conversion même n'y supplée qu'en partie. L'éducation aura son heure, un peu plus tôt, un peu plus tard, chez l'individu religieux ; elle suivra la nouvelle naissance et en fera mûrir les fruits si elle ne l'a précédée pour en préparer l'éclosion ; mais il vaut mieux qu'elle soit reçue de bonne heure, dès la première enfance, quand l'âme est souple et malléable. C'est le meilleur moyen d'éviter, pour plus tard, les crises violentes et les déchirements. Pour que cette éducation religieuse soit vraiment profitable et bénie, il faut de bons éducateurs, dont l'enfant puisse appliquer les preceptes, en imitant leurs vies.

Quand on observe les jeux des enfants, on y découvre non seulement de nombreux traits empruntés au milieu présent, mais encore des vestiges du passé ancestral, sans que leur caractère d'entraînement et de préparation pour

l'avenir en soit pour cela supprimé. La voix des âges disparus fait encore parvenir son écho affaibli dans l'âme de l'enfant. On a relevé des ressemblances assez nettes entre le développement de l'enfant et celui de l'espèce. Un exemple typique est celui des garçons de 10 à 11 ans qui, par leur goût des aventures, leurs jeux de chasses et de guerres, nous ramènent à un type assez primitif d'humanité. En se gardant des exagérations, on peut dire que l'enfant n'imite pas seulement le milieu où il vit, mais qu'il imite aussi la race. Alors que nous, adultes, avons tant de peine à reconstituer les âges historiques, encore proches de nous, l'enfant, le magicien, exhume, des tombes les plus antiques, des traits, des attitudes et des gestes vivants, que nos yeux ne voient plus sur les os décharnés. Au delà des histoires, il retrouve la préhistoire et, devant nous, la mime, tour à tour sauvage, barbare, demi-civilisé.

Cette imitation profonde, lointaine, de l'enfant, n'est autre que l'hérédité. La religion de l'enfant est une imitation de la race, comme du milieu ; elle est, en une certaine mesure, héréditaire. Le descendant d'une lignée de serviteurs de Dieu est porté par un passé de foi qui triomphe souvent des plus grands obstacles. Il y a des voix d'outre-tombe qui parlent encore si haut qu'elles font taire les voix des vivants. Et même quand l'adulte veut oublier, détruire le passé religieux de la race, il lui arrive d'entendre, au fond du cœur, des échos qu'il croyait éteints ; comme Renan, cet incrédule aux accents parfois presque pieux, il écoute les cloches d'une ville disparue.

III. — L'Expérience.

L'imitation peut être intérieure au point de remuer, dans l'âme, les tendances les plus profondes, les traits les plus originaux. Les choses, les idées, les attitudes imitées, tout peut s'assimiler à tel point qu'on n'y trouve plus seulement les autres, ceux d'aujourd'hui, ceux

d'autrefois, mais soi-même. Lorsqu'il en est ainsi, l'imitation devient une expérience. La religion de l'enfant peut être non seulement un jeu et une imitation, mais une expérience, comme doit l'être une vraie religion.

Lorsque, poussé par l'instinct questionneur, l'enfant de 3 ou 4 ans pose de ces questions auxquelles n'ont pas répondu les plus grands philosophes, il fait une expérience intellectuelle qui peut se transformer en expérience religieuse. Si le doute est un oreiller pour le sceptique Montaigne, les fronts bouclés de nos bambins s'en accommodent mal. N'est-ce pas que ces fronts sont intacts, et que les têtes enfantines ne se sont pas encore déformées au contact des oreillers durs ou mous que leur offre le doute ? La seule solution satisfaisante aux problèmes que soulève l'enfant, c'est la foi en un Dieu créateur.

L'enfant a un cœur pour aimer, pour être aimé. Son affection pour les personnes qui l'entourent se reporte naturellement sur Dieu, quand on Le lui présente comme son Père Céleste. Il n'y a pas de meilleure atmosphère que celle d'une famille chrétienne où l'on vit son christianisme, et par conséquent où l'on s'aime, pour éveiller, de bonne heure, chez l'enfant, des expériences religieuses profondes et vraies.

L'enfant a une conscience qui l'approuve ou le désapprouve. Cette conscience est la voix de Dieu, et c'est naturellement que l'expérience morale devient une expérience religieuse. Ce fut le cas pour un garçon américain qui, passant au bord d'un étang, aperçut une tortue, et leva son bâton pour la frapper ; il n'acheva pas son geste, car la voix de sa conscience, lui parlant avec force, et s'extériorisant, lui dit : « méchant, méchant ! ». Bouleversé, il s'enfuit chez lui, et il apprit que la voix entendue était la voix de Dieu.

On est émerveillé de la profondeur et de la netteté des expériences religieuses dans certaines âmes privilégiées d'enfants qui, de bonne heure, ont bénéficié d'une éducation chrétienne intensive.

Voici Phebe Bartlett, qui, à l'âge de 4 ans, reçoit de fortes impressions religieuses, dont l'action se fera sentir pendant toute sa vie. C'est pendant le Réveil de Jonathan Edwards : les Bartlett se sont convertis les uns après les autres, et placée comme en serre chaude, Phebe se convertit aussi, de la même manière. Quelque temps après, ayant été dans le champ du voisin, elle y prit quelques pommes. Quand elle sut que c'était un larcin, et qu'elle avait offensé Dieu, elle eut une crise de désespoir avec un sentiment très vif de son péché.

Il n'est pas à souhaiter que tous les enfants de 4 ans se convertissent à la manière de Phebe Bartlett. On les préfère comme ce charmant bambin qui disait le bénédicité pour son ours. Le même, une fois, au sortir du temple, s'adressait au pasteur, sur un ton désolé : « Monsieur », gémissait-il, « c'était tout de même un peu long ! » Les petits prodiges religieux ne sont pas à souhaiter plus que d'autres ; ce qu'il faut désirer, c'est, aussitôt que possible, des impressions, des sentiments, des expériences, appropriés à l'âge et au caractère de l'enfant. Il vaut certainement mieux voir tout cela prendre forme et s'exprimer nettement vers 10 ou 11 ans, que vers 4 ou 5 ans.

Au cours d'une enquête dans une ville du Sud-Ouest, un garçon de 10 ans exprime devant nous sa reconnaissance envers Dieu, parce qu'il a prié pour ne plus être interne, et que Dieu l'a exaucé. On sent qu'il a une conviction profonde. Voici un cas plus touchant encore : une fillette de 10 ans nous raconte comment elle avait à traverser un bois, le soir, en rentrant de l'école, et comment elle avait grand'peur. Elle pria Dieu de lui venir en aide, et il faut entendre sur quel ton elle affirme : « Je L'aime parce qu'Il m'a délivrée de la peur ! »

Honneur aux pédagogues chrétiens qui ont préparé, dans une âme d'enfant, cette éclosion d'amour divin, en bannissant toujours de leurs leçons le dieu croquemitaine ou gendarme, pour ne parler que du Dieu-Père ! Honneur à la famille qui, pieusement, a formé dans l'amour,

cette fleur d'amour ! Honneur au Dieu d'amour qui fait si grande l'âme de ces petits qu'il y peut habiter !

*
* *

« Laissez venir à moi les petits enfants », dit le Seigneur Jésus, car Il sait bien que les enfants peuvent venir à Lui. Il ne dit pas : « faites venir ». Il dit : « laissez venir ». Il ne dit pas : « élevez vos enfants jusqu'au Royaume des Cieux », Il dit : « le Royaume des Cieux est pour ceux qui leur ressemblent ». Fraîcheur, simplicité, confiance, ingénuité, candeur et pureté de l'âme enfantine, vous êtes le Royaume, et nous autres, adultes, nous gagnerions peut-être plus que nous ne perdrions, à reprendre les âmes des enfants que nous fûmes.

Parents ! ce que Jésus réclame de vous, c'est de ne pas fermer le Royaume à vos enfants par de mauvaises paroles, par de mauvais exemples, par l'indifférence ou par l'hostilité. Laissez ! laissez ! Ils viendront bien, tous ces petits, au Sauveur qui leur tend les bras.

Éducateurs chrétiens, présentez le Royaume à ces enfants que le Seigneur aimait et qu'Il aime toujours : Ecartez les obstacles, aplanissez les voies; mais soyez patients, dans l'espérance, dans la foi, dans l'amour. Ne tirez pas, ne poussez pas, ne pressez pas tous ces petits, comme si vous vouliez les faire entrer de force dans la Cité de Dieu. Vous leur feriez du mal, et peut-être ils n'arriveraient point. Dans votre amour pour eux, gardez une vénération. Montrez-leur Jésus-Christ, et puis, laissez-les donc aller ! Malgré les tares héréditaires, il y a dans leurs âmes assez d'Évangile en puissance pour que, d'eux-mêmes, ils aillent à Celui qui, mieux que nous, les connaît, les comprend et les aime : au Christ éducateur et rédempteur.

INDEX

DES OUVRAGES CITÉS (1)

Adams (John), 8.
Amiel, 128.
Arréat, 122.
Augustin (saint), 87.

Baldwin, 49.
Barnes (Earl), 132.
Baumgarten, 117.
Binet, 112.
Bois (Henri), 66, 75, 97, 109.
Boncour (Philippe et Paul), 87.
Bost (A.), 48.
Bouquet (Dr Henri), 69.
Bovet (Félix), 25.

Campbell-Brown, 68.
Chevrillon, 98.
Claparède, 7.
Coe, 12.
Compayré, 65.
Cramaussel, 5.

Drummomd, 56.
Durkheim, 71.

Edwards Jonathan), 27.
Egger, 50.
Ewald, 118.

Fallot, 94.
Fouillée, 95.
Frœbel, 90.

Gratry (le Père), 84.
Guyau, 68.

Hammond, 27.
Helme (Dr), 102.
Hill (G.), 117.
Hœpfner (Dr Th.), 53.
Horton (R.-F.), 27.

James (William), 103, 111
Jaurès, 102.
Joly, 57.

Kant, 107.

Lang (Andrew), 66.
Leuba, 9, 30, 67, 77.
Locke, 51.
Lombard, 141.
Loti (Pierre), 85.

Marion, 64.
Menzies (Allan), 71.
Monnier (H.), 125.
Mosso, 72.
Murisier, 48.

Naville, 106.
Necker de Saussure (Mme), 76.
Payot, 96.
Perez, 49, 52, 82.
Pillon, 75.
Porritt, 18, 23.
Pratt, 17.
Preyer, 50.
Prévost (Marcel), 133.

Rayroux, 94.
Ribot, 75.
Richard (Gaston), 132.
Rogers (Mme), 24.
Rousseau, 6, 132.

Schlœsing, 75.
Shinn (Miss), 51.
Spencer, 87.
Stanley Hall, 9.
Sully (James), 16.

Taine, 53.
Tennant, 87.
Thomas (P.-F.), 80.
Trocmé, 50.

Vallotton (Paul), 141.
Vinet, 118.

Wesley, 26.
Westphal, 94.

1. Les renseignements bibliographiques se trouvent, en notes, aux pages indiquées.

Bibliographie complémentaire de la 2e édition.

Baden Powell, 113.
Baudoin (Ch.), 74.
Bergson (H.), 74.
Bovet (Pierre), 50, 58, 106, 113.

Calvin, 87.
Claparède, 113.

Evard (Marg.), 8.

Fénelon, 136.
Fisher (Mme D. C.), 87.
Foerster (F. W.), 78, 106.
Foucault, 126.
France (Anatole), 64.
Freud (Sigm.), 87.
Frommel (Gaston), 106.

Habberton (John), 15.
Haeckel (Ernst), 57.
Herbart (J. F.), 108.

James (William), 74.

Kabisch (R.), 14.
Keller (Gottfried), 15.

La Bruyère, 7.
Latont (Albin), 28.
Laroche (Jean), 111.
Lavisse, 135.
Lévi-Brühl, 7.
Lombroso (Mme Paola), 59.

Malan (César), 29.
Molière, 125.
Monod (Ernest), 91.
Montaigne, 111.
Montessori (Mme), 87.
Mumford (Mrs. E. Read), 14.

Natorp (Paul), 112.

Newell (Mrs. H.), 44.

Paton (J. G.), 119.
Pécaut (Félix), 112.
Pestalozzi (H.), 87.
Pfister (Oscar), 87.
Piaget (Jean), 7, 12.

Rabier (Élie), 75.
Read-Mumford (Mrs. E.) 14.
Richard (Christian), 113.
Röttger (Karl), 8.
Romano (Pietro), 8.
Roussel (Stuart L'), 45.

Sabatier (Armand), 71.

Weber (Ernst), 112.
Weimer (Dr H.), 87.
Winslow (Mrs.), 44.

Ziegler (Theobald), 118.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Préface de la 1re édition 1
Préface de la 2e édition 3
Introduction 5

PREMIÈRE PARTIE

DES DIVERSES CONCEPTIONS QUE LES ENFANTS SE FONT DE DIEU

Chapitre Ier. — La première enfance. 14
I. — Anthropomorphisme de l'enfant. 14
II. — Rapports de l'enfant avec Dieu 21
III. — Quelques cas de précocité religieuse 24

Chapitre II. — La seconde enfance 30
I. — Conceptions de la seconde enfance 31
II. — Rapports de l'enfant avec Dieu 36
III. — Les conversions dans la seconde enfance . . . 42

SECONDE PARTIE

LES ORIGINES DE L'IDÉE DE DIEU CHEZ L'ENFANT

Chapitre Ier. — Le milieu, l'éducation 47
I. — Le milieu. 47
II. — L'éducation 51

Chapitre II. — L'hérédité, les tendances 56
I. — L'intelligence 58
II. — Le sentiment 75
III. — La conscience morale 86

TROISIÈME PARTIE

INFLUENCE DE L'IDÉE DE DIEU SUR LA VIE DE L'ENFANT

I. — L'idée de Dieu une idée-force. 95
II. — L'idée de Dieu en tant que force dissolvante. . 98
III. — L'idée de Dieu un agent de développement et de progrès 101

QUATRIÈME PARTIE

CONSÉQUENCES PÉDAGOGIQUES

CHAPITRE Ier. — Le problème de l'éducation religieuse 105

CHAPITRE II. — L'éducation du sentiment 114
I. — Le développement des sentiments affectueux . . 114
II. — L'éducation du sentiment religieux 117

CHAPITRE III. — L'éducation morale. 123
I. — Le développement des idées et des sentiments moraux. 123
II. — L'éducation de la volonté 128

CHAPITRE IV. — L'éducation de l'idée de Dieu. 131
I. — La loi du développement et les dangers de la précocité 131
II. — Une éducation de l'idée de Dieu fondée sur les « intérêts » de l'enfant 134

CONCLUSION 143
APPENDICE I. — L'enquête de 1924. 145
APPENDICE II. — La religion des enfants 178
INDEX DES OUVRAGES CITÉS DANS LA 1re ÉDITION 189
BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE DE LA 2e ÉDITION. . . . 190

5827-XI-25. — Tours. Imprimerie ARRAULT et Cie.

Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 01038 5930